ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI HEINE

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES

OEUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI HEINE

Nouvelle édition, ornée d'un portrait gravé sur acier

Format grand in-18

REISEBILDER, tableaux de voyage, précédés d'une étude sur Henri Heine, par *Théophile Gautier*. . . . . 2 vol.

CORRESPONDANCE INÉDITE, avec une introduction et des notes. . . . . 2 —

DE LA FRANCE. 1 —

DE L'ALLEMAGNE. . . . . 2 —

LUTÈCE. . . . . 1 —

POEMES ET LÉGENDES. . . . . 1 —

DRAMES ET FANTAISIES. . . . . 1 —

DE TOUT UN PEU. . . . . 1 —

DE L'ANGLETERRE. . . . . 1 —

SATIRES ET PORTRAITS. . . . . 1 —

ALLEMANDS ET FRANÇAIS. . . . . 1 —

POISSY. — IMPRIMERIE DE AUG. BOURET.

SATIRES

ET

PORTRAITS

PAR

HENRI HEINE





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

AVERTISSEMENT

Nous devons quelques mots au lecteur sur la composition du nouveau volume de Heine que nous publions aujourd'hui.

Le principal morceau des *Satires et Portraits* est consacré à un écrivain politique bien connu en France, ne fût-ce que par l'amitié de Lamennais, — Louis Boerne, qui, comme Henri Heine, était venu vivre à Paris après la révolution de 1830, et qui y est mort comme lui [1]. D'abord

1. En 1837.

frères d'armes sous le drapeau du libéralisme, adoptés tous deux en Allemagne par une admiration et une popularité communes, la dissemblance profonde de leurs natures ne devait pas tarder à les désunir. Cette rupture, qui n'était guère un secret du vivant de Boerne, fut divulguée avec éclat après sa mort par la publication de l'écrit dont nous donnons la traduction, et qui parut en Allemagne en 1840. On a reproché à Henri Heine d'avoir attendu la mort d'un adversaire qui avait été autrefois son ami, pour porter, sur son compte, un jugement dont il était difficile, dans les circonstances données, d'attendre qu'il fût impartial, même si tout autre qu'un poëte et un humoriste tel que l'auteur des *Reisebilder* l'eût prononcé.

L'écrit de Heine n'est pourtant pas un pamphlet comme on le croit d'ordinaire. Cet

ouvrage, dont le titre devait être primitivement : « *Vie de Louis Boerne*, par Henri Heine, » n'est pas non plus une biographie. La personne de Boerne, soit comme caractère, soit comme politique, soit comme écrivain, n'y tient pas une place aussi considérable qu'on le supposerait à l'avance. C'est plutôt, à propos de Boerne, une suite de causeries sur la jeunesse de Heine lui-même, ses rapports personnels avec Boerne, la situation politique en Allemagne, dans les années qui suivirent 1830, et l'émigration allemande à Paris. Les attaques contre Boerne n'y manquent sans doute pas, mais elles sont loin d'avoir, surtout dans la forme définitive que l'auteur donna plus tard à son ouvrage, et que nous avons naturellement conservée, le caractère odieux qu'on leur avait attribué d'abord.

Deux circonstances importantes de la vie de

Heine se rattachent à cet écrit, un duel et un mariage. Le second volume de la *Correspondance de Heine* donne sur ces deux circonstances des informations très-suffisamment précises et nous n'avons pas à nous y arrêter ici. Mais nous devons mentionner, à l'honneur de Heine, que c'est conformément à sa volonté expresse que les passages injurieux qui furent l'origine de son duel avec M. Straus, ont été supprimés dans l'édition complète de ses écrits, qui l'a occupé pendant les dernières années de sa vie, et qui n'a été publiée qu'après sa mort. Personne, sans doute, n'avait senti plus vivement que lui-même les torts où l'avait entraîné, dans cette occurrence, son démon familier du persiflage et de l'ironie.

Le Dénonciateur a été écrit peu d'années avant le volume sur Boerne, et c'est l'une des

pièces importantes de l'histoire de ce groupe d'écrivains qu'on a désigné sous le nom de *Jeune Allemagne*, et dont Heine a longtemps passé, sans raison, pour être le chef. M. W. Menzel, lui, n'était pas mort, lorsque Henri Heine le prit ainsi à partie, et les attaques violentes dont il fut simultanément l'objet, de la part des libéraux allemands, depuis les arrêts lancés contre eux par la Diète germanique, en 1835, ne l'ont heureusement pas empêché de vivre jusqu'à aujourd'hui.

Pendant que Heine faisait ses études à Berlin, il s'était lié avec un jeune comte polonais qui l'invita à faire avec lui un séjour dans ses terres aux environs de Gnesen. Ce séjour fut l'occasion du premier écrit en prose qu'il ait publié, et qui a pour titre *De la Pologne*. Le nom de Heine était voué, semble-t-il, aux disputes et

à la polémique. Son écrit sur la Pologne, quelque inoffensif qu'il nous paraisse aujourd'hui, éveilla, à Berlin et dans le grand-duché de Posen, beaucoup d'hostilité contre l'écrivain, à peine âgé alors de vingt-deux ans. Nous n'avons retranché de cet ouvrage de jeunesse que certains passages qui se rapportent à des faits et à des personnages du temps, sans intérêt actuel.

Les pages commémoratives qu'écrivit Heine, en 1844, à l'occasion de la mort de son ami L. Marcus, sont au nombre des plus spirituelles, et, nous ajouterons, des plus émues qui soient sorties de sa plume. Nous recommandons à ceux qui veulent se faire une juste idée de Heine, dans les derniers temps de sa vie, la note qu'il a ajoutée, en 1854, à ce morceau, l'un des plus curieux de ses écrits. — Quant aux pages sur Victor Cousin, qui terminent ce

volume, nous les avons recueillies dans la première édition du livre *De l'Allemagne*. On remarquera, en les lisant, que Heine ne s'en est pas tenu à ce premier jugement un peu leste sur l'illustre éclectique, et qu'il a parlé de lui, plus tard, d'une manière différente. Mais, nous l'avons dit ailleurs, nous tenions à donner Heine dans son intégrité.

LES ÉDITEURS.

SATIRES
ET PORTRAITS

LOUIS BOERNE

(1840)

I

Ce fut en l'an 1815 après la naissance du Christ que le nom de Boerne frappa pour la première fois mon oreille. Je me trouvais avec feu mon père à la foire de Francfort, où il m'avait pris avec lui pour me faire connaître un peu le monde; c'est ainsi qu'on se forme. Alors s'offrit à moi un grand spectacle. Dans les barraques au-dessus de la Zeil, je vis des figures de cire, des animaux sauvages, des objets extraordinaires, œuvre de la nature ou de l'art.

Mon père me montra aussi les grands magasins, aussi bien chrétiens que juifs, où l'on achète les marchandises dix pour cent au-dessous du prix de fabrique et où l'on est pourtant toujours trompé. Il me fit voir encore l'hôtel de ville, le Roemer, où l'on achetait les empereurs allemands, dix pour cent au-dessous du prix de fabrique. Cet article a fini par s'épuiser entièrement. Un jour, mon père me conduisit dans l'une des △ ou □, loges où il lui arrivait souvent de souper, de prendre le café, de jouer aux cartes, et de se livrer à d'autres fonctions analogues de franc-maçonnerie. J'étais enfoncé dans la lecture des gazettes, quand un jeune homme, assis près de moi, me chuchota doucement à l'oreille :

— C'est le docteur Boerne, celui qui écrit contre les comédiens.

En levant les yeux, j'aperçus un homme qui cherchait çà et là un journal et ressortit bientôt. Quelque courte qu'eût été cette apparition, elle resta parfaitement fixée dans ma mémoire, et, aujourd'hui encore, je pourrais la reproduire avec une fidélité diplomatique. Il portait un habit noir qui paraissait tout neuf, son linge était d'une blancheur

éclatante; seulement, il portait cela non pas comme un dandy, mais avec une négligence aisée, si ce n'est même avec une indifférence chagrine, qui montrait assez qu'il ne s'était pas occupé longtemps devant son miroir du nœud de sa cravate blanche, et qu'il avait passé son habit aussitôt que le tailleur le lui avait apporté, sans examiner longtemps s'il était trop juste ou trop ample.

Il ne semblait ni grand ni petit de taille, ni maigre ni replet; son visage n'était ni rouge ni pâle, mais d'une pâleur rougie ou d'une rougeur pâlie et ce qu'il exprimait tout d'abord était une sorte de distinction réservée, un certain dédain, tel qu'on le rencontre chez les hommes qui se sentent supérieurs à leur position, mais doutent que les gens les apprécient à leur valeur. Ce n'était pas cette majesté secrète que l'on découvre sur la fignre d'un roi ou d'un génie qui se tient incognito dans la foule; c'était bien plutôt cette mauvaise humeur révolutionnaire et plus ou moins titanique qu'on retrouve sur le visage des prétendants de toute sorte. Sa personne, ses mouvements, sa démarche, avaient quelque chose d'assuré, de déterminé, de caractérisé. Les hommes extraordinaires sont-ils mystérieu-

sement enveloppés du rayonnement de leur esprit? Notre âme devine-t-elle cette auréole que nous ne pouvons voir avec les yeux du corps? Peut-être, chez ces hommes extraordinaires, l'orage intérieur exerce-t-il sur les âmes jeunes et non encore émoussées qui s'en approchent, une action électrique de même que l'orage matériel agit sur les chats. Une étincelle de l'œil de cet homme me toucha, je ne sais comment, mais je n'oubliai jamais ce contact, jamais je n'oubliai le docteur Boerne qui écrivait contre les comédiens.

Oui, il était alors critique de théâtre et s'exercait sur les héros de la scène. De même que mon ami d'université Dieffenbach, quand nous étions ensemble à l'université de Bonn, toutes les fois qu'il pouvait attraper un chien ou un chat, leur coupait immédiatement la queue; ce dont nous lui en voulions beaucoup en entendant les affreux gémissements des pauvres bêtes, mais ce que, plus tard, nous lui pardonnâmes volontiers, puisque cette rage d'amputation fit de lui le plus grand opérateur d'Allemagne; de même Boerne s'est égayé d'abord sur des comédiens, et il faut lui passer mainte insolence de jeunesse qu'il commit alors aux dépens des Hei-

gel, des Weidmer, des Ursprung, et autres innocentes bêtes qui, depuis lors, courent çà et là sans queue, — en considération des meilleurs services qu'il a rendus plus tard avec sa critique ainsi aiguisée, en qualité de grand opérateur politique.

Une dizaine d'années après cette rencontre, Varnhagen d'Ense réveilla dans mon souvenir le nom de Boerne et me donna à lire des articles de lui dans *la Balance* et *le Temps*. Le ton avec lequel il me recommandait cette lecture était singulièrement pressant, et le sourire de Rahel, qui assistait à notre entretien, ce sourire bien connu, mystérieusement douloureux, philosophique et mystique tout ensemble, donnait encore plus de poids à la recommandation. Rahel semblait être au courant de Boerne, autrement encore qu'au point de vue littéraire, et je me souviens qu'elle assura, à cette occasion, qu'il existait des lettres de Boerne adressées à une personne aimée, où cet esprit supérieur et passionné apparaissait avec plus d'éclat encore que dans ses morceaux imprimés [1]. Rahel s'exprima

1. Cette correspondance, *Lettres du jeune Boerne à Henriette Herz*, s'est retrouvée dans les papiers de Varnhagen, et a été publiée à Leipzig, en 1861.

aussi à propos de son style, et d'une manière qui pouvait être fort mal comprise de tous ceux qui n'étaient pas familiarisés avec sa langue : « Boerne, disait-elle, ne sait pas écrire, pas plus que moi et que Jean-Paul. » Par écrire, elle entendait l'arrangement tranquille, pour ainsi dire la rédaction des pensées, la coordination logique des parties du discours; bref, cet art de la période qu'elle admirait avec tant d'enthousiasme dans Goethe comme chez son mari et sur laquelle nous avions alors presque journellement les plus fructueux débats. La prose d'aujourd'hui, je le remarque en passant, ne s'est pas créée sans beaucoup d'essais, de discussions, de contradictions et de peine. Rahel, peut-être, aimait d'autant plus Boerne qu'elle était aussi de ces auteurs qui, pour bien écrire, doivent se trouver dans une excitation passionnée, dans une sorte d'ivresse d'esprit, bacchantes de la pensée qui, dans une sainte ivresse, suivent le dieu en chancelant. Mais, avec sa préférence pour les natures de même race qu'elle, elle avait pourtant l'admiration la plus vive pour ces sculpteurs réfléchis de la parole, qui savent manier leurs sentiments, leurs pensées, leurs intuitions et leur donner une forme plastique, abstraction faite

de l'âme qui vient de les enfanter et comme si tout cela leur venait du dehors. Bien différent de cette femme supérieure, Boerne professait l'antipathie la plus étroite pour cette forme d'expression de la pensée; avec ses préventions personnelles, il ne comprenait pas la liberté objective de la manière de Goethe, et il prenait l'art pour l'absence d'âme; il ressemblait à un enfant qui, sans comprendre le sens brûlant d'une statue grecque, ne fait que palper des formes de marbre et se plaint de leur froideur.

En parlant d'avance ici de la répulsion qu'inspirait à Boerne la manière de Goethe, je laisse en même temps deviner que déjà, alors, la façon d'écrire du premier ne me plaisait pas absolument. Ce n'est pas mon affaire d'en relever les défauts, et, d'ailleurs, toute indication sur ce qui me déplaisait dans ce style ne serait comprise que du très-petit nombre. Je remarque seulement que, pour écrire une prose achevée, il faut posséder, entre autres, une grande virtuosité dans les formes métriques. Sans cela, il manque au prosateur un certain tact, il lui échappe des associations de mots, des expressions, des césures et des tournures qui ne sont à leur place que dans la poésie, et il en résulte une

secrète dissonance qui ne blesse que peu d'oreilles, mais les plus fines.

Quelque enclin que je fusse à censurer l'écorce extérieure, le style de Boerne, et à envisager, surtout quand il raisonne et ne décrit pas, les courtes phrases de sa prose comme une gaucherie enfantine, je rendais pourtant toute justice au contenu, à la moelle de ses écrits, je respectais l'originalité, l'amour du vrai, la vérité, et surtout la noblesse de caractère qui s'y expriment constamment, et dès lors cet écrivain ne me sortit jamais de la mémoire. On m'avait dit qu'il vivait toujours à Francfort, et, lorsque, douze années plus tard, en 1827, je dus passer à Francfort en allant à Munich, je m'étais proposé de faire visite au docteur Boerne. Cela me réussit, mais non pas sans beaucoup d'informations et de recherches inutiles; partout où je demandais après lui, on me répondait avec surprise, et, dans la ville où il demeurait, il semblait qu'on le connût peu, ou qu'on s'inquiétât moins encore de lui. Chose singulière! Quand nous entendons, à l'étranger, parler d'une ville où vit tel ou tel grand homme, nous nous le représentons involontairement comme le point central de cette ville

dont les toits eux-mêmes rayonnent de sa gloire. Combien nous sommes surpris, en y arrivant, de devoir nous informer longtemps avant de le découvrir dans cette grande foule ! C'est ainsi que le voyageur aperçoit déjà dans un grand éloignement la cathédrale élevée d'une ville ; arrive-t-il dans la ville même, alors elle disparait à ses regards, et ce n'est qu'après avoir parcouru une quantité de petites rues tortueuses et étroites, que le grand édifice lui apparaît de nouveau, dans le voisinage de maisons ordinaires et de boutiques qui le tiennent presque caché...

J'eus peine à reconnaître l'homme dont la première rencontre était restée empreinte dans ma mémoire. Plus de traces de mécontentement hautain ou d'orgueilleuse tristesse. Je vis un petit homme satisfait, très-fluet, mais non point malade, une petite tête avec de courts cheveux noirs et lisses, sur les joues un peu de rougeur, les yeux brun clair très-vifs, quelque chose de débonnaire dans le regard, dans les mouvements. dans le ton même. Il portait une petite camisole de laine grise tricotée qui, collée étroitement au corps comme une tunique de lutteur, lui donnait une apparence

bizarre et fantastique. Il me reçut avec cordialité et bonté ; trois minutes à peine passées, nous étions plongés dans l'entretien le plus familier. De quoi parlâmes-nous d'abord ? Quand des cuisinières se rencontrent, elles causent de leurs maîtres, et, quand des écrivains allemands s'abordent, ils parlent de leurs éditeurs. Notre conversation commença donc par Cotta et Campe, et, comme je relevais, après les quelques plaintes de rigueur, les qualités de ce dernier, Boerne me confia qu'il projetait une édition de ses œuvres complètes, et qu'il prenait note, pour cette entreprise, du nom de Campe. Je pus lui donner l'assurance que ce n'était point un libraire ordinaire, ne voulant que faire de bonnes affaires avec le beau, le noble et le grand, quand l'occasion était favorable, mais que parfois il imprimait le beau, le noble et le grand dans de très-défavorables conjonctures, et faisait réellement avec tout cela de très-mauvaises affaires. Boerne des deux oreilles écoutait ce discours, qui, plus tard, l'a engagé à faire le voyage de Hambourg, afin de s'entendre avec l'éditeur des *Reisebilder*, sur la publication de ses œuvres complètes.

Aussitôt qu'on en a fini avec les éditeurs, com-

mencent, entre deux écrivains qui se voient pour la première fois, les compliments réciproques. Je passe sous silence ce que Boerne dit de ma supériorité, et je mentionne seulement le léger blâme qu'il laissa parfois tomber par gouttes dans la coupe écumante de ma louange. Il venait de lire la seconde partie des *Reisebilder*, et il estimait que je parlais avec trop peu de révérence de Dieu, qui a pourtant fait le ciel et la terre et les gouverne si sagement, tandis que je m'exprimais avec un respect si exagéré sur Napoléon, qui n'avait été, après tout, qu'un despote mortel. Le déiste et le libéral se manifestaient déjà à moi. Il semblait peu aimer Napoléon, bien que, sans s'en douter, il eût pour lui dans l'âme le plus profond respect. Il était dépité de ce que les rois eussent été assez peu grands pour arracher sa statue de la colonne Vendôme.

— Ah ! s'écriait-il avec amertune, vous pouviez sans crainte laisser là-haut sa statue; il suffisait d'y placarder cette inscription : 18 *brumaire*, et la colonne Vendôme serait devenue à bon droit pour lui le poteau d'infamie ! Combien n'ai-je pas aimé cet homme jusqu'au 18 brumaire; même je lui suis resté attaché jusqu'à la paix de Campo-Formio

mais, depuis qu'il eût franchi les degrés du trône, il tomba toujours plus bas ; on peut dire de lui qu'en montant l'escalier rouge, il était descendu !

» Ce matin encore, ajouta Boerne, je l'admirais en lisant, dans le livre qui est là sur ma table (il montrait l'*Histoire de la Révolution*, de Thiers), l'excellente anecdote de son entrevue à Udine avec Kobentzel, et comment, dans la chaleur de l'entretien, il brisa la porcelaine que Kobentzel avait reçue un jour de l'impératrice Catherine, et qu'il aimait assurément beaucoup. Cette porcelaine brisée a peut-être amené la paix de Campo-Formio. Kobentzel pensait sans doute : « Mon empereur a » tant de porcelaine ! et il y aura des malheurs si » ce gaillard vient à Vienne et s'échauffe trop ; le » mieux est encore de faire la paix avec lui. » Vraisemblablement, à la même heure où le service de porcelaine de Kobentzel culbutait à terre à Udine et se brisait en mille pièces, toutes les porcelaines de Vienne tremblèrent; et non pas seulement les cafetières et les tasses, mais encore les pagodes chinoises balancèrent leurs têtes plus hâtivement que jamais, et la paix fut ratifiée. Dans les boutiques

d'estampes, on voit d'ordinaire Napoléon gravissant le Simplon sur un cheval qui se cabre, se précipitant au pont de Lodi avec un drapeau flottant, etc. Moi, si j'étais peintre, je le représenterais brisant le service de Kobentzel. Ç'a été là son action la plus heureuse. Depuis lors, chaque roi craignit pour sa porcelaine, et les Berlinois, tout particulièrement, prirent peur pour leur grande fabrique de porcelaine. Vous n'avez pas d'idée, mon cher Heine, comme la possession de belles porcelaines vous tient en bride. Voyez, moi, par exemple, qui étais autrefois si farouche, quand j'avais peu de bagage et pas de porcelaine du tout. Avec la propriété, et surtout la propriété fragile, arrivent la peur et l'esclavage. J'ai eu le malheur de me procurer depuis peu un beau service à thé ; — la théière, avec ses dorures splendides, me plaisait tant ! — sur le sucrier était peint le bonheur conjugal, deux amoureux qui se becquetaient ; — sur une des tasses était la tour de Catherine ; sur l'autre, la garde des constables ; sur toutes les autres, rien que des sites patriotiques. — Maintenant, je crains sans cesse d'être assez sot pour écrire trop librement, et de devoir prendre tout à coup la fuite. Comment, dans

ma précipitation, empaqueter toutes ces tasses, et même la grande théière ? Je risquerais de casser tout le service, et, en aucun cas, je ne voudrais le laisser en arrière. Oui, nous autres hommes, nous sommes de singulières créatures ! Le même individu qui risquerait peut-être le repos et le bonheur de sa vie, et sa vie elle-même, pour sauvegarder sa liberté d'opinion, celui-là ne se décide pas volontiers à perdre quelques tasses de porcelaine, et devient un esclave muet pour conserver sa théière. Véritablement, je sens que cette maudite porcelaine me gêne pour écrire ; je deviens si pacifique, si prudent, si anxieux... Je finirai par croire que le marchand de porcelaine était un agent de police autrichien, et que Metternich l'a mis à mes trousses pour m'apprivoiser. Oui, c'est pour cela que cette porcelaine était si bon marché et le vendeur si éloquent. Ah ! le sucrier avec le bonheur domestique était un appât si doux ! Hélas ! plus je considère ma porcelaine, plus il me paraît vraisemblable qu'elle vient de Metternich. Je ne lui en veux pas le moins du monde de s'y prendre avec moi de cette manière Quand on emploie avec moi des moyens habiles, je ne me fâche jamais ; il n'y a que la grossièreté et la

sottise qui me soient insupportables. Mais, quant à notre sénat de Francfort...

J'ai mes motifs pour ne pas faire parler davantage notre homme, et je remarque seulement qu'à la fin de son discours, il s'écria avec un bon rire :

— Mais je suis encore assez fort pour briser mes chaînes de porcelaine, et, si l'on m'échauffe la tête, vraiment la belle théière dorée volera par la fenêtre, avec le sucrier et le bonheur domestique, et la tour de Catherine, et la garde des constables, et les sites patriotiques, et je redeviendrai alors un homme libre, après comme avant!

L'humour de Boerne, dont je viens de donner un exemple parlant, se distinguait de celui de Jean-Paul en ce que ce dernier touchait simultanément aux objets les plus éloignés, tandis que l'autre, comme un enfant joyeux, ne s'attaquait qu'à ce qu'il avait sous la main. Pendant que la fantaisie confuse du polyhistor de Baireuth fouillait dans le garde-meuble de tous les temps, et avec des bottes de sept lieues parcourait toutes les contrées du monde, Boerne n'avait en vue que le jour actuel, et les objets qui l'occupaient se trouvaient tous à portée de son regard. Il parlait du livre qu'il venait

de lire, de l'événement du jour, de la pierre qu'il heurtait du pied, de Rothschild, devant la maison duquel il passait constamment, de la diète qui réside sur la Zeil, et qu'il pouvait également haïr sur place; enfin tous les chemins de ses pensées le ramenaient à Metternich. Sa mauvaise humeur contre Goethe avait peut-être aussi des origines locales; je dis des origines et non pas des causes; car, si la circonstance que Francfort était leur commune patrie, avait d'abord attiré l'attention de Boerne sur Goethe, la haine qui brûlait en lui contre cet homme et qui s'embrasa avec toujours plus de violence, n'était pourtant que le résultat nécessaire d'une dissemblance profonde dans la nature de ces deux hommes. Ce n'était point une jalousie mesquine, c'était une antipathie désintéressée et obéissant à des mobiles innés, un antagonisme vieux comme le monde qui se retrouve dans toutes les histoires de la race humaine, et s'est montré dans toute sa crudité dans le duel du spiritualisme juif et de l'hellénisme, duel qui n'est point terminé encore et ne le sera peut-être jamais: le petit Nazaréen haïssait le grand Grec, qui, par surcroît, était aussi un dieu grec.

Le livre de Wolfgand Menzel venait de paraître, et Boerne se réjouissait comme un enfant qu'il fût venu quelqu'un d'assez courageux pour s'attaquer sans ménagement à Goethe.

— Le respect, ajoutait-il naïvement, m'a toujours empêché de dire publiquement ces choses-là. Ce Menzel, il a du courage, c'est un honnête homme et un savant; il faut que vous appreniez à le connaître, il nous procurera encore bien des joies ; il a beaucoup de courage, c'est un tout à fait honnête homme et un grand savant ! Quant à Goethe, ce n'est rien, c'est un poltron, un flatteur servile et un dilettante !

Il revint souvent sur ce sujet ; je dus lui promettre de faire visite à Menzel à Stuttgart, et il m'écrivit tout de suite à cet effet une carte de recommandation, et je l'entends encore ajouter avec chaleur :

— Il a du courage, extraordinairement de courage; c'est un brave homme, foncièrement honnête, et un grand savant !

De même que dans ses sorties sur Goethe, Boerne trahissait aussi, dans ses jugements sur d'autres écrivains, sa petitesse nazaréenne. Je dis nazaréenne pour ne pas me servir du mot *juive* ou *chrétienne*,

bien que ces deux expressions soient synonymes pour moi, et que je ne les emploie pas pour désigner une religion, mais un caractère. *Juifs* et *chrétiens* sont pour moi des mots tout à fait similaires, par opposition aux *hellènes*, et, par ce dernier nom, je n'entends pas un peuple particulier, mais une direction d'esprit, une manière de voir innée et acquise tout ensemble. A ce point de vue, je dirais volontiers : tous les hommes sont ou juifs ou hellènes, les uns avec des tendances ascétiques, iconoclastiques, spiritualistes, — les autres avec une nature réaliste, tournée vers les joies de la vie, et s'épanouissant avec fierté. C'est ainsi qu'il y a eu des hellènes dans des familles de prédicateurs allemands et des juifs qui sont nés à Athènes et descendent peut-être de Thésée. La barbe ne fait pas le juif, ni la cadenette le chrétien. Boerne était complétement nazaréen ; son antipathie pour Goethe sortait naturellement et immédiatement de son âme nazaréenne ; plus tard, son exaltation politique fut un résultat de son roide ascétisme, de cette soif du martyre que l'on trouve en général chez les républicains, qu'ils appellent vertu républicaine, et qui est si peu différente de la passion de souffrance des

premiers chrétiens. A la fin de sa vie, Boerne se tourna même vers le christianisme historique, il s'enfonça presque dans le catholicisme, il fraternisa avec Lamennais, et tomba dans les plus déplaisantes capucinades lorsqu'il se prononça un jour publiquement contre un successeur de Goethe, un panthéiste de la gaie observance. C'est une chose curieuse, au point de vue psychologique, de voir comme, dans l'âme de Boerne, le christianisme inné surgit peu à peu, après avoir été longtemps contenu par sa forte raison et sa gaieté. Je dis gaieté et non pas joie. Les nazaréens ont parfois une certaine bonne humeur jaillissante, un certain enjouement d'écureuils spirituels, tout à fait aimable dans ses caprices, plein de douceur, d'éclat même, mais auquel succède un morne assombrissement de l'âme; il leur manque la majesté du bonheur dans la jouissance telle qu'on ne la trouve que chez ceux qui ont la conscience de leur divinité.

Mais, si, à notre sens, il y a peu de différence entre juifs et chrétiens, cette différence existe, avec d'autant plus d'âpreté, aux yeux des philistins francfortois; pendant les trois jours que je passai pour l'amour de lui dans la ville libre, impériale et com-

merçante de Francfort-sur-le-Mein, Boerne parla beaucoup et très-souvent des inconvénients qni résultaient de cette manière de voir.

En effet, avec une bonté amusante, Boerne m'arracha la promesse de lui donner trois jours de ma vie; il ne me quitta plus, et il me fallut courir avec lui la ville en tout sens, visiter ses amis, des amies aussi...

Ce qui m'intéresse chez les hommes distingués, c'est toujours moins l'objet de leurs sentiments d'amour que ces sentiments eux-mêmes. Ceux-ci, je le sais, doivent avoir été très-vifs cher Boerne. Comme plus tard, en lisant ses œuvres complètes, je pus m'apercevoir à Francfort, à plus d'un propos qui lui échappa, qu'il avait été tourmenté d'importance, dans les différentes périodes de sa vie, par les malices du petit dieu. Il a beaucoup de choses à dire, en particulier, des tourments de la jalousie; ce sentiment était dans son caractère, et lui faisait voir toutes choses, dans la vie comme dans la politique, à travers la loupe jaune de la méfiance. J'ai dit que Boerne, à différents moments de sa vie, avait été éprouvé par les souffrances de l'amour.

— Hélas! soupirait-il une fois comme du fond de douloureux souvenirs, dans les années tardives,

cette passion est bien plus dangereuse encore que dans la jeunesse. C'est chose à peine croyable, puisque pourtant, avec les années, notre raison s'est développée, et pourrait nous soutenir dans la lutte contre la passion. Bel appui! Remarquez ceci : la raison nous aide à combattre ces petits caprices que, même sans son intervention, nous aurions bientôt surmontés. Mais, aussitôt qu'une grande passion, une vraie passion, s'est emparée de notre cœur, et doit être vaincue à cause du dommage positif dont elle nous menace, alors la raison nous est de peu de secours, et même cette friponne s'allie avec notre ennemi, et, au lieu de prendre en main nos intérêts matériels et moraux, elle met au service de la passion toute sa logique, tous ses syllogismes, tous ses sophismes, et elle livre à la folie muette l'arme de la parole. Raisonnable comme elle l'est, la raison se range toujours du côté du plus fort, du côté de la passion, et l'abandonne de nouveau quand sa force a été brisée par la puissance du temps ou la loi de la réaction. Comme elle se raille alors des sentiments qu'autrefois elle justifiait avec tant de zèle! Défiez-vous toujours, cher ami, dans la passion, de la langue de la raison, et, quand

la passion est éteinte, ne vous en défiez pas moins, et ne soyez pas injuste envers votre cœur !...

Boerne voulut me faire voir les curiosités de Francfort, et, d'un pas amical, il trottait gaiement à mes côtés à travers les rues de la ville. Son petit manteau court et son petit chapeau blanc, enveloppé à moitié d'un crêpe noir, donnaient à sa personne quelque chose de bizarre. Ce crêpe indiquait la mort de son père, qui, de son vivant, l'avait tenu fort serré, mais venait de lui laisser tout à coup beaucoup d'argent. Boerne semblait trahir encore les agréables impressions de ce changement de fortune, et se trouver au zénith du bien-être. Il se plaignait même de sa santé, c'est-à-dire de se porter mieux chaque jour, et de ce qu'avec une santé meilleure ses capacités intellectuelles s'en allaient.

— Je suis trop bien portant et ne puis plus rien écrire, disait-il en plaisantant, peut-être même sérieusement.

Car, dans de semblables natures, le talent dépend d'un certain état maladif, d'une certaine irritabilité qui surexcite la faculté de sentir et d'exprimer, et qui s'évanouit avec le retour de la santé.

— Il m'a guéri jusqu'à la bêtise, disait Boerne,

de son médecin, chez lequel il me conduisit, et où nous dinâmes ensemble.

Les objets avec lesquels Boerne entrait en contact accidentel, n'occupaient pas seulement tout d'abord son esprit, mais agissaient immédiatement sur sa disposition, et sa bonne ou mauvaise humeur était en rapport direct avec eux. Comme la mer reçoit sa coloration des nuages qui passent, l'âme de Boerne recevait la sienne des objets qu'il rencontrait sur son chemin. L'aspect de beaux jardins, un groupe de jeunes filles folâtres qui nous accueillaient d'un sourire, jetaient en quelque sorte des rayons roses dans l'âme de Boerne, qui les reflétait en saillies étincelantes. Mais, quand nous traversions le quartier juif, les maisons noires semblaient répandre leurs ombres dans son âme.

— Considérez cette rue, disait-il en soupirant, et, après cela, vantez-moi encore le moyen âge! Ils sont morts, ceux qui ont ici vécu et pleuré, et ils ne peuvent répondre quand nos poëtes écervelés et nos historiens plus écervelés encore, quand des fous et des coquins font imprimer leurs extases sur les splendeurs d'autrefois; mais, si les morts se taisent, les pierres vivantes parlent d'autant plus haut.

Et, en effet, les maisons de cette rue me regardaient comme si elles eussent voulu me raconter d'affligeantes histoires, des histoires que l'on sait bien, mais qu'on ne veut pas savoir, et qu'on oublierait volontiers. Ainsi, je me rappelle encore une maison au pignon élevé dont la noirceur de suie ressortait d'autant plus que, sous les fenêtres, une file de chandelles blanches comme la craie étaient suspendues; l'entrée, à demi-grillée par des barreaux de fer rouillés, conduisait dans un antre obscur où l'humidité semblait suinter des parois, et, de l'intérieur, on entendait résonner un chant nasillard et des plus étranges. La voix brisée semblait celle d'un vieillard, et la mélodie se berçait dans les notes plaintives les plus douces, qui peu à peu s'enflaient jusqu'à la plus épouvantable colère.

— Qu'est-ce que ce chant? dis-je à mon compagnon.

— C'est un excellent chant, répondit-il avec un sourire chagrin, un chef-d'œuvre lyrique qui trouvera difficilement son égal dans l'*Almanach des Muses* de cette année... Vous le connaissez peut-être dans la traduction allemande : « Nous étions assis près des fleuves de Babylone, nos harpes suspendues

aux saules pleureurs, etc. » Un chant magnifique! Et le vieux rabbin Chayim le chante fort bien avec sa voix cassée et chevrotante; la Sontag le chanterait plus harmonieusement peut-être, mais non pas avec autant d'expression et de sentiment... car ce vieux homme hait toujours les Babyloniens, et pleure encore chaque jour sur la destruction de Jérusalem par Nébukadnezar... Il ne peut absolument pas oublier ce malheur, bien que tant de choses nouvelles se soient passées depuis, et que, récemment encore, le second temple ait été détruit par ce scélérat de Titus. Je dois vous faire remarquer, en effet, que le vieux rabbin Chayim ne considère nullement Titus comme un *delicium generis humani;* il le tient pour un scélérat que la vengeance de Dieu a frappé aussi... En effet, une petite mouche lui a volé dans le nez, et, croissant peu à peu, fouillait avec ses pattes dans son cerveau, et lui causait des douleurs si affreuses, qu'il n'éprouvait un peu de soulagement que lorsque, dans son voisinage, quelques centaines de forgerons frappaient à grands coups sur leurs enclumes. Il est très-remarquable que tous les ennemis des enfants d'Israël aient fait une si mauvaise fin. Vous savez ce qui est arrivé à

Nébukadnezar; comment, dans ses vieux jours, il est devenu un bœuf et a dû manger de l'herbe. Voyez Haman, le ministre d'État persan : n'a-t-il pas fini par être pendu dans la capitale, à Suse? Et Antiochus, le roi de Syrie, n'a-t-il pas pourri tout vivant, rongé par les poux? Les scélérats postérieurs, les ennemis des juifs, devraient prendre garde... Mais quoi! ces terribles exemples ne les effrayent pas, et, ces jours-ci encore, j'ai lu une brochure contre les juifs par un professeur de philosophie qui se nomme *Magis amica*. Il mangera un jour de l'herbe; de nature, c'est un bœuf; peut-être même il sera pendu, s'il offense la sultane favorite du roi de Flachsenfingen, et il a certainement déjà des poux comme Antiochus. Ce qui m'irait le mieux, c'est qu'il s'embarquât et fît naufrage sur la côte nord d'Afrique. J'ai lu dernièrement, en effet, que les mahométans qui y demeurent se croient autorisés par leur religion à traiter comme esclaves tous les chrétiens qui font naufrage chez eux, et tombent en leurs mains. Ils se partagent entre eux ces malheureux, et les utilisent, chacun selon ses capacités. Ainsi, dernièrement, un Anglais qui parcourait ces parages, y a trouvé un savant allemand qui avait

fait naufrage, et était devenu esclave, mais dont on n'avait pu tirer d'autre parti que de lui donner des œufs à couver; il appartenait à la Faculté de théologie. Je souhaite donc que le docteur *Magis amica* tombe dans une situation semblable; s'il devait être assis sur ses œufs pendant trois semaines sans interruption (et quatre semaines si ce sont des œufs de cane), il lui viendrait certainement à l'esprit toute sorte de pensées qu'il n'avait jamais eues jusque-là, et je parie qu'il maudirait alors le fanatisme religieux qui ravale les juifs en Europe, et en Afrique les chrétiens, et rabaisse un docteur en théologie jusqu'à en faire une poule couveuse... Les poulets qu'il a couvés auront un grand goût de tolérance, surtout si on les mange avec une sauce *à la Marengo.*

Par des motifs faciles à comprendre, je passe sous silence les remarques que se permît mon compagnon, avec l'exubérance la plus amère, lorsque, dans nos promenades à travers Francfort, nous passâmes devant l'édifice où la Diète tient ses séances. La sentinelle faisait debout sa petite méridienne, et les hirondelles qui avaient bâti leurs nids aux fenêtres, volaient tranquillement çà et là! Les hirondelles

veulent dire bonheur, prétendait ma grand'mère; elle était bien superstitieuse.

Depuis l'angle de la rue Droite jusqu'à la Bourse, il fallut nous frayer un passage; ici coule le fleuve d'or de la ville, ici le haut commerce se rassemble, et brocante, et parle juif... Ce que, dans le nord de l'Allemagne, nous appelons *parler juif* n'est autre chose, en effet, que la langue nationale de Francfort, et cette langue est aussi bien parlée par les incirconcis que par les circoncis. Boerne parlait fort mal ce jargon, bien que, comme Gœthe, il n'ait jamais pu renier entièrement le dialecte natal. J'ai remarqué que les Francfortois qui se sont tenus loin de toutes les affaires commerciales, finissent par désapprendre tout à fait cette prononciation francfortoise que nous appelons le parler juif.

Un peu plus loin, au sortir de la Saalgasse, nous eûmes une rencontre beaucoup plus agréable : une bande d'enfants qui sortaient de l'école, beaux jeunes garçons aux petits visages roses, un paquet de livres sous le bras.

— J'ai infiniment plus de respect, s'écria Boerne, infiniment plus de respect pour ces gamins que pour leurs pères. Ce petit, avec son grand front,

pense peut-être à la seconde guerre punique et il est enthousiaste d'Annibal, et, comme on lui a raconté aujourd'hui que le grand Carthaginois, encore enfant, avait juré haine et vengeance aux Romains, je parie que son petit cœur a juré aussi... haine et ruine à la méchante Rome! — Garde ton serment, mon petit frère d'armes! — Je voudrais l'embrasser, cet excellent enfant! L'autre, avec son joli petit air avisé, pense peut-être à Mithridate, et voudrait bien l'imiter un jour... — C'est bien aussi, tout à fait bien, et tu me vas fort. Mais, camarade, pourras-tu aussi avaler du poison comme l'ancien roi de Pont? Prépare-toi de bonne heure! Celui qui veut faire la guerre à Rome doit pouvoir supporter tous les poisons possibles, non pas seulement le grossier arsenic, mais encore l'opium fantastique et endormeur et même l'aqua-toffana rampante de la calomnie. Comment trouvez-vous ce gaillard aux longues jambes, avec son petit nez impertinemment retroussé? Il a bonne envie peut-être de devenir un Catilina; il a aussi de longs doigts, et il fournira un jour aux Cicérons de notre république, aux pères poudrés de la patrie, une occasion de faire de longs et mauvais discours. Celui-là, ce pauvre enfant ma-

lingre préférerait, à coup sûr, jouer le rôle de Brutus. Pauvre enfant! tu ne trouveras pas de César, et il te faudra te contenter de poignarder avec des mots quelques vieilles perruques, et tu finiras par te jeter, non pas sur ton épée, mais dans la philosophie de Schelling, et par devenir fou! Je respecte ces petits qui, tout le jour, s'intéressent aux belles histoires de l'humanité, tandis que leurs pères ne s'occupent que de la hausse ou de la baisse des fonds et ne rêvent que saches de café, cochenilles et marchandises! Je n'aurais pas mal envie d'acheter à ce petit Brutus un cornet de dragées.,. Non, je veux plutôt lui faire boire du brandevin, afin qu'il reste petit... Ce n'est qu'aussi longtemps que nous sommes petits, que nous sommes tout à fait désintéressés, tout à fait courageux, tout à fait héroïques... En même temps que croît notre corps, notre âme se ratatine toujours davantage... Je le sens par moi-même... Hélas! j'ai été un grand homme quand j'étais encore un petit garçon!

Lorsque nous arrivâmes sur la colline du Roemer, Boerne voulut me conduire dans le vieux château impérial pour y voir la bulle d'or.

— Je ne l'ai jamais vue, soupira-t-il, et, depuis

mon enfance, elle m'a toujours fait éprouver un mystérieux désir. Quand j'étais petit garçon, je m'en faisais la plus singulière idée et je la prenais pour une vache avec des cornes d'or; plus tard, je me figurai que c'était un veau, et ce n'est que devenu un grand jeune homme que j'appris la vérité : à savoir que c'était une vieille peau, un lambeau de parchemin inutile où il est écrit comment l'empereur et l'empire se vendaient l'un l'autre... Non, n'allons pas voir ce misérable contrat par lequel se perdit l'Allemagne; je veux mourir sans avoir vu la bulle d'or!

Je supprime encore ici des réflexions amères. Il y avait un sujet qu'il suffisait de toucher pour évoquer dans l'âme de Boerne les plus farouches et douloureuses pensées; ce sujet, c'était l'Allemagne et l'état politique du peuple allemand. Boerne était patriote de la tête aux pieds, et la patrie était tout son amour.

En revenant ce soir-là par la rue des Juifs, nous recommençâmes à parler de ses habitants, et l'esprit de Boerne se remit à jaillir avec d'autant plus d'entrain que cette rue, qui offrait pendant le jour un aspect si sombre, était maintenant illuminée de

la façon la plus gaie, et que les enfants d'Israël, comme me l'expliqua mon cicérone, célèbraient ce soir-là leur joyeuse fête des lampes. Cette fête a été instituée en mémoire éternelle de la victoire que les Macchabées remportèrent si héroïquement sur le roi de Syrie.

— Voyez-vous, dit Boerne, c'est le 18 octobre des juifs; seulement, ce 18 octobre des Macchabées est vieux de plus de deux mille ans et se célèbre encore, tandis que le 18 octobre de Leipzig n'a pas encore atteint sa quinzième année et est déjà tombé dans l'oubli. Les Allemands, pour apprendre le patriotisme, devraient aller à l'école chez la vieille madame Rothschild. Tenez, c'est ici, dans cette petite maison, que demeure la vieille femme, la Lætitia qui a enfanté tant de Bonapartes de la finance, la grand'mère de tous les emprunts, et pourtant, bien que les rois ses fils possèdent le monde, elle n'a jamais voulu quitter sa petite maison héréditaire de la rue des Juifs, et, aujourd'hui, à cause de la grande fête, elle a orné ses fenêtres de rideaux blancs. Comme elles étincellent joyeusement, les petites lampes qu'elle a allumées de ses propres mains pour célébrer ce jour de victoire, où Judas

Macchabée et ses frères ont délivré aussi bravement et héroïquement la patrie, que, de nos jours, Frédéric-Guillaume, Alexandre et Francois II! Quand la bonne femme considère ces petites lampes, les larmes lui viennent aux yeux, et elle se rappelle avec un douloureux plaisir ce jeune temps où feu Meyer Amschel Rothschild, son époux bien-aimé, célébrait avec elle la fête des lampes, quand ses fils étaient encore de petits garçons, et plantaient sur le plancher de petites lumières, et, dans leur joie enfantine, cabriolaient gaiement par-dessus, comme c'est l'usage en Israël!

» Le vieux Rothschild, continua Boerne, la souche de la dynastie régnante, était un brave homme, la piété et la bonté mêmes. C'était un visage charitable avec une petite barbe pointue; sur la tête un chapeau à trois cornes, vêtu plus que modestement, presque pauvrement. Il parcourait ainsi Francfort, et partout, comme un cortége de cour, l'entourait un tas de pauvres gens auxquels il distribuait des aumônes ou de bons conseils; quand on rencontrait dans la rue une file de mendiants avec des airs consolés et réjouis, on savait que le vieux Rothschild venait de faire sa tournée. Quand j'étais en-

core un petit garçon et que je traversais un vendredi soir la rue des Juifs avec mon père, nous rencontrâmes le vieux Rothschild qui revenait précisément de la synagogue; je me souviens qu'après avoir parlé avec mon père, il me dit aussi quelques paroles amicales, et mit sa main sur ma tête pour me bénir. Je suis fermement persuadé que je suis redevable à cette bénédiction de Rothschild, de n'avoir amais complétement manqué d'argent dans ma poche, tout écrivain allemand que je suis.

Je ne puis m'empêcher de remarquer ici, par parenthèse, que Boerne a toujours vécu dans l'aisance, et que son ultra-libéralisme ne doit nullement être attribué, comme pour beaucoup de patriotes, aux rancunes secrètes de la pauvreté. Bien que riche lui-même, — je dis riche dans la mesure de ses besoins, — il gardait une inexplicable haine contre les riches. Bien que la bénédiction du père eût reposé sur sa tête, il haïssait pourtant les fils, les fils de Meyer Amschel Rothschild.

Je n'ai pas à rechercher ici jusqu'à quel point les qualités personnelles des Rothschild autorisent cette haine; je le ferai ailleurs avec détail. Je remarque seulement ici que nos prédicateurs alle-

mands de liberté agissent d'une manière aussi injuste que peu sensée en attaquant avec tant de fureur et de soif de sang la maison Rothschild, à cause de son importance politique, de son influence sur les intérêts de la Révolution, bref à cause de son caractère public. Il n'y a pas de promoteurs plus puissants de la Révolution que les Rothschild... ; et, chose qui peut paraître plus étrange encore, ces Rothschild, les banquiers des rois, ces trésoriers princiers, dont l'existence, par suite d'un bouleversement du système politique européen, pourrait courir les plus sérieux dangers, portent pourtant dans leur âme le sentiment de leur mission révolutionnaire. C'est surtout le cas de l'homme connu sous le nom sans apparence du baron James, et dans lequel, depuis la mort de son illustre frère d'Angleterre, se résume toute l'importance politique de la maison Rothschild. Ce Néron de la finance, qui s'est bâti dans la rue Laffitte sa maison dorée, et gouverne de là, en empereur absolu, les Bourses de l'Europe, il est en définitive, comme son défunt prédécesseur le Néron romain, un destructeur violent du patricien privilégié, et le fondateur de la démocratie nou-

velle. Il y a plusieurs années, un jour qu'il était de bonne humeur, et que nous flânions çà et là au bras l'un de l'autre, dans les rues de Paris, tout à fait famillionnairement, comme dirait Hirsch Hyacinthe [1], le baron James m'exposa, avec assez de clarté, comment, par son système des papiers d'État, il avait rempli partout les premières conditions du progrès social en Europe, et frayé en quelque sorte la voie.

— Pour fonder ce nouvel ordre de choses, me disait-il, il faut un concours d'hommes considérables qui aient à s'occuper ensemble de ces choses. Ces hommes-là vivaient autrefois du produit de leurs terres ou de leurs places, et, à cause de cela, n'étaient jamais complétement libres, mais se trouvaient enchaînés à une propriété foncière éloignée, ou à quelque administration locale; aujourd'hui, au contraire, le système des papiers d'État permet à ces hommes de choisir le séjour qui leur plaît, de vivre partout sans rien faire des intérêts de leurs titres, de leur fortune portative, et ils se rapprochent, se groupent et font réellement la

1. Voir *Reiselbider* (les Bains de Lucques).

puissance des capitales. On sait assez de quelle importance sont de semblables rendez-vous des forces les plus diverses, et cette centralisation des intelligences et des autorités sociales. Sans Paris, la France n'aurait jamais fait sa révolution. C'est qu'à Paris un très-grand nombre d'esprits distingués avaient trouvé moyen de mener une existence plus ou moins indépendante et sans inquiétude, de converser ensemble, etc. Il a fallu des siècles pour amener cet état de choses favorable. Grâce au système de la rente, Paris serait devenu bien plus vite Paris, et les Allemands qui seraient heureux d'avoir une semblable capitale, ne devraient pas se plaindre d'un système comme celui-là, qui centralise, permet à beaucoup de gens de vivre dans le lieu de leur choix, et de donner de là à l'humanité toutes les impulsions utiles...

C'est de ce point de vue que Rothschild considère son action et son influence. Je suis tout à fait de son avis; je vais même plus loin, et je vois dans Rothschild un des plus grands révolutionnaires qui ont fondé la démocratie moderne. Richelieu, Robespierre et Rothschild, sont pour moi trois noms terroristes, et représentant la destruction graduelle

de la vieille aristocratie; Richelieu, Robespierre et Rothschild sont les trois plus formidables niveleurs de l'Europe. Richelieu détruisit la souveraineté de la noblesse féodale, et la courba sous l'arbitraire monarchique qui la dégrada par le service de la cour, ou la laissa pourrir en province dans une oisiveté gentilhommière. Robespierre coupa la tête à cette aristocratie servile et corrompue. Mais le sol restait, et le nouveau maître du sol, le propriétaire foncier, était redevenu tout à fait un aristocrate comme ses devanciers, dont il continuait les prétentions sous des noms différents. Alors vint Rothschild, et il détruisit la suprématie du sol en élevant à la plus haute puissance le système des papiers d'Etat; il mobilisa ainsi la grande propriété et les grands revenus, et investit en quelque sorte l'argent des anciens priviléges du sol. Il est vrai qu'il fonda ainsi une aristocratie nouvelle; mais celle-ci, reposant sur ce qu'il y a de plus mobile au monde, c'est-à-dire l'argent, ne pourra jamais avoir une influence aussi dommageable que l'ancienne aristocratie, qui avait ses racines dans le sol, dans la terre même. L'argent est plus liquide que l'eau, plus fluide que l'air, et l'on pardonne

volontiers à l'aristocratie d'argent ses impertinences, en songeant à sa fragilité... Elle s'écoule et s'évapore, avant qu'on s'en soit douté.

En rapprochant plus haut les noms de Richelieu, de Robespierre et de Rothschild, je faisais la remarque que ces trois grands terroristes avaient encore entre eux bien d'autres ressemblances. C'est ainsi qu'ils ont en commun, par exemple, une certaine passion peu naturelle pour la poésie; Richelieu écrivait de mauvaises tragédies, Robespierre faisait de pitoyables madrigaux, et James Rothschild, quand il est de bonne humeur, se met à rimer...

Mais tout cela n'est point à sa place ici, et ces feuilles traitent tout d'abord d'un révolutionnaire moins considérable, Louis Boerne. Celui-ci — nous l'avons déjà remarqué avec regret — ressentait la haine la plus profonde pour les Rothschild, et, comme nous passions devant la maison qui fut leur berceau à Francfort, cette haine se fit jour dans l'entretien, d'une manière aussi crue et empoisonnée que plus tard dans ses *Lettres de Paris*. Il rendait cependant justice à leurs qualités personnelles, et il m'avoua très-naïvement qu'il ne pouvait que

les haïr, mais que, malgré tous ses efforts, il lui était impossible de les trouver méprisables ou même ridicules.

— Car, voyez-vous, disait-il, les Rothschild ont tant d'argent, une telle masse d'argent, qu'ils nous inspirent une sorte de frissonnement de respect; ils s'identifient pour ainsi dire avec l'idée de l'argent en général, et on ne saurait mépriser l'argent. Ces gens ont, d'ailleurs, employé le moyen le plus sûr pour échapper au ridicule qui a atteint tant d'autres familles de millionnaires baronnisés de l'Ancien Testament : ils s'abstiennent de l'eau bénite chrétienne. Le baptême est maintenant à l'ordre du jour chez les juifs opulents, et l'Évangile, qui a été vainement prêché aux pauvres de la Judée, est aujourd'hui *in floribus* auprès des riches. Mais, comme l'acceptation du christianisme n'est qu'une illusion qu'on se fait à soi-même, sinon un mensonge, et que ce christianisme simulé contraste parfois d'une manière singulièrement criante avec le vieil Adam, ces gens-là prêtent dangereusement aux plaisanteries et aux railleries. Ou bien croiriez-vous que, par le baptême, la nature intérieure soit complétement transformée? Croiriez-vous que l'on puisse

changer des poux en puces, en les arrosant d'eau?

— Je ne crois pas.

— Moi non plus, et c'est pour moi un spectacle aussi mélancolique que ridicule quand les anciens poux qui viennent encore d'Égypte, du temps des plaies de Pharaon, se figurent tout à coup qu'ils sont des puces, et se mettent à sauter à la chrétienne. A Berlin, j'ai rencontré dans la rue de vieilles filles d'Israël qui portaient au cou de longues croix, des croix plus longues encore que leur nez, et qui leur descendaient jusqu'au creux de l'estomac; elles tenaient à la main un livre de cantiques évangéliques, et parlaient du magnifique sermon qu'elles venaient d'entendre à l'église de la Trinité. L'une demandait à l'autre chez qui elle avait pris la sainte Cène, et, avec cela, elles sentaient de la bouche. J'ai éprouvé encore plus de dégoût en voyant de sales juifs barbus, arrivant de leurs cloaques de Pologne, pour se faire recruter à Berlin pour le ciel, par la société de conversion, et qui prêchaient le christianisme dans leur dialecte scorbutique, et exhalaient une si affreuse odeur. Il aurait été désirable, en tout cas, qu'on eût baptisé ces Polonais pouilleux, non pas avec de

l'eau ordinaire, mais avec de l'eau de Cologne.

— Cher docteur, interrompis-je, ne parlons pas de cordes dans la maison d'un pendu. Dites-moi plutôt où sont maintenant les grands bœufs qui, me racontait mon père, erraient ici dans le cimetière juif de Francfort, et, pendant la nuit, beuglaient si effroyablement, que le repos des voisins en était troublé ?

— Monsieur votre père, dit Boerne en riant, ne vous a pas trompé. Autrefois, les marchands juifs de bétail, conformément aux prescriptions bibliques, avaient l'usage de consacrer au bon Dieu le premier-né mâle de leurs vaches, et, dans ce but, ils les envoyaient de toutes les contrées de l'Allemagne à Francfort, où l'on faisait paître ces bœufs dans le cimetière juif, qu'ils ne quittaient plus jusqu'à leur mort, et où, en effet, ils beuglaient souvent d'une façon terrible. Mais les vieux bœufs ne sont plus, et le bétail d'aujourd'hui n'est plus orthodoxe, et ses premiers-nés restent tranquillement chez eux, si même ils ne passent au christiniasme. Les vieux bœufs sont morts!

Je dois mentionner à cette occasion que, pendant mon séjour à Francfort, Boerne m'invita à diner

chez un de ses amis, et cela, parce que cet ami, fidèlement attaché aux coutumes juives, devait m'offrir le mets renommé qu'on appelle *schalet;* effectivement, j'eus le plaisir de savourer ce plat, qui est peut-être encore d'origine égyptienne, et aussi vieux que les pyramides. Je m'étonne que Boerne, plus tard, lorsque, en apparence par un caprice humoristique, mais en réalité dans une intention plébéienne, il excitait la populace, par toute sorte d'inventions et d'insinuations contre une tête couronnée de poëte (comme en général contre tous les porteurs de couronne), — je m'étonne que, dans ses écrits, il n'ait pas raconté avec quel appétit, quel enthousiasme, quelle piété, quelle conviction, j'ai dévoré un jour, chez le docteur St..., le vieux mets juif, le schalet! Il est vrai que ce mets est excellent, et c'est une chose digne des plus douloureux regrets que l'Église chrétienne, qui a emprunté tant de bonnes choses au vieux judaïsme, n'ait pas en même temps adopté le schalet. Peut-être se l'est-elle réservé pour l'avenir, et, un jour, quand ses affaires iront tout à fait mal, quand ses symboles les plus saints, et la croix elle-même, auront perdu leur vertu, alors l'Eglise chrétienne aura recours au

schalet, et les peuples qui lui auront échappé rentreront dans son giron avec un nouvel appétit. Les juifs tout au moins se rattacheront alors avec ferveur au christianisme... car, je le vois clairement, ce n'est que le schalet qui les retient dans leur ancienne alliance. Boerne m'assura même que les apostats qui avaient passé à l'alliance nouvelle n'avaient qu'à flairer le schalet pour éprouver un certain mal du pays de la synagogue; de sorte que le schalet était, pour ainsi dire, le *ranz des vaches* des juifs.

Nous allâmes aussi à Bornheim, le jour du sabbat, pour y prendre le café, et contempler les filles d'Israël... C'étaient de belles filles, et qui avaient un délicieux parfum de schalet. Boerne clignait des yeux. Dans ce mystérieux clignotement, avec sa convoitise inquiète qui s'alarme de la voix intérieure, se trouvait toute la dissemblance de nos manières de sentir. Boerne, en effet, sinon dans ses pensées, du moins dans ses sentiments, était un esclave de l'abstinence nazaréenne; et, comme cela arrive à tous les gens de son espèce qui reconnaissent dans l'abstinence des sens la vertu suprême, mais ne peuvent la pratiquer entièrement, il n'osait qu'à la dé-

robée, tremblant et rougissant, comme un enfant friand, goûter aux pommes défendues d'Ève. Je ne sais si, chez ces gens-là, la jouissance est plus intense que pour nous, qui n'avons pas comme eux l'attrait de la fraude secrète, de la contrebande morale; ne prétend-on pas que Mahomet n'a défendu le vin à ses Turcs que pour qu'il leur parût d'autant plus doux?

En société, Boerne était taciturne et monosyllabique, et ce n'est que dans le tête-à-tête, et quand il croyait se trouver avec un homme qui pensait comme lui, qu'il s'abandonnait au courant du discours. Que Boerne m'ait pris pour un tel homme, ce fut de sa part une erreur qui eut pour moi, dans la suite, des conséquences fort désagréables. Déjà alors, à Francfort, nous ne nous trouvions d'accord que dans le domaine de la politique, et nullement dans ceux de la philosophie, ou de l'art, ou de la nature, qui tous lui étaient fermés. Peut-être m'échappera-t-il plus tard, sur ce point, quelques traits caractéristiques. Nous étions, en général, de nature opposée, et cette dissemblance ne tenait pas seulement peut-être à notre nature morale, mais aussi à notre nature physique.

Il n'y a, en définitive, que deux espèces d'hommes, les maigres et les gras, ou plutôt les hommes qui sont toujours plus effilés, et ceux qui, après avoir été fluets au début, passent peu à peu à la corpulence la plus vaste.

Les premiers sont l'espèce dangereuse, ceux que César craignait tant. « Je voudrais qu'il fût plus gras, » disait-il de Cassius. — Brutus était d'une tout autre sorte, et je suis convaincu que, s'il n'eût pas perdu la bataille de Philippes, et s'il ne s'était pas tué dans cette circonstance, il serait devenu aussi gros que l'écrivain de ces pages. « Et Brutus était un brave homme. »

Puisque ces mots me rappellent Shakspeare, je saisis l'occasion pour me prononcer en faveur d'une ancienne leçon, selon laquelle Hamlet était appelé *gras*. Regrettable prince de Danemark! La nature t'avait destiné à passer doucement ta vie dans le plus florissant embonpoint, et voilà que tout à coup « le monde sort de ses gonds, » et il faut que tu l'y remettes! Pauvre gros prince de Danemark!...

Les trois jours que je passai à Francfort dans la société de Boerne, s'écoulèrent dans une tranquillité presque idyllique. Il mit tous ses soins à m'être

agréable. Il fit resplendir pour moi, aussi joyeusement que possible, toutes les fusées de son esprit, et, comme dans les feux d'artifice chinois, l'artificier lui-même, dans le bouquet final, monte en l'air au milieu d'un petillement de flammes et d'étincelles, ainsi les discours humoristiques de l'homme se terminaient toujours par un jet de feu extravagant, où il se livrait lui-même le plus hardiment du monde. Il était innocent comme un enfant. Jusqu'au dernier moment de mon séjour à Francfort, il courut débonnairement à mes côtés, cherchant dans mes yeux s'il ne pourrait point encore me faire quelque plaisir.

Il savait qu'à la demande du vieux baron Cotta, j'allais à Munich pour y prendre la rédaction des *Annales politiques*, et consacrer aussi mon activité à quelques établissements littéraires projetés. Il s'agissait alors de créer, pour la presse libérale, ces organes qui purent exercer plus tard une si heureuse influence ; il s'agissait de semer l'avenir, semence pour laquelle, dans le présent, les ennemis seuls avaient des yeux, de sorte que le pauvre semeur ne moissonna autre chose que chagrins et injures. On connait assez les misères empoisonnées

de la propagande ultramontaine et aristocratique de Munich, contre moi et mes amis.

— Gardez-vous de vous mettre à dos les prêtres, à Munich !

Ce furent les derniers mots que Boerne me chuchota à l'oreille au moment de mon départ. J'étais déjà assis dans le coupé de la malle-poste ; il me regarda encore longtemps, tristement, comme un vieux nautonier qui s'est retiré sur terre ferme, et se sent ému de pitié en voyant un jeune gars prendre la mer pour la première fois. Le vétéran croyait avoir dit adieu pour jamais à l'élément perfide, et pouvoir finir ses jours tranquillement au port. Pauvre homme! Les dieux ne voulurent pas lui accorder le repos! Il lui fallut retourner bientôt sur la haute mer, et, là, nos vaisseaux se rencontrèrent pendant la tempête furieuse où il devait périr. Quels hurlements ! quels craquements terribles! A la lueur des jaunes éclairs qui entr'ouvraient les noires nuées, je pus voir le courage et l'inquiétude se succéder douloureusement sur son visage ! Il était au gouvernail de son navire. et bravait le courroux des vagues qui parfois menaçaient de l'engloutir, parfois seulement

l'arrosaient et l'inondaient; ce qui offrait un coup d'œil lamentable et comique, de sorte qu'on pouvait tout ensemble pleurer et rire. Pauvre homme! Son vaisseau n'avait plus d'ancre, et son cœur était sans espoir... Je vis son mât se briser, les vents déchirer ses cordages... Je le vis tendre la main vers moi...

Je ne pouvais la saisir, je ne pouvais livrer à une perte certaine le précieux chargement, les trésors sacrés qui m'étaient confiés... Je portais à bord de mon vaisseau les dieux de l'avenir.

II

Ce fut pendant l'automne de 1831, un an après la révolution de juillet, que je revis à Paris le doctenr Louis Boerne [1]. J'allai lui rendre visite à l'hôtel de *Castille*, et je ne fus pas médiocrement surpris du changement qui s'était opéré dans toute sa per-

1. Entre ma première et ma seconde rencontre avec Louis Boerne se place cette révolution de juillet qui a, pour ainsi dire, scindé notre époque en deux moitiés. Les lettres qui pré-



sonne. Le peu de chair que j'avais jadis remarqué sur son corps avait alors entièrement disparu ; peut-être s'était-il fondu aux rayons du soleil de juillet, qui lui avaient, hélas! frappé aussi sur le cer-

cèdent (a) peuvent donner une idée des dispositions dans lesquelles me trouva ce grand événement, et, dans les présents mémoires, elles doivent servir de trait d'union entre le premier et le troisième livre. Sans cela, la transition serait trop brusque. Ces lettres sont, en outre, un document propre à constater la disposition d'esprit dans laquelle ces événements trouvèrent l'Allemagne, où au découragement et à l'abattement le plus morne succéda immédiatement la confiance la plus enthousiaste en l'avenir. Tous les arbres de l'espérance refleurirent, et même les troncs les plus rabougris et qui étaient séchés depuis longtemps poussèrent de nouveaux bourgeons. Depuis que Luther avait défendu ses thèses à la diète de Worms devant tout l'Empire assemblé, aucun événement n'agita ma patrie allemande aussi profondément que la révolution de juillet. Cette agitation, il est vrai, fut un peu calmée plus tard ; mais elle se ranima en 1840, et, depuis lors, le feu couva sous la cendre sans interruption, jusqu'en février 1848, où les flammes de la révolution éclatèrent de nouveau dans une conflagration générale. A présent, les vieux pompiers de la Sainte-Alliance, avec leur vieil appareil de sauvetage politique, sont rentrés en scène; mais leur insuffisance se manifeste également déjà à cette heure. Qu'est-ce que le sort réserve aux Allemands? Je n'aime pas à prophéti-

(a) Les lettres auxquelles Heine fait allusion forment, dans l'édition allemande, le second livre du *Boerne*. Nous les avons retranchées de la traduction de cet écrit, parce qu'elles sont une partie intégrante de l'édition française *de l'Allemagne* de Heine, dont elles ouvrent le second volume. (Voir *De l'Allemagne*, tome II, page 6, Lévy frères, 1863.)

veau. Il était assis ou plutôt logé dans une grande robe de chambre de soie à ramages comme une tortue dans sa carapace, et, lorsque, de temps en temps, il en faisait sortir, en l'inclinant vers moi

ser, et je crois qu'il vaut mieux relater le passé, dans lequel se réflète l'avenir.

Je me suis fait scrupule de donner un plus grand nombre de ces lettres, parce que, dans les premières, l'ivresse de liberté qui régnait alors sortait par trop violemment de toutes les bornes imposées par les règlements de police, tandis que celles d'une date postérieure contiennent des réflexions qui sentent trop l'homme dégrisé des illusions, dont le cœur et l'esprit s'abandonnent au découragement, à la défaillance et au désespoir. Dès les premiers jours de mon arrivée dans la capitale de la Révolution, je remarquai que les choses avaient en réalité de tout autres couleurs que celles que leur avait prêtées à distance le prisme de mon enthousiasme. Les cheveux blancs que je voyais flotter si majestueusement sur les épaules de la Fayette, le héros des deux mondes, se changèrent, vus de près, en une perruque brune couvrant à peine un crâne étroit. Médor lui-même, le chien Médor, à qui j'allai rendre ma visite dans la cour du Louvre, se prélassait sous des drapeaux tricolores et des trophées, et se laissait tranquillement donner la pâtée : ce n'était plus le vrai Médor, c'était une bête tout ordinaire qui s'arrogeait le droit de se faire servir, comme il arrive souvent chez les Français, et qui, comme tant d'autres, exploitait la gloire de la révolution de juillet... Il était choyé, protégé, élevé peut-être aux plus hautes dignités, tandis que le vrai Médor, quelques jours après la victoire, s'était retiré modestement et sans bruit, comme le vrai peuple qui a fait la révolution.

Pauvre peuple ! pauvre chien !

C'est une histoire déjà passablement ancienne. De temps im-

d'un air soupçonneux, sa petite tête grêle, j'éprouvais une impression pénible. Mais la compassion prenait le dessus lorsque, de l'ample manche de cette robe de chambre, on voyait sa pauvre main amaigrie se tendre vers vous pour vous saluer ou pour presser amicalement la vôtre. Sa voix avait un certain tremblottement maladif, et sur ses joues on voyait déjà ces tons d'un rouge cru qui annoncent la phthisie. La méfiance blessante qui se manifestait dans tous ses traits et dans tous ses mouvements, était peut-être une conséquence de la dureté d'oreille dont il était déjà atteint précédemment, mais qui n'avait fait qu'augmenter depuis lors et qui ne contribua pas peu à me rendre sa conversation fatigante.

mémorial, ce n'est pas pour lui, mais pour d'autres, que le peuple souffre et verse son sang. En juillet 1830, il a vaincu pour cette bourgeoisie qui ne vaut pas mieux que la noblesse dont elle a pris la place avec le même égoïsme... Le peuple n'a gagné à sa victoire que repentir et aggravation de misère. Mais soyez convaincus que, si le tocsin sonne de nouveau, si le peuple reprend le fusil, il combattra cette fois pour lui-même et exigera le juste prix de sa victoire. Alors, le vrai Médor, le Médor authentique sera honoré et choyé... Dieu sait où il court à présent, honni, conspué, et mourant de faim...

Mais silence, mon cœur, tu te trahis trop...

— Soyez le bienvenu à Paris ! me cria-t-il en me voyant entrer. Bravo ! je suis convaincu que les bons, les mieux intentionnés seront bientôt tous ici. C'est ici la convention de tous les patriotes de l'Europe. Il faut que tous les peuples européens se donnent la main pour la grande œuvre; il faut que tous les princes de l'Europe soient occupés dans leur propre pays pour qu'ils ne puissent pas étouffer en commun la liberté en Allemagne. Ah ! Dieu! l'Allemagne ! Nous y verrons sous peu des événements bien sombres et beaucoup de sang versé. Les révolutions sont une chose terrible ; mais elles sont nécessaires comme les amputations lorsqu'il y a un membre gangrené. Il faut alors couper promptement, sans hésitation et sans crainte. Tout retard entraîne un danger, et celui qui, saisi de compassion ou d'effroi à la vue de tant de sang, n'accomplit l'opération qu'à moitié, celui-là agit plus cruellement que le pire des forcenés. Au diable les chirurgiens au cœur faible et leur demi-besogne ! Marat avait complétement raison : il faut saigner le genre humain; et, si on lui avait accordé les trois cents mille têtes qu'il demandait, des milliers d'hommes, parmi les meilleurs, n'auraient pas péri,

et le monde serait pour toujours guéri de son ancien mal.

» La république — je laisse parler mon homme, en supprimant maintes digressions capricieuses — la république, voilà ce qu'il nous faut conquérir. La république seule peut nous sauver. Au diable les soi-disant chartes constitutionnelles dont nos bavards parlementaires attendent le salut! Les constitutions sont à la liberté ce que les religions positives sont à la religion naturelle; elles feront par leur élément stable autant de mal que ces religions positives qui, calculées pour un certain état intellectuel du peuple, sont même, dans le principe, supérieures à cet état, mais qui, plus tard, deviennent très-gênantes quand l'esprit du peuple s'est élevé au-dessus du dogme. Les constitutions répondent à un état politique où les privilégiés abandonnent quelques-uns de leurs droits et où les pauvres hommes qui auparavant étaient complétement mis de côté sont tout à coup transportés de joie parce qu'ils ont, eux aussi, obtenu des droits... Mais cette joie cesse dès que les hommes, grâce à leur condition plus libre, sont devenus accessibles à l'idée d'une liberté complète, sans aucune restriction et

tout à fait égalitaire. Ce qui nous paraît aujourd'hui l'acquisition la plus magnifique, paraitra à nos neveux un misérable apanage, et le plus mince privilége qu'aura conservé l'ancienne aristocratie, peut-être le droit d'orner ses habits de persil, excitera alors autant d'indignation que la plus dure servitude ; il en excitera même davantage, car l'aristocratie se parera avec d'autant plus d'arrogance de son privilége du persil, le dernier qu'elle aura gardé !... Il n'y a que la religion naturelle, que la république qui puissent nous sauver. Mais, avant de pouvoir songer à fonder un état de choses nouveau, un régime meilleur, il faut anéantir les derniers restes de l'ancien régime. Les faibles, les inertes et les quiétistes ne l'entendent pas ainsi, je le sais. Ils nous reprochent, à nous autres révolutionnaires, de tout démolir sans être en mesure de rien mettre à la place ; et ils vantent les institutions du moyen âge dans lesquelles l'humanité s'était fait un nid si tranquille et si sûr. Tandis qu'à présent, disent-ils, tout est nu, décoloré, désolé ; la vie est pleine de doute et d'indifférence.

» Autrefois, j'entrais toujours en fureur quand j'entendais ces panégyristes du moyen âge ; mais, au-

jourd'hui, je me suis accoutumé à leur chanson, et je ne m'irrite plus que lorsque ces aimables chanteurs changent de ton et se plaignent sans cesse de notre rage de démolition. Selon eux, nous n'avons qu'une seule idée dans la tête, c'est de tout démolir. Quelle stupide accusation ! Peut-on, en effet, construire avant d'avoir démoli le vieil édifice, et le démolisseur n'est-il pas aussi méritant que le constructeur, ne l'est-il même pas davantage, puisque son œuvre est plus importante ? Dans ma ville natale, par exemple, il y avait, sur la place de la Trinité, une vieille église toute lézardée qui menaçait ruine ; on craignait à chaque instant de la voir s'écrouler, et sa chute aurait pu tuer ou estropier beaucoup de monde. On la démolit, et les démolisseurs prévinrent un grand mal, tandis que ceux qui l'avaient construite jadis n'avaient produit qu'un grand bien. Or, ne peut-on pas mieux se passer d'un grand bien que supporter un grand mal ? Il est vrai que ces vieux murs étaient un splendide reste d'une époque de foi, et que les pieuses reliques du moyen âge avaient, la nuit, par le clair de lune, un aspect des plus poétiques... Mais, si, de ces reliques du moyen âge, quelques pierres, venant à se

détacher, tombent sur la tête d'un passant (ainsi qu'il arriva à mon pauvre cousin, qui perdit beaucoup de sang et souffre encore aujourd'hui de sa blessure), ce passant maudit les adorateurs de vieux monuments, tandis qu'il bénit les vaillants travailleurs qui démolissent des ruines aussi dangereuses... Oui, ils l'ont démolie ; ils l'ont rasée au niveau du sol, et, maintenant, sur la place qu'elle couvrait, il pousse de jeunes arbres verts, et, à midi, les petits enfants y jouent en pleine lumière du soleil.

Dans ces sortes de discours, on ne retrouvait plus aucune trace du Boerne insouciant d'autrefois ; sa gaieté franche et naïve faisait place par moments à une parole pleine de fiel et d'amertume ; son ton devenait d'une sécheresse désolante ; et il semblait altéré de sang. En sautant d'un sujet à l'autre, il n'obéissait plus à la folie de son caprice, mais au caprice de sa folie ; ce qu'il fallait attribuer surtout à la masse de journaux de toutes couleurs dont la lecture l'absorbait jour et nuit. Au beau milieu de ses déclamations terroristes, il saisissait tout à coup une de ces feuilles du jour amoncelées en désordre devant lui, et il s'écriait en riant :

— Tenez, vous pouvez le lire, c'est imprimé ici : « L'Allemagne est grosse de graves événements. » Oui, c'est vrai, l'Allemagne porte dans ses flancs de grandes choses, mais la délivrance sera pénible. Il nous faudra un accoucheur énergique qui ne craigne pas de se servir des instruments de fer. Qu'en pensez-vous ?

— J'en pense que l'Allemagne n'est pas grosse du tout.

— Non, non, vous vous trompez. Ce sera peut-être un avortement, mais l'Allemagne enfantera. Seulement, il faut nous débarrasser des vieilles bavardes qui se pressent autour d'elle et viennent lui offrir leurs services de sages-femmes. Telle est, par exemple, cette vieille carcasse de Rotteck. Cette vieille femme n'est pas même un honnête homme. Ce chétif écrivain fait un peu de libéralisme démagogique et exploite l'enthousiasme du jour pour gagner les masses, procurer quelque débit à ses mauvais livres et surtout se donner quelque importance. Moitié renard, moitié chien, il se couvre de la peau du loup pour hurler avec les loups. J'aime encore mille fois mieux cet imbécile de Raumer; — je suis justement en train de lire ses *Lettres sur*

Paris. — Celui-là est tout à fait chien, et, quand il fait entendre son grognement libéral, il ne trompe personne ; chacun sait que c'est un caniche bien dressé qui ne mord jamais. Cela court sans cesse à droite et à gauche, mangeant à toutes les cuisines ; il voudrait bien aussi mettre le nez dans notre soupe, mais il craint les coups de pied de ses hauts protecteurs. Ils lui en donnent en effet et prennent cette pauvre brute pour un révolutionnaire. Mon Dieu, il ne demande que la liberté de flatter un peu de la queue, et, si on la lui accorde, il lèche avec reconnaissance les éperons dorés des chevaliers de l'Uckermark. Rien n'est plus plaisant que cette infatigable agitation à côté de cette infatigable patience. Ce double trait de son caractère ressort admirablement dans ses lettres, où le pauvre chien courant raconte comme quoi il faisait queue tranquillement devant les théâtres parisiens... Je vous assure qu'il faisait queue patiemment avec la grande queue, et il est assez simple pour le raconter lui-même. Mais ce qui est encore beaucoup plus fort, ce qui montre à nu toute la bassesse de son âme, c'est cet aveu que, chaque fois, il sortait du théâtre un peu avant la fin et vendait sa contre-marque. Il est vrai que, comme

étranger, il n'était pas tenu de savoir que cette vente ravale la dignité d'un homme comme il faut; mais il n'avait qu'à examiner les gens auxquels il vendait sa contre-marque pour s'apercevoir que ce n'était que l'écume de la société, des voleurs et des maquereaux; bref, des gens avec lesquels un homme comme il faut ne parle pas volontiers, avec lesquels, à plus forte raison, il ne fait pas de marchés. Il faut être bien malpropre de sa nature pour recevoir de l'argent de mains aussi malpropres!

Afin qu'on ne pense pas que je suis de tout point d'accord avec Boerne dans le jugement qu'il porte sur M. le professeur Frédéric de Raumer, je ferai remarquer à son avantage que je le tiens, en effet, pour un être malpropre, mais non pour une bête. Je dois aussi faire la remarque expresse que le mot *malpropre* ne doit pas être pris ici dans le sens matériel... La femme de M. le professeur jetterait les hauts cris ; elle ferait imprimer toutes ses notes de blanchissage où l'on verrait par le menu combien de chemises et de chemisettes propres son cher petit homme a mises dans le courant de l'année,... et je suis convaincu que le nombre en est grand ; car, dans le courant de l'année, M. le professeur Rau-

mer court tant, conséquemment sue tant, qu'il doit avoir souvent besoin de changer de linge. C'est que, la gloire ne lui tombant pas toute rôtie à domicile, il doit être constamment sur ses jambes pour la chercher; c'est que, lorsqu'il écrit un livre, il lui faut d'abord courir de Ponce à Pilate pour en ramasser les idées, puis enfin veiller à ce que l'œuvre péniblement recueillie soit convenablement appuyée par la claque littéraire. Ce petit homme de réglisse, qui représente assez bien le mouvement perpétuel, est tout à fait unique dans ce genre d'industrie, et ce n'est pas à tort qu'une femme d'esprit disait un jour : « Pour lui, écrire, c'est courir. » Partout où il y a quelque chose à faire, on est sûr de trouver le petit Raumer d'Anhalt-Dessau. Dernièrement, il courut à Londres ; mais, avant son départ, il courut trois mois durant, mendiant de tous côtés les lettres de recommandation nécessaires pour son voyage. Après avoir rôdé dans la société anglaise et recueilli à la course la matière d'un livre, il trouve, toujours à la course, un éditeur, pour la traduction anglaise, et Sara Austin, mon aimable amie, est forcée de prêter sa plume pour traduire un allemand raboteux comme du papier brouillard en bel et bon

anglais doux comme du vélin ; il lui faut encore pousser ses amis à faire dans les différentes revues des comptes rendus du produit qu'elle a dû traduire... Et ces comptes rendus obtenus à la force du jarret, Brockhaus, de Leipzig, les fait à son tour traduire en allemand sous ce titre : *Jugements de la presse anglaise sur madame de Raumer.* »

Je ne partage pas, je le répète, l'opinion de Boerne sur M. de Raumer ; c'est un personnage malpropre, mais ce n'est point une bête, comme le pensait Boerne. Peut-être est-ce parce qu'il publiait également des *Lettres sur Paris* qu'il critiquait si sévèrement son pauvre rival, et l'accablait en toute occasion de ses plus mordantes railleries.

Oui, ne riez pas, M. de Raumer était alors un rival de Boerne, dont les *Lettres sur Paris* parurent presqu'en même temps que celles où le petit Raumer correspondait de Paris avec madame Crelinger et son époux.

Ces lettres sont depuis longtemps oubliées, et nous ne nous rappelons plus que le plaisant effet qu'elles produisirent lorsqu'elles parurent sur le marché littéraire en même temps que les *Lettres parisiennes* de Boerne. Quant à ces dernières, j'a-

voue que les deux premiers volumes qui me tombèrent entre les mains à cette époque ne m'ont pas médiocrement effrayé. Je fus surpris de ce ton ultrà-radical auquel je m'attendais moins de la part de Boerne que de celle de tout autre. L'homme qui, dans son style décent, tiré à quatre épingles, s'inspectait et se contrôlait toujours lui-même, qui pesait et mesurait chaque syllabe avant de la coucher sur le papier;... l'homme qui, dans sa manière d'écrire, conservait toujours quelque chose des habitudes épicières de sa ville impériale, sinon des allures méticuleuses de ses anciennes fonctions, l'ex-greffier de police de Francfort-sur-le-Mein, se lançait dans un tel sans-culottisme de pensée et d'expression, que jamais rien de pareil ne s'était vu en Allemagne. Ciel! quelles terribles alliances de mots! comme ces verbes sentent la haute trahison! que de crimes de lèse-majesté dans ces accusatifs! quels impératifs! quels points d'interrogation défendus par les règlements de police! quelles métaphores dont l'ombre seule méritait vingt ans de forteresse! Mais, malgré l'effroi que m'inspiraient ces lettres, elles réveillèrent en moi un souvenir qui, par une bizarrerie des plus comiques, m'égayait

presque jusqu'au rire et qu'il m'est tout à fait impossible de passer ici sous silence. Je l'avoue, le Boerne qui se révélait à moi dans ces lettres me rappelait exactement le vieil agent de police qui, lorsque j'étais enfant, régnait dans ma ville natale. Je dis régnait, car, administrant avec sa canne, dont le pouvoir était illimité, la tranquillité publique, il inspirait à tous les bambins de mon âge le même respect qu'on éprouve en présence d'une majesté, et, à son seul aspect, nous nous dispersions sur-le-champ lorsque nous nous livrions dans la rue à des jeux par trop bruyants. Cet agent de police devint fou tout d'un coup; il s'imagina qu'il était un jeune gamin comme nous, et, à notre profonde stupéfaction, nous le vîmes un jour, lui, le tout-puissant maître de la rue, au lieu d'assurer la tranquillité publique, nous provoquer au plus bruyant désordre. « Vous êtes beaucoup trop paisibles, nous criait-il; mais, moi, je veux vous montrer comment on doit faire du vacarme! » Et, en même temps, il se mit à pousser des rugissements de lion, à imiter le miaulement du chat, à tirer les sonnettes à toutes les portes de façon à les arracher, enfin à casser les vitres à grands coups de pierres,

toujours en nous criant : « Je veux vous apprendre, mes enfants, comment on fait du vacarme ! » Nous autres jeunes drôles, nous nous amusions fort à voir le vieux bonhomme, et nous courions derrière lui en poussant des cris de joie, lorsqu'on vint l'arrêter pour le conduire à la maison des fous.

Donc, en lisant les lettres de Boerne, je songeais sans cesse à ce vieil agent de police, et souvent je croyais l'entendre encore crier : « Je veux vous apprendre comment on fait du vacarme ! »

Dans la conversation, la recrudescence de la folie politique de Boerne vous frappait moins, parce qu'elle restait en harmonie avec les passions violentes de son entourage immédiat, qui se tenait toujours prêt à combattre, et de fait passait assez souvent à l'action. Quand j'allai voir Boerne pour la seconde fois dans la rue de Provence, où il s'était définitivement installé, je trouvai dans son salon une ménagerie d'hommes telle, qu'on trouverait à peine la pareille au Jardin des Plantes. Au fond étaient blottis quelques ours blancs d'Allemagne qui fumaient la pipe sans presque souffler mot, et lançaient seulement de temps à autre, d'une voix caverneuse, quelques jurons patriotiques. A côté

d'eux était tapi un loup polonais qui, coiffé d'un bonnet rouge, hurlait parfois d'un ton rauque les observations les plus doucereuses et les plus fades. J'y trouvai aussi un singe français, un des plus vilains singes que j'aie jamais vus. Il faisait continuellement des grimaces, afin que l'on pût choisir la plus belle. Le sujet le plus insignifiant dans cette ménagerie de Boerne était un M. *, le fils du vieux *, marchand de vins à Francfort-sur-le-Mein, qui certainement était très à jeun lorsqu'il l'engendra... Son corps long et maigre ressemblait à l'ombre d'une bouteille d'eau de Cologne, sans avoir toutefois le parfum de son contenu.

Malgré son air fluet, il portait, à ce que prétendait Beorne, douze gilets de flanelle sans lesquels il n'eût pas pu vivre. Boerne s'en amusait sans cesse : Je vous présente ici, me dit-il, une * [1]; elle n'est pas assurément de première grosseur, cependant, elle est apparentée avec le soleil et reçoit de lui sa lumière... C'est un parent soumis de

1. Le nom est assez facile à deviner, car il suffit de traduire en allemand le mot français *étoile* qui est ici sous-entendu.

(*Note du traducteur.*)

M. de Rothschild... Imaginez-vous, monsieur *, que, cette nuit, j'ai vu pendre en rêve le Rothschild de Francfort et c'était vous qui lui passiez la corde au cou...

M. *, épouvanté de ces paroles, criait d'une voix lamentable :

— Monsieur *Berné*, je vous en prie, ne redites pas cela !.. J'ai des *môdifs*... j'ai des *môdifs*, répéta plusieurs fois le jeune homme.

Et, se tournant vers moi, il me pria à voix basse de le suivre dans un coin de la chambre, pour qu'il me confiât sa délicate *bôsition*.

— Voyez-vous, me dit-il à l'oreille, j'ai une *bôsition téligade*. La femme de M. de Rothschild est, pour ainsi dire, ma tante. Je vous en prie, ne racontez pas dans la maison de M. le baron de Rothschild que vous m'avez vu ici chez *Berné*... J'ai des *môdifs !*

Boerne se divertissait continuellement de ce malheureux, et il le taquinait surtout sur sa manière de baragouiner le français sans presque desserrer les dents.

— Mon cher compatriote, lui disait-il, les Fran çais ont tort de se moquer de vous; ils prouvent



par là leur ignorance. S'ils comprenaient l'allemand, ils verraient combien vos locutions sont correctes, au point de vue de la construction allemande bien entendu... Et, d'ailleurs, pourquoi nieriez-vous votre nationalité? Quant à moi, j'admire l'habileté avec laquelle vous traduisez en français votre langue maternelle, le juif de Francfort... Les Français sont un peuple ignorant, et ils ne parviendront jamais à bien apprendre l'allemand. Ils n'ont pas de patience... Nous autres Allemands, nous sommes le peuple le plus patient et le plus docile. Que de choses ne devons-nous pas savoir dès notre enfance! que de latin! que de grec! que de rois de Perse avec toute leur parenté jusqu'au grand-père!... Je gage qu'un de ces ignares de Français ne sait même pas encore dans ses vieux jours que la femme de Cyrus s'appelait madame Mandane et qu'elle était née Astyage. Aussi avons-nous publié les meilleurs manuels pour toutes les sciences. L'*Histoire ecclésiastique* de Néander et l'*Arithmétique* de Meyer Hirsch sont des livres classiques. Nous sommes un peuple de penseurs, et, comme nous avions tant de pensées que nous ne pouvions pas toutes les écrire, nous avons

inventé l'imprimerie; de même que, comme à force de penser et d'écrire des livres, nous n'avions pas de pain, nous avons inventé les pommes de terre.

— Le peuple allemand, grommela dans son coin le patriote allemand, a aussi inventé la poudre!

Boerne se tourna vivement vers le patriote qui l'avait interrompu par cette remarque, et lui dit en souriant d'un air sarcastique :

— Vous vous trompez, mon ami, on ne peut pas affirmer de la sorte que le peuple allemand a inventé la poudre. Le peuple allemand se compose de trente millions d'hommes. Un seul d'entre eux a inventé la poudre; les 29,999,999 autres ne l'ont pas inventée. Au reste, la poudre, comme l'imprimerie, n'est une bonne invention qu'autant qu'on en fait bon usage. Nous autres Allemands, nous nous servons de la presse pour propager la sottise, et de la poudre pour propager l'esclavage.

Comme on lui contestait cette proposition erronée, Boerne, reprenant sa thèse, poursuivit :

— Allons, soit, je conviens que la presse allemande a fait beaucoup de bien; mais le mal qu'elle a imprimé l'emporte sur le bien. En tout cas, on doit m'accorder cela relativement à la liberté ci-

vile... Hélas! quand je parcours toute l'histoire d'Allemagne, je remarque que les Allemands ont peu de talent pour apprendre la liberté civile, mais que, par contre, ils ont toujours appris facilement la servitude, aussi bien en théorie qu'en pratique, et qu'ils ont enseigné avec succès cette discipline, non-seulement chez eux, mais même à l'étranger. Les Allemands ont toujours été les *ludi magistri* de la servitude, et, là où il fallait faire entrer à coups de bâton dans les corps ou dans les esprits la doctrine de l'obéissance passive, c'est un Allemand qu'on a pris pour instructeur. Nous avons aussi répandu la servitude sur toute l'Europe, et, comme monuments de ce déluge, nous voyons les familles princières de l'Allemagne assises sur tous les trônes européens, de même que, par suite des anciens déluges, on trouve sur les plus hautes montagnes des débris pétrifiés de monstres marins... Maintenant encore, à peine un peuple devient-il libre, on lui attache sur le dos un bâton allemand... Même dans la patrie sainte d'Harmodius et d'Aristogiton, dans la Grèce rendue à la liberté, on introduit en ce moment la servitude allemande; sur l'Acropole, coule la bière de Bavière et règne le bâton bavarois. Oui,

c'est quelque chose d'effrayant que le roi de Bavière, ce petit tyran, ce méchant poëte, ait pu placer son fils sur le trône d'un pays où fleurissaient jadis la liberté et la poésie, d'un pays où il y a une plaine qui s'appelle Marathon, et une montagne qui s'appelle le Parnasse! Je ne puis pas y songer sans que mon cerveau frémisse!... A ce que j'ai lu dans le journal d'aujourd'hui, il y a encore trois étudiants de Munich qui ont dû s'agenouiller devant l'image du roi Louis, et demander pardon. S'agenouiller devant l'image d'un homme qui est, en outre, un méchant poëte! Si je le tenais en mon pouvoir, ce méchant poëte, je le forcerais à s'agenouiller devant l'image des Muses, et à demander pardon de ses vers comme d'une offense à la majesté de la poésie. Venez encore me parler à présent des empereurs romains, qui faisaient mettre à mort des milliers de chrétiens, parce qu'ils ne voulaient pas s'incliner devant leurs images!... Ces tyrans-là étaient du moins maîtres du monde entier du couchant à l'aurore, et, comme nous le voyons encore aujourd'hui à leurs statues, si ce n'étaient pas des dieux, c'étaient au moins de beaux hommes. On s'incline aisément après tout devant la puissance et la beauté.

Mais s'agenouiller devant l'impuissance et la laideur, devant un petit despote de bas étage de l'Allemagne méridionale, qui a l'air d'un...

Je n'ai pas besoin, sans doute, d'expliquer au lecteur perspicace pourquoi je coupe ici la parole à mon téméraire. Les phrases que j'ai citées sont, je crois, suffisantes pour donner une idée de ses sentiments d'alors; ils étaient en harmonie avec l'exaltation fiévreuse de ces tapageurs allemands qui, depuis la révolution de juillet, arrivaient par bandes échevelées à Paris, et, dès cette époque, se réunissaient aussitôt autour de Boerne. Il est presque incroyable que cette tête, d'ailleurs si sensée, ait pu se laisser enjôler par les plus grossiers frénétiques, et se bercer des plus extravagantes espérances. Il tomba d'abord dans ce cercle de fous dont on pouvait considérer le fameux libraire F..., comme le centre. Ce F..., chose à peine croyable, était tout à fait l'homme selon le cœur de Boerne. La rage brûlante qui dévorait le cœur de l'un, la fièvre tierce de juillet qui faisait trembler ses membres, les convulsions qui l'agitaient en dansant la danse de Saint-Guy du jacobinisme, tout cela trouvait son expression parfaitement exacte dans les *Lettres parisiennes*

de l'autre. Toutefois, je n'entends ici, pour l'un comme pour l'autre, que relever une aberration d'esprit et non accuser une erreur du cœur. Car F... voulait aussi le bien de la patrie allemande; il était sincère, héroïque, capable de tous les dévouements; en tout cas, c'était un honnête homme, et je me crois d'autant plus obligé de lui rendre ce témoignage que, depuis qu'il est condamné au silence dans sa rigoureuse captivité, la calomnie servile s'attaque à sa réputation. On peut l'accuser de mainte imprudence, mais pas d'une seule action équivoque; il a surtout montré dans le malheur beaucoup de caractère; il était enflammé du civisme le plus pur, et, autour de la marotte dont les bruyants grelots environnent sa tête, nous devons tresser une couronne de chêne. Le noble fou! je l'aimais mille fois mieux que cet autre libraire, également venu à Paris, pour veiller à une traduction allemande de la *Révolution française*. Celui-ci avait des allures patelines et sournoises; il débitait d'un ton dolent des tirades philanthropiques, et ressemblait à une hyène qui a pris médecine... Du reste, on vantait aussi sa probité; on disait même qu'il payait ses dettes lorsqu'il gagnait le gros lot à

la loterie, et, à raison de cette probité méritoire, il était proposé pour ministre des finances de l'empire d'Allemagne régénéré... Entre nous soit dit, il avait dû se contenter des finances, parce que F... avait déjà donné par anticipation la place de ministre de l'intérieur à Garnier, de même qu'il avait promis la couronne impériale d'Allemagne au capitaine S... [1].

Garnier prétendait, à la vérité, que, si le libraire F...voulait faire le capitaine S... empereur d'Allemagne, c'est que cette drogue lui devait de l'argent et qu'il ne voyait pas d'autre moyen de rentrer dans ses fonds... Mais cela est inexact et ne prouve que la médisance de Garnier ; c'est peut-être par astuce républicaine que F... avait choisi pour empereur le plus triste sire, afin de ravaler ainsi la monarchie et de la rendre ridicule.

Cependant, l'influence de F...ne tarda pas à cesser lorsque celui-ci quitta Paris, en novembre, je crois, et que quelques nouveaux chefs s'élevèrent à la place du grand agitateur; parmi ceux-ci, les plus

1. Il y avait primitivement Seybold dans le manuscrit original que nous avons sous les yeux.

importants étaient le Garnier dont j'ai déjà parlé et un certain Wolfrum. Je puis bien les nommer par leurs noms, puisque l'un est mort et que l'autre, qui se trouve en sûreté en Angleterre, sera enchanté de me voir mentionner son importance d'autrefois. Mais tous deux, Garnier en partie, Wolfrum complétement, puisaient leurs inspirations aux lèvres de Boerne, qu'on put considérer, à partir de ce moment, comme l'âme de la propagande parisienne. La folie resta la même; seulement, pour parler comme Polonius, on y mit de la méthode.

Je me suis servi tout à l'heure du mot *propagande ;* mais je le prends dans un autre sens que certains délateurs qui entendent par là une société secrète, une conspiration des esprits révolutionnaires de toute l'Europe, une sorte de franc-maçonnerie sanguinaire, athée et régicide. Non, cette propagande parisienne comptait plus de mains calleuses que de fortes têtes; c'étaient des réunions d'ouvriers de langue allemande qui s'assemblaient dans une grande salle du passage du Saumon ou dans les faubourgs, et dont le but principal était de causer, dans le cher idiome national, des affaires du pays. Là, les esprits étaient fanatisés par des discours passion-

nés dans le sens de *la Tribune* de la Bavière rhénane, et, comme le républicanisme est une doctrine toute droite, plus facile à comprendre que le gouvernement constitutionnel, par exemple, qui suppose déjà une certaine variété de connaissances, des milliers d'ouvriers allemands devenaient en peu de temps républicains et prêchaient la foi nouvelle. Cette propagande était autrement dangereuse que tous les épouvantails mensongers dont les délateurs en question effrayaient nos gouvernements allemands, et peut-être Boerne était-il beaucoup moins puissant par la plume que par la parole. Cette parole, les ouvriers auxquels il l'adressait, la dévoraient avec une foi tout allemande, et allaient la propager dans le pays natal avec un zèle d'apôtres. Il y a une quantité énorme d'ouvriers allemands qui, en faisant leur *tour*, vont et viennent sans cesse de France en Allemagne, et d'Allemagne en France. Aussi, quand je lisais les plaisanteries de certains journaux de l'Allemagne du Nord à l'adresse de Boerne, qui, à la tête de six cents ouvriers tailleurs allemands, était monté sur les buttes Montmartre pour leur adresser un sermon sur la montagne, je haussais les épaules de pitié, mais non pas pour

Boerne, car il répandait une semence qui portera tôt ou tard les plus terribles fruits. Il parlait très-bien, d'une manière laconique, convaincante et populaire ; ses discours, nus et sans art, étaient tout à fait dans le ton du sermon sur la montagne. Je ne l'ai entendu, à la vérité, parler qu'une seule fois au passage du Saumon, où Garnier présidait l'*assemblée du peuple*... Boerne parla sur la société de la presse, qui devait se garder de prendre une forme aristocratique ; Garnier tonna contre Nicolas, le czar de Russie ; un ouvrier cordonnier contrefait et bancroche prit la parole et prétendit que tous les hommes étaient égaux [1]... Je me sentis singulièrement outré de cette impertinence... Ce fut la première et la dernière fois que j'assistai à l'assemblée du peuple.

Mais cette fois unique était bien suffisante. A cette occasion, cher lecteur, je vais te faire un aveu auquel sans doute tu ne t'attends guère. Tu penses peut-être que la plus haute ambition de ma vie a toujours été de devenir un grand poëte, peut-être

1. Le mot *gleich*, égaux, signifie aussi en allemand : *pareils*, ce qui explique la phrase suivante. (*Note du traducteur*)

même d'être couronné au Capitole comme feu *messer Francesco Petrarca?...* Eh bien, non; ce sont plutôt les grands orateurs populaires que j'ai toujours enviés; j'aurais voulu, au prix de ma vie, faire entendre sur la place publique, à une foule mêlée, cette grande parole qui soulève ou apaise les passions populaires et dont l'effet est toujours instantané. Je t'avouerai même, tout à fait entre nous, qu'au temps de ma jeunesse, à cet âge d'inexpérience où il nous prend des envies de jouer la comédie, je me figurais souvent être dans ce rôle. Je voulais absolument devenir un grand orateur, et, comme Démosthènes, je déclamais parfois au bord de la mer quand les hurlements du vent se mêlaient au mugissement des vagues; c'est ainsi qu'on exerce ses poumons et qu'on s'accoutume à parler au milieu du plus grand tumulte d'une assemblée populaire. Il m'arrivait fréquemment aussi de parler en pleine campagne devant un grand nombre de bœufs et de vaches, et de parvenir à beugler plus fort que cette assemblée populaire de bétail. Il est déjà plus difficile de prononcer un discours devant des moutons. A tout ce qu'on leur dit, lorsqu'on les exhorte à s'affranchir, à ne pas aller patiemment à l'abattoir comme leurs

ancêtres, ces imbéciles vous répondent par un *bée bée* si inébranlablement résigné, qu'il y a de quoi en perdre contenance. Bref, je faisais tout ce qu'il fallait pour pouvoir, si l'on nous jouait un jour une révolution, paraître sur la scène comme orateur populaire allemand. Mais, hélas ! dès la première répétition, je remarquai que, dans une pareille pièce, je ne pourrais jamais jouer mon rôle de prédilection ; car, dans une révolution allemande, on fume. Figurez-vous mon effroi lorsque, dans la séance de l'assemblée populaire à laquelle j'assistai à Paris, je trouvai tous les sauveurs de la patrie la pipe à la bouche, et toute la salle tellement remplie d'une puante fumée de *canastre*[1], que j'en fus tout de suite suffoqué et qu'il m'eût été tout simplement impossible de prononcer un seul mot.

Je ne peux pas supporter la fumée de tabac, et je m'aperçus que, dans une révolution allemande, le rôle de grand orateur à la façon de Boerne et consorts n'était pas fait pour moi. Je remarquai surtout que la carrière d'un tribun allemand n'est pas

1. Espèce de tabac qui se fume beaucoup en Allemagne.
(*Note du traducteur.*)

précisément semée de roses et encore moins de roses propres. Ainsi il faut donner de vigoureuses poignées de main à tous ces auditeurs, à ces « chers frères et amis. » Boerne a peut-être parlé par métaphore, lorsqu'il a dit : « Si un roi me serrait la main, je la passerais dans le feu pour la purifier ; » mais ce qui n'est pas du tout métaphorique, ce que je pense tout à fait à la lettre, c'est que, si le peuple me serrait la main, j'irais me la laver.

Il faut avoir vu le peuple de ses propres yeux en vrai temps de révolution ; il faut l'avoir senti de son propre nez, il faut avoir entendu de ses propres oreilles la façon dont s'exprime ce souverain roi des rats, pour comprendre le sens de ces paroles de Mirabeau : « On ne fait pas les révolutions avec de l'eau de rose. » Tant que nous lisons les révolutions dans les livres, tout nous en semble très-beau. Il en est de cela comme de ces paysages artistement gravés sur vélin blanc ; c'est la pureté, la grâce même ; mais, lorsqu'ensuite nous les voyons en nature, bien qu'ils gagnent peut-être sous le rapport du grandiose, ils présentent dans les détails un aspect sale et repoussant ; sur la gravure, les tas de fumier ne sentent rien, et l'œil traverse aisément le marais !

Était-ce par vertu ou par folie que Louis Boerne en était venu à aspirer avec délices les odeurs les plus détestables et à se vautrer avec bonheur dans la boue plébéienne? Qui nous expliquera cette énigme d'un homme qui, élevé dans la soie la plus douce, révéla plus tard par un fier essor la profonde distinction de sa nature, et, sur la fin de sa vie, se fourvoyant tout à coup, prit le ton de la populace et les manières banales d'un démagogue du plus bas étage? Étaient-ce les maux de la patrie qui lui inspiraient une si effroyable colère, ou bien fut-il saisi par cette douleur poignante d'une vie perdue?... Oui, c'était cela peut-être; il vit que, pendant toute cette vie, avec tout son esprit et toute sa modération, il n'avait abouti à rien ni pour lui ni pour les autres, et il voila sa tête, ou, pour parler plus bourgeoisement, il enfonça son bonnet sur ses oreilles, ne voulut plus désormais rien voir ni rien entendre et se précipita dans l'abîme hurlant... C'est toujours une ressource qui vous reste, lorsqu'on est arrivé à ce point de la route où toute espérance s'est évanouie, où toutes les fleurs sont flétries, où le corps est las, l'âme attristée... Je ne veux pas jurer qu'un jour, dans les mêmes circonstances, je

n'en ferai pas autant... Qui sait? Peut-être qu'à la fin de mes jours, surmontant ma répugnance pour la fumée de tabac, j'apprendrai à fumer, et que je prononcerai devant le public le moins débarbouillé des discours qui ne le seront pas plus que lui.

Dernièrement, en feuilletant les *Lettres parisiennes* de Boerne, je tombai sur ce passage qui contraste étrangement avec les propos qui m'ont échappé plus haut. Il est ainsi conçu :

« Peut-être me demanderez-vous avec étonnement comment j'ose, moi chétif, me mettre sur la même ligne que Byron? Je vous répondrai en vous contant ce que vous ne savez pas encore. Quand le génie de Byron, dans son voyage à travers le firmament, arriva sur la terre pour y passer une nuit, ce fut chez moi qu'il descendit d'abord; mais, la maison ne lui plaisant pas du tout, il se hâta d'en partir et alla loger à l'hôtel *Byron*.

» Pendant bien des années, j'ai souffert de cette aventure; longtemps je me suis affligé d'être devenu si peu de chose, de n'avoir abouti à rien! Maintenant, c'est passé, je l'ai oublié et je vis content dans ma pauvreté. Mon malheur est d'être né dans la classe moyenne, pour laquelle je ne suis pas du tout

fait. Si mon père eût été millionnaire ou mendiant, si j'étais le fils d'un grand seigneur ou d'un vagabond, je serais certainement devenu quelque chose. La moitié du chemin que d'autres par leur naissance avaient d'avance sur moi, me décourageait; s'ils eussent eu l'avance de tout le chemin, je ne les aurais pas vus et je les aurais rattrapés. Mais je suis devenu, par ma position, le balancier d'une pendule bourgeoise, oscillant à droite, oscillant à gauche, et toujours obligé de revenir au milieu. »

Boerne écrivait ces lignes le 20 mars 1831. Il a été aussi mauvais prophète pour lui-même que pour les autres. La pendule bourgeoise est devenue une cloche d'alarme dont le son répandit l'angoisse et l'épouvante. J'ai déjà montré quels terribles sonneurs tiraient les cordes de cette cloche; j'ai indiqué que Boerne servit d'organe aux passions contemporaines et que ses écrits doivent être considérés, non pas comme le produit d'un individu, mais comme un document de notre période d'ébranlement politique. Ce qui l'emporta dans cette période et poussa la fermentation jusqu'à l'ébullition, ce furent les événements de Pologne et de la Bavière rhénane; aussi ces événements exercèrent-ils sur

l'esprit de Boerne la plus puissante influence.

Son enthousiasme pour la cause de la Pologne était aussi ardent qu'exclusif, et, lorsque ce courageux peuple succomba malgré la vaillance admirable de ses héros, cette catastrophe rompit chez Boerne toutes les digues de la patience et de la raison. L'épouvantable sort de tant de nobles martyrs de la liberté qui, traversant l'Allemagne en longs convois de deuil, venaient se réunir à Paris, était bien fait pour remuer jusque dans ses profondeurs un cœur noble et généreux. Mais qu'ai je besoin, cher lecteur, de te rappeler ces tristes événements? Tu as vu toi-même, les larmes aux yeux, le passage des Polonais à travers l'Allemagne; tu sais comment le peuple allemand si calme, si paisible, lui qui supporte avec tant de patience les maux de son propre pays, fut transporté de pitié et de colère à la vue des infortunés Sarmates, qu'il faillit sortir des gonds et faire pour ces étrangers ce que nous ne ferions jamais pour nous-mêmes, c'est-à-dire oublier les devoirs les plus sacrés d'un sujet et faire une révolution... au profit des Polonais.

Oui, le passage des Polonais a plus révolutionné

e Michel allemand que tous les placards des autorités et les écrits démagogiques, et ç'a été une grande faute de la part des divers gouvernements allemands d'avoir permis ce passage dans les conditions que l'on connaît. La plus grande faute fut sans doute de n'avoir pas laissé les Polonais séjourner plus longtemps en Allemagne, car ces chevaliers de la liberté auraient détruit eux-mêmes, si leur séjour se fût prolongé, cette sympathie inquiétante et extrêmement dangereuse qu'ils inspiraient aux Allemands. Mais ils ne firent que traverser rapidement le pays; ils n'eurent pas le temps de se discréditer les uns les autres par les contes et la vérité, et ils laissèrent derrière eux l'agitation politique la plus dangereuse.

Oui, nous étions sur le point, nous autres Allemands, de faire une révolution, non par colère et nécessité comme les autres peuples, mais par compassion et sentimentalisme, par attendrissement pour nos pauvres hôtes les Polonais. Nos cœurs battaient pour la lutte quand ils nous racontaient au coin du foyer tout ce que les Russes leur avaient fait endurer, que de misères ils avaient souffertes, que de coups de knout ils avaient reçus!... Quand

ils parlaient des coups, nous écoutions avec un redoublement de sympathie, car un secret pressentiment nous disait que les coups russes qu'avaient déjà reçus les Polonais, étaient les mêmes que nous avons à recevoir encore dans l'avenir. Les mères allemandes croisaient, avec effroi, les mains au-dessus de leur tête quand elles entendaient que l'empereur Nicolas, cet anthropophage, mangeait tous les matins trois petits enfants de Polonais, tout crus, à la vinaigrette.

Mais celles qui étaient le plus profondément remuées, c'étaient nos jeunes filles, lorsqu'à la clarté de la lune, pressées contre le sein héroïque des Polonais martyrs, elles se lamentaient et pleuraient avec eux sur la chute de Varsovie et la victoire des barbares russes... Car les Polonais n'étaient pas comme ces Français frivoles qui, en pareille circonstance, ne font que rire et plaisanter... Non, ces moustaches larmoyantes donnaient aussi quelque chose pour le cœur, elles avaient du sentiment, et rien n'est comparable au charmant fanatisme avec lequel filles et femmes allemandes conjuraient leurs fiancés et leurs époux de faire le plus tôt possible une révolution... au profit des Polonais.

Une révolution est un malheur, mais une révolution manquée est un malheur encore plus grand ; or, c'est ce dont nous menaçait l'immigration de ces amis du Nord qui auraient apporté dans nos affaires tout le désordre et toute l'instabilité qui les avaient eux-mêmes perdus chez eux. Leur immixtion nous eût été d'autant plus pernicieuse que l'inexpérience allemande se laissait volontiers guider par les conseils de cette petite finesse polonaise qui se donne pour de la pénétration politique, et que même la modestie allemande, éblouie par ces manières chevaleresques et brillantes qui sont propres aux Polonais, aurait confié à ces derniers les postes les plus importants. A cet égard, je me suis beaucoup inquiété dans ce temps-là de la popularité des Polonais.

Depuis lors, il s'est produit de grands changements, et même on n'a guère à craindre cette popularité pour l'avenir, pour les intérêts ultérieurs de la liberté allemande [1]. Oh ! non, si un jour l'Alle-

1. Dans le manuscrit original, le passage était primitivement ainsi conçu : « Quoique j'aime beaucoup les Polonais et que je me sente attiré vers eux par les sentiments de la sympathie la plus profonde, quoique je les respecte et les estime fort dans les relations sociales, il m'eût cependant

magne s'ébranle de nouveau, et ce jour finira bien par venir, alors les Polonais n'existeront plus guère que de nom, ils se seront complétement fondus avec les Russes, et c'est comme Russes que nous les rencontrerons de nouveau sur les champs de bataille au milieu du bruit des canons... et ils seront moins dangêreux pour nous comme ennemis que comme amis.

La seule chose avantageuse dont nous leur soyons redevables, c'est cette haine des Russes qu'ils ont semée chez nous et qui, se propageant sans bruit dans les cœurs allemands, nous assurera une puissante union lorsque sonnera la grande heure où nous devrons nous défendre contre ce géant redoutable qui maintenant dort et grandit dans son sommeil ; ce géant qui, les pieds étendus bien avant dans les jardins embaumés de l'Orient et la tête touchant au pôle nord, rêve un nouvel empire du monde... L'Allemagne aura un jour à lutter contre lui, et, pour cela, il est bon que nous apprenions de

été impossible de m'abstenir de la remarque ci-dessus; ce n'est pas que je regarde la popularité des Polonais comme dangereuse pour l'avenir, pour les intérêts de la liberté dans une période ultérieure, oh! non, etc. »

bonne heure à haïr les Russes, que cette haine croisse chez nous, et que tous les autres peuples y participent... C'est un service que nous rendent les émigrés polonais, qui se dispersent aujourd'hui dans le monde entier pour y propager la haine des Russes. Hélas ! ces infortunés Polonais, un jour peut-être seront-ils eux-mêmes les premières victimes de notre aveugle colère; peut-être, quand la lutte commencera. formeront-ils l'avant-garde russe, et goûteront-ils alors les fruits amers de cette haine qu'ils auront eux-mêmes semée ! Est-ce la volonté du destin ou une glorieuse niaiserie qui a toujours condamné les Polonais à se tendre à eux-mêmes les pires des piéges et enfin à creuser leur propre fosse... depuis l'époque de Sobieski, qui battit les Turcs, alliés naturels de la Pologne, et sauva les Autrichiens... le chevaleresque imbécile !

J'ai parlé plus haut de la « petite finesse polonaise ». Je ne pense pas que cette expression soit mal interprétée, car elle vient d'un homme dont le cœur a battu de très-bonne heure pour la Pologne, et qui, longtemps avant la révolution polonaise, parla et souffrit déjà pour ce peuple héroïque. En tout cas, je veux adoucir encore cette expression,

en faisant observer qu'elle se rapporte ici aux années 1831 et 1832, où les Polonais ne possédaient pas encore les premiers éléments de la grande science de la liberté, et où la politique ne leur paraissait être autre chose qu'un tissu de malices de femmes et de fourberies, bref une manifestation de cette petite finesse polonaise pour laquelle ils s'imaginaient avoir un talent tout particulier.

Ces Polonais échappés, pour ainsi dire, du moyen âge de leur pays, et dans la tête desquels l'ignorance formait comme de vastes forêts vierges, se ruèrent sur Paris, et, là, ils se jetèrent soit dans les sections des républicains, soit dans les sacristies de l'église catholique ; car, pour être républicain, il n'y a pas besoin de savoir grand'chose, et, pour être catholique, il n'y a besoin de rien savoir du tout, il suffit de croire. Les plus avisés d'entre eux ne comprenaient la révolution que sous la forme de l'émeute, et ils étaient à cent lieues de soupçonner que le tumulte et le désordre de la rue donnent, en Allemagne surtout, de piètres résultats. La manœuvre qu'un de leurs plus grands hommes d'État employa contre les gouvernementt allemands était aussi dé-

sastreuse que bouffonne [1]. Il avait remarqué, lors du passage des Polonais à travers l'Allemagne, qu'il suffisait d'un seul Polonais pour mettre en mouvement une paisible ville allemande, et comme, en sa qualité de Lithuanien très-instruit, il savait fort exactement, par la géographie, que l'Allemagne se compose de quelques trente États, il envoyait de temps à autre un Polonais dans la capitale d'un de ces États.

1. Au lieu de la phrase précédente et de la première moitié de celle-ci, se trouvait primitivement dans le manuscrit original le passage suivant : « Je parlerai ailleurs du beau côté des Polonais, et des qualités qu'en dépit de toutes leurs calomnies mutuelles, on ne saurait jamais leur contester. Malheureusement, il ne pouvait être question ici que de leur vilain côté, de leur étroitesse d'esprit dans les choses politiques qui nous a tant nui et qui pouvait nous nuire davantage encore. Ces malheureux Polonais, qui ne possédaient pas même les notions les plus élémentaires de la grande science de la liberté, qui n'avaient dans le cœur qu'une envie barbare de ferrailler, et dans la tête qu'une ignorance comparable à d'immenses forêts vierges ; ces malheureux Polonais ne comprenaient la révolution que sous la forme de l'émeute, et les plus habiles eux-mêmes ne se doutaient pas le moins du monde qu'une révolution radicale en Allemagne aurait été peu favorisée par des insurrections populaires ou par des échauffourés, comme à Francfort, où la sagacité polonaise avait conseillé d'attaquer par un *feu de peloton* la garde de police. Aussi désastreuse que bouffonne était la manœuvre par laquelle L., le grand homme d'État polonais, essayait d'agir d'ici contre les gouvernements allemands. »

Il plaçait, pour ainsi dire, un Polonais sur un quelconque de ces trente États allemands, comme sur les numéros d'une roulette; probablement il n'avait pas grand espoir de succès, mais il faisait tranquillement ce calcul : « Perdre un seul Polonais, ce n'est pas beaucoup ; et, si pourtant il vient à causer réellement une émeute, si mon numéro gagne, il peut sortir de là toute une révolution ! »

Je parle de 1831 et 1832. Huit ans se sont écoulés depuis lors; aussi bien que les héros de langue allemande, les Polonais ont fait mainte expérience amère mais utile, et bon nombre d'entre eux ont pu profiter des tristes loisirs de l'exil pour étudier la civilisation. Le malheur a été pour eux une rude école, où ils ont eu l'occasion de prendre de bonnes leçons. S'ils retournent un jour dans leur patrie, ils y répandront la semence la plus salutaire, et, si ce n'est leur pays, ce sera certainement le monde qui en recueillera les fruits. La lumière qu'ils porteront chez eux se répandra peut-être jusqu'aux derniers confins du nord-est; elle y mettra en feu les sombres forêts de pins, et, à la lueur de cet immense incendie, nos ennemis, se voyant face à face, se feront

horreurs les uns aux autres... Peut-être alors, pris d'un affreux délire, ils s'égorgeront entre eux et nous délivreront du danger de leur visite. La Providence confie parfois la lumière aux mains les plus maladroites afin qu'un salutaire incendie éclate dans le monde...

Non, la Pologne n'est pas perdue... Sa vie effective ne se terminera pas encore avec son existence politique. De même qu'Israël après la chute de Jérusalem, la Pologne s'élèvera peut-être, après le chute de Varsovie, aux plus hautes destinées, Peut-être ce peuple est-il réservé à des exploits que le génie de l'humanité tient en plus haute estime que les batailles gagnées, que le chevaleresque cliquetis de sabres et le trépignement de coursiers dont retentit son passé national! Et lors même que la Pologne ne devrait pas refleurir et jouer ce grand rôle, elle ne périrait jamais tout entière... Elle vivra éternellement dans les pages les plus glorieuses de l'histoire!

Après le passage des Polonais, j'ai signalé les événements de la Bavière rhénane, comme ayant le plus contribué à l'agitation qui se manifesta en Allemagne, à la suite de la révolution de juillet, et

comme ayant exercé aussi sur nos compatriotes résidant à Paris la plus grande influence. L'assemblée populaire de Paris n'était autre chose, dans le principe, qu'une affiliation de l'Union de la presse de Deux-Ponts. Un des plus violents orateurs bipontins vint ici; je ne l'ai jamais entendu parler dans l'assemblée populaire; je ne le vis alors qu'une seule fois, et par hasard, dans un café où il annonçait, le front haut, le nouveau royaume, menaçant de la potence ces traîtres de modérés, notamment les rédacteurs de la *Gazette d'Augsbourg*... (Je m'étonne d'avoir eu encore à cette époque le courage de continuer à écrire dans la *Gazette d'Augsbourg*... Maintenant, les temps sont moins dangereux... Il s'est écoulé huit ans depuis lors, et le terroriste de 1831, le tribun de Deux-Ponts est en ce moment un des plus féconds collaborateurs de la *Gazette d'Augsbourg*...)

La révolution allemande devait sortir de la Bavière rhénane. Deux-Ponts était le Bethléem où la jeune liberté, le sauveur, pleurait dans son berceau en attendant de délivrer le monde. A côté de ce berceau, beuglaient maints petits bœufs, qui, plus tard, lorsque l'on compta sur leurs cornes, se con-

duisirent comme le plus paisible bétail. On croyait très-positivement que la révolution allemande commencerait à Deux-Ponts, et tout y était prêt pour l'explosion. Mais, comme je l'ai dit, la placidité de quelques personnes fit échouer cette tentative de désordre. Il y avait, entre autres, parmi les conspirateurs bipontins, un terrible fier-à-bras, qui criait toujours le plus fort et exhalait avec le plus de violence sa haine contre les tyrans. Ce fut lui qu'on choisit pour donner le signal, en poignardant immédiatement le factionnaire placé devant la grand'-garde. — « Quoi! s'écria notre homme lorsqu'on lui donna cet ordre, quoi! c'est à moi, à moi que vous osez conseiller un acte aussi abominable, aussi atroce, aussi sanguinaire? Moi, tuer un innocent factionnaire! moi, père de famille! Et ce factionnaire, lui aussi, est peut-être un père de famille! Un père de famille assassiner un père de famille! Oui, le tuer, le poignarder! »

Comme le docteur Pistor, un des héros bipontins qui m'a raconté cette histoire, est maintenant à l'abri de tout danger, je puis bien dire que c'est lui qui est ici ma caution. Il m'assura que la révolution allemande avait été ajournée par la sensiblerie du

susdit père de famille. Et cependant, le moment était passablement propice. C'est alors seulement et pendant les jours de la fête de Hambach, que la révolution générale aurait pu être tentée en Allemagne avec quelques chances de succès. Ces journées de Hambach furent le dernier délai que nous accorda la déesse de la liberté; les astres étaient favorables; mais, à partir de cette époque, toute possibilité de réussite s'évanouit. Il se trouvait, réunis à Hambach, un très-grand nombre d'hommes d'action qui, pleins d'ardeur et de résolution, pouvaient compter en outre sur les secours les plus assurés. Chacun voyait que c'était le moment de tenter un grand coup, et la plupart étaient prêts à jouer leur fortune et leur vie... En réalité, ce ne fut pas la peur seule qui paralysa les langues et les bras. Mais qu'est-ce donc qui empêcha les hommes de Hambach de commencer la révolution?

J'ose à peine le dire, tant cela paraît incroyable. Cependant, je tiens l'histoire de source authentique; elle m'a été racontée par un homme connu pour un républicain véridique, et qui faisait lui-même partie du comité de Hambach, où l'on discuta la question de savoir si l'on commencerait la révolution. Il

m'avoua confidentiellement que, lorsqu'on en vint à la question de compétence et qu'on discuta le point de savoir si les patriotes présents à Hambach étaient réellement compétents pour commencer une révolution au nom de toute l'Allemagne, ceux qui étaient pour l'action immédiate n'eurent pas la majorité, et que celle-ci décida que « l'on n'était pas compétent. »

O Schilda ! ô ma patrie !

Que Venedey me pardonne de raconter cette histoire secrète de compétence et de le nommer lui-même comme mon garant ; mais c'est la meilleure histoire que j'aie jamais entendue sur cette terre. Quand j'y songe, j'oublie tous les soucis de cette terrestre vallée de larmes, et peut-être qu'après ma mort, dans l'ennui nébuleux du royaume des ombres, le souvenir de cette histoire de compétence pourra m'égayer encore. Oui, je suis convaincu que, si je la racontais à Proserpine, la morose épouse du dieu des enfers, je la ferais sourire, peut-être même rire aux éclats...

O Schilda ! ô ma patrie !

Cette histoire n'est-elle pas digne d'être brodée sur le velours en lettres d'or, comme les poésies de Mollakat, que l'on voit à la mosquée de la Mecque? En tout cas, je voudrais la versifier et la faire mettre en musique, afin qu'on la chantât en berçant les enfants des rois... Vous pouvez dormir tranquilles, vous, grands enfants des rois, et, en récompense de la chanson que je vous ai chantée et qui guérit si bien de la peur, je vous demande d'ouvrir les portes de leurs prisons aux patriotes captifs... Vous n'avez rien à risquer, la révolution allemande est encore bien loin de vous, les bonnes choses veulent du temps, et la question de compétence n'est pas encore vidée...

O Schilda! ô ma patrie!

Mais, quoi qu'il en soit, la fête de Hambach est un des événements les plus remarquables de l'histoire d'Allemagne, et, si je dois en croire Boerne, qui y assistait, cette fête paraissait d'un bon augure pour la cause de la liberté. J'avais depuis longtemps perdu de vue Boerne, et ce fut à son retour de Hambach que je le revis, mais aussi pour la

dernière fois en ce monde. Nous allâmes nous promener ensemble aux Tuileries, il me parla très-longuement de Hambach, et il était encore dans tout l'enthousiasme de la joie que lui avait causée cette grande fête populaire. Il ne tarissait pas d'éloges sur la concorde et la décence qui y régnaient. Il est vrai, et je l'ai appris encore par d'autres voies, qu'il n'y eut à Hambach aucun excès extérieur, qu'on n'y vit point d'ivrognes se battre, que la populace ne s'y abandonna pas à sa brutalité ordinaire; l'orgie, l'ivresse de la fête étaient dans les pensées plutôt que dans les actes. Quant aux folies proprement dites, on ne faisait que les chuchoter tout bas. Voici, entre autres choses, ce que me raconta Boerne. Tandis qu'il causait avec Siebenpfeifer, un vieux paysan s'approcha de lui et lui glissa quelques mots à l'oreille. Sur quoi, Siebenpfeifer lui fit signe de la tête que non. « Par curiosité, ajouta Boerne, je demandai à Siebenpfeifer ce que voulait ce paysan, et il m'avoua que le vieux paysan lui avait dit en propres termes : « Monsieur Siebenpfeifer, si vous voulez, nous vous ferons roi! »

« Je me suis très-bien amusé, continua Boerne;

nous étions là tous de vrais amis; nous nous serrions les mains, nous buvions à la fraternité, et je me souviens particulièrement d'un vieillard avec lequel j'ai pleuré pendant une heure entière, je ne sais plus du tout pourquoi. Nous autres Allemands, nous sommes un peuple vraiment admirable et un peu plus pratique qu'autrefois. Nous avions aussi à Hambach le plus délicieux temps de mai; on eût dit du lait et des roses, et il y avait une belle jeune fille qui voulait me baiser la main comme si j'eusse été un vieux capucin; je ne le permis pas, mais le père et la mère lui ordonnèrent de me baiser sur la bouche et m'assurèrent qu'ils avaient lu tous mes écrits avec le plus grand plaisir. Je me suis bien amusé. On m'a aussi volé ma montre; mais cela me réjouit également; c'est bien, cela me donne de l'espoir. Nous aussi, et c'est une bonne chose, nous avons des coquins parmi nous, et nous n'en réussirons que plus facilement.

» Ce maudit Montesquieu qui nous avait persuadé que la vertu est le principe des républicains! Je m'inquiétais déjà, en pensant que notre parti ne se composerait que d'honnêtes gens, et que, par conséquent, il n'arriverait à rien. Il est absolument

nécessaire que nous ayons, aussi bien que nos ennemis, des coquins parmi nous. J'aurais été bien aise de découvrir le patriote qui m'a escamoté ma montre à Hambach; parce que, si nous arrivions au pouvoir, je le chargerais immédiatement de la police et de la diplomatie. Mais je le trouverai, mon voleur. Je ferai annoncer dans le *Correspondant de Hambourg* que j'offre une somme de cent louis d'or à celui qui me rapportera ma montre. Elle vaut les cent louis, ne fût-ce qu'à titre de curiosité, car c'est la première montre qu'ait volée la liberté allemande. Oui, nous aussi, enfants de la Germanie, nous secouons le lourd sommeil de notre probité... Tremblez, tyrans, nous aussi nous volons! »

Le pauvre Boerne ne pouvait pas cesser de parler de Hambach et du plaisir qu'il y avait eu. On eût dit qu'il avait le pressentiment que ce serait la dernière fois qu'il aurait été en Allemagne, la dernière fois qu'il aurait respiré l'air allemand et écouté d'une oreille avide les bêtises allemandes.

« Hélas! disait-il, de même qu'en été le voyageur soupire après un breuvage rafraîchissant, de même je soupire souvent après ces bonnes grosses bêtises qui ne poussent bien que sur le sol de notre patrie.

6.

Elles sont si profondes, si mélancoliquement plaisantes, que cela vous épanouit le cœur. Ici, chez les Français, les bêtises sont, au contraire, si sèches, si superficielles, si raisonnables, que, lorsqu'on est accoutumé à avoir mieux, l'on ne peut pas s'y faire. Aussi mon humeur devient-elle chaque jour, en France, plus morose, plus aigre, et à la fin j'en mourrai. L'exil est une horrible chose. Si jamais je vais en paradis, il est certain que je m'y trouverai encore malheureux parmi les anges qui chantent si bien et sentent si bon, car ils ne parlent pas allemand et ne fument pas de canastre. Ce n'est que dans mon pays que je me trouve bien. Oh! l'amour de la patrie! Ce mot me fait rire quand je l'entends prononcer par des gens qui n'ont jamais été en exil!... Ils pourraient tout aussi bien parler de l'amour de la bouillie au lait! La bouillie au lait! Il faut être au milieu des déserts de sable de l'Afrique pour commencer à en comprendre la valeur. Si jamais je suis assez heureux pour retourner dans ma chère Allemagne, traitez-moi d'infâme coquin, si jamais j'y écris une seule ligne contre n'importe quel écrivain exilé. Si je n'eusse craint les infamies qu'on fait répandre sur

le compte de ceux qui sont en prison, je me serais laissé tranquillement arrêter comme le brave Wirth et autres, à qui j'ai prédit leur sort; oui, à qui j'ai tout prédit comme je l'avais vu en rêve...

» Oh! c'était un drôle de rêve! s'écria tout à coup Boerne en riant aux éclats, et passant brusquement, selon son habitude, de la tristesse à la gaieté. C'était vraiment un drôle de rêve! J'y avais été prédisposé par les récits d'un ouvrier qui avait vécu en Amérique. Cet ouvrier me raconta un jour que, dans les villes de l'Amérique du Nord, on voyait circuler par les rues, de grosses tortues, sur le dos desquelles était écrit à la craie, dans quelle auberge et quel jour on les mangerait en soupe. Je ne sais pourquoi ce récit me frappa si fort; mais je pensai toute la journée à ces pauvres bêtes qui se promenaient si tranquillement par les rues de Boston, sans se douter qu'on avait écrit, sur leur dos, le jour et l'endroit précis de leur mort... Or, figurez-vous que, la nuit suivante, je vis en rêve mes amis, les patriotes allemands, changés en tortues pareilles à celles de Boston, se promenant paisiblement et portant également écrit sur leur dos le lieu et le jour où on les jetterait dans le maudit pot-au-feu... Le lende-

main, je les avertis, mais je ne pus pas leur dire ce que j'avais vu en rêve, car ils se seraient offensés de ce qu'ils m'étaient apparus, eux, les hommes du mouvement, sous la forme de lentes tortues... Mais l'exil, l'exil, c'est une terrible chose... Hélas! combien j'envie les républicains français! Ils souffrent, mais dans leur pays; jusqu'au moment de leur mort, leur pied foule le sol chéri de la patrie. Et les Français qui luttent ici à Paris, ils ont sous les yeux tous ces chers monuments qui leur rappellent les grandes actions de leurs pères, les consolent et les encouragent! Ici, les pierres parlent, les arbres chantent, et une de ces pierres a plus le sentiment de l'honneur et prêche la parole de Dieu, c'est-à-dire l'histoire du martyre de l'humanité, avec plus de chaleur que tous les professeurs de l'école historique à Berlin et à Goettingue. Et ces marronniers des Tuileries que nous voyons devant nous, ne dirait-on pas qu'ils chantent en cachette *la Marseillaise* avec leurs mille langues vertes?... C'est ici un sol sacré, et l'on devrait ôter ses souliers lorsqu'on s'y promène... Ici, à gauche est la terrasse des Feuillants; à droite, là où s'étend aujourd'hui la rue de Rivoli, le club des Jacobins tenait ses séan-

ces. Devant nous, dans le palais des Tuileries, tonnait la Convention, cette assemblée de titans, à côté de laquelle Bonaparte, avec son aigle qui porte la foudre, n'a l'air que d'un petit Jupiter... Là-bas, en face, nous voyons la place Louis XVI, où fut fait le grand exemple... Et, entre deux, entre le château et la place de l'exécution, entre les Feuillants et le club des Jacobins, au milieu, est le bois sacré dont chaque arbre est un arbre de liberté... »

Mais, parmi ces vieux marronniers des Tuileries, il y en a quelques-uns dont les branches sont pourries; et, au moment où Boerne voulait achever la phrase ci-dessus, une de ces branches se rompit avec un grand fracas, et, tombant de tout son poids d'une hauteur considérable, elle nous aurait écrasés tous les deux si nous ne nous fussions vivement jetés de côté. Boerne, qui ne se sauva pas aussi vite que moi, fut blessé à la main par un rameau de la branche qui tombait, et il grommela d'un air contrarié : « Mauvais signe ! »

III

Et pourtant la fête de Hambach dénotait un grand progrès, surtout si on la compare à cette autre fête qui avait eu lieu auparavant à la Wartbourg, pour la glorification des communs intérêts populaires de l'Allemagne. Ce n'est que dans les détails accessoires que ces deux fêtes de la montagne ont une très-grande analogie, mais nullement dans ce qui en fit le caractère essentiel. L'esprit qui se manifesta à Hambach est fondamentalement différent de l'esprit, ou plutôt du fantôme qui fit son apparition sur la Wartbourg. Là, à Hambach, le temps moderne entonna joyeusement ses hymnes de lever de soleil, et but à la fraternité universelle de l'humanité; mais, ici, à la Wartbourg, le passé croassa son obscur chant de corbeau, et, à la lueur des torches, il se fit et se dit des sottises dignes du plus imbécile moyen âge. A Hambach, le libéralisme français prononça ses sermons de la montagne les plus enivrés, et, si l'on y dit aussi beaucoup de choses peu raisonnables, la raison cependant fut reconnue comme cette

autorité souveraine qui lie et délie, et dicte aux lois ses propres lois; à la Wartbourg, au contraire, régna cette teutomanie étroite qui pleurnicha beaucoup d'amour et de foi, mais dont l'amour n'était que la haine de l'étranger, et dont la foi ne consistait qu'en déraison, et, dans son ignorance, ne sut rien inventer de mieux que de brûler des livres! Je dis ignorance, car, sous ce rapport, cette opposition antérieure que nous connaissons sous le nom de *vieux Allemands* était plus grandiose que l'opposition nouvelle, bien que celle-ci ne brille pas précisément par la science. Celui-là précisément qui, à la Wartbourg, fit la proposition d'un auto-da-fé de livres, était en même temps l'être le plus ignorant qui ait jamais fait de la gymnastique et publié des textes de vieux allemand. — Vraiment, cet individu aurait aussi dû jeter au feu la grammaire latine de Broeder.

Chose singulière! En dépit de leur ignorance, les soi-disant *vieux Allemands* avaient emprunté à la science allemande un certain pédantisme aussi repoussant que ridicule. Avec quelle mesquinerie d'éplucheurs de syllabes, et de gens qui mettent les points sur les *i*, ne discutèrent-ils pas les signes ca-

ractéristiques de la nationalité allemande ! Où commence le Germain ? Où finit-il? Un Allemand peut-il fumer du tabac? Non, déclara la majorité. Un Allemand peut-il porter des gants? Oui, mais de peau de buffle (le crasseux Massmann n'en portait point). Mais un Allemand peut boire de la bière, et il le doit comme un vrai fils de la Germanie, car Tacite parle très-certainement de la *cerevisia* allemande. Dans la grande brasserie de Goettingue, j'ai admiré un jour avec quelle érudition solide mes amis les *vieux Allemands* dressaient les listes de proscription pour le jour où ils arriveraient au pouvoir. Celui qui descendait, ne fût-ce qu'au septième degré, d'un Français, d'un juif ou d'un Slave, serait condamné à l'exil. Celui qui aurait écrit, ne fût-ce qu'une ligne, contre Jahn et, en général, contre tous les ridicules des *vieux Allemands*, pouvait se préparer à la mort, et à la mort par la hache, non par la guillotine, bien que celle-ci soit originairement une invention allemande, et fût déjà connue dans le moyen âge sous le nom de *la trappe welche*. Je me souviens à cette occasion qu'on discuta très-sérieusement si l'on devait inscrire sur cette liste de proscription un certain écrivain berlinois qui, dans le premier

volume de son ouvrage, s'était prononcé contre la gymnastique; — le dernier volume de son livre n'ayant point encore paru, il pouvait se faire que dans celui-ci l'auteur dît des choses qui donneraient aux passages incriminés un tout autre sens.

Ces fous mélancoliques, ces teutomanes, ont-ils complétement disparu de la scène? Non, ils ont seulement déposé leurs habits noirs, la livrée de leur folie. La plupart même se sont débarrassés de leur jargon brutal et pleureur, et, affublés des couleurs et des semblants du libéralisme, ils n'en ont été que plus dangereux pour l'opposition nouvelle pendant la période orageuse et militante qui a suivi les journées de juillet. Oui, l'armée des révolutionnaires allemands fourmillait d'anciens teutomanes qui, avec des lèvres rechignées, bégayaient la parole moderne, et chantaient même *la Marseillaise*... en faisant les plus terribles grimaces... Toutefois, il s'agissait d'une lutte commune pour un intérêt commun, l'unité de l'Allemagne, la seule idée de progrès que cette opposition antérieure ait mise en avant. Notre défaite est peut-être un bonheur... Nous aurions combattu les uns à côté des autres comme de fidèles frères d'ar-

mes; on aurait été fort uni pendant la bataille, même à l'heure de la victoire... Mais, le lendemain, il serait survenu un différend irrémédiable et qui n'aurait pu se vider que par l'*ultima ratio populorum*, c'est-à-dire la trappe welche. Les gens à courte vue, parmi les révolutionnaires allemands, jugeaient toutes choses à la mesure française, et ils se séparaient déjà en constitutionnels et en républicains, et bientôt en girondins et en montagnards, et, avec ces classifications, ils se haïssaient et se calomniaient à l'envi, mais les habiles savaient fort bien qu'il n'y avait, en réalité, que deux grands partis dans l'armée de la révolution allemande et que ces deux partis ne pouvaient transiger et se préparaient sourdement au plus sanglant conflit. Lequel des deux semblait l'emporter? Les habiles, parmi les libéraux, ne dissimulaient pas entre eux que leur parti, qui rendait hommage aux principes de la doctrine libérale française, s'il était le plus fort par le nombre, était le plus faible par la ferveur de la foi et les ressources. Et, en effet, ces teutomanes régénérés formaient, il est vrai, la minorité ; mais leur fanatisme, qui a quelque chose de religieux, déborde facilement un fanatisme qui n'est éclos que

de la raison ; d'ailleurs, il a sa disposition ces formules puissantes par lesquelles on agit magiquement sur le peuple grossier ; les mots « patrie, Allemagne, foi de nos pères, etc. » électrisent bien plus sûrement les masses populaires que ceux d'humanité, de citoyens du monde, de raison, de vérité!... Je veux dire par là que ces représentants de la nationalité ont de bien plus profondes racines dans le sol allemand que les représentants du cosmopolitisme, et que ces derniers, en lutte avec eux, battraient vraisemblablement en retraite, à moins qu'ils ne se hâtassent de les prévenir... par la trappe welche.

En temps de révolution, il ne nous reste que le choix entre tuer et mourir.

On ne peut se faire nulle idée de temps semblables, si l'on n'a pas éprouvé quelque chose de la fièvre qui secoue alors les hommes et leur inspire des pensées et des sentiments tout particuliers. Il est impossible, dans le calme d'une période pacifique comme celle-ci, de juger les paroles et les actes de temps semblables.

Je ne sais jusqu'à quel point tout ce qui précède sera compris. Ceux qui viendront après nous héri-

teront peut-être de nos maux secrets, et c'est un devoir de leur signaler les remèdes que nous avons trouvés efficaces. J'ai insinué plus haut jusqu'à quel point une certaine alliance pouvait avoir lieu entre ces révolutionnaires qui importaient dans nos affaires allemandes le jacobinisme français... Bien que mes opinions politiques se séparassent des leurs dans le domaine de la pensée, je me serais toujours rattaché à eux sur les champs de bataille de l'action... C'est que nous avions des ennemis et des dangers communs!

A la vérité, avec leur étroitesse et leur confusion d'idées, ces révolutionnaires n'ont jamais compris les garanties positives de cette alliance naturelle. D'ailleurs, je les avais devancés de si loin, qu'ils ne me voyaient plus, et, avec leur myopie, ils croyaient que j'étais resté en arrière.

Ce n'est ni le lieu ni le moment de m'expliquer avec plus de détails sur les dissidences qui se produisirent, après la révolution de juillet, entre moi et ces révolutionnaires allemands à Paris. Louis Boerne doit être considéré comme le représentant le plus considérable de ces derniers, surtout vers la fin de sa vie, lorsque, à la suite des défaites républicaines,

les deux agitateurs les plus actifs, Garnier et Wolfrum, se retirèrent de la scène.

Il a déjà été fait mention du premier. C'était l'un des meneurs les plus énergiques, et il faut lui rendre ce témoignage qu'il possédait au plus haut degré tous les talents démagogiques. Un homme de beaucoup d'esprit, de connaissances étendues et d'une grande éloquence, — mais un intrigant. Dans les tempêtes d'une révolution allemande, Garnier aurait certainement joué un rôle; mais la pièce n'ayant pas été représentée, cela tourna mal pour lui. On dit qu'il dût se sauver de Paris parce que son hôte attentait à sa vie, non pas en le menaçant d'empoisonner ses vivres, mais bien parce qu'il menaçait de les lui couper, s'il n'était payé comptant. L'autre des deux agitateurs, Wolfrum, un jeune homme de la haute Bavière, de Hof, si je ne me trompe, était commis ici, dans une maison de commerce, mais quitta sa place pour se consacrer aux idées de liberté qui se faisaient jour et l'avaient saisi tout entier. C'était un brave homme, désintéressé, poussé par un pur enthousiasme, et je me sens d'autant plus obligé à le reconnaître, que sa mémoire n'est pas encore complétement purifiée d'une

horrible accusation En effet, lorsqu'on l'éloigna de Paris et que le général la Fayette fit une interpellation à la Chambre, au sujet de cet acte arbitraire, le comte d'Argout, alors ministre de l'intérieur, le comte d'Argout moucha son grand nez et affirma que l'expulsé était un agent des jésuites bavarois et qu'on en avait trouvé la preuve dans ses papiers. Quand Wolfrum, qui se tenait en Belgique, apprit par les journaux cette accusation indigne, il voulut sur-le-champ revenir ici ; mais l'argent lui manquait, il dut faire le voyage à pied, et, tombé malade de fatigue et d'agitation, à son arrivée à Paris, il dut descendre à l'Hôtel-Dieu, où il mourut sous un nom étranger.

Wolfrum et Garnier furent toujours de fidèles adhérents de Boerne ; mais ils conservaient vis-à-vis de lui une certaine indépendance, et c'est à de tout autres sources qu'ils puisaient leurs inspirations. Mais, depuis leur disparition, Boerne prit immédiatement la première place parmi les révolutionnaires de Paris ; il ne gouverna plus par les agents de sa volonté, mais en son propre nom, et il eut autour de lui tout un état-major de têtes étroites et échauffées qui lui rendaient hommage

avec une vénération aveugle. Il était assis au milieu de ces fidèles, dans toute la majesté de sa robe de chambre de soie bariolée, et il jugeait les grands de cette terre, et, avec le czar de toutes les Russies, c'était sans doute l'écrivain de ces pages que sa colère de Rhadamante frappait le plus vigoureusement. Ce qui, dans ses écrits, n'était indiqué qu'à demi-mot, trouvait dans ses discours les développements les plus crus, et la petitesse d'esprit soupçonneuse qui le dominait, et une certaine vertu infâme qui, pour la cause sainte, ne recule pas devant le mensonge; bref, l'étroitesse et l'illusion le poussaient jusque dans les marécages de la calomnie.

Le reproche de «petitesse d'esprit soupçonneuse» doit moins tomber ici sur l'individu que sur l'espèce tout entière, qui a trouvé dans Maximilien Robespierre, de glorieuse mémoire, son représentant achevé. Boerne avait avec ce dernier la plus grande ressemblance : sur le visage, la défiance aux aguets; dans le cœur, un sentimentalisme sanguinaire; dans la tête, des idées sèches... Seulement, il n'avait pas une guillotine à ses ordres, il devait s'en tenir aux paroles et se contenter de calomnier. Ce reproche atteint surtout l'espèce ; car, chose singulière !

de même que les jésuites, les jacobins ont adopté le mensonge comme un moyen de guerre permis, peut-être parce que, les uns et les autres, ils avaient la conscience de poursuivre les buts les plus élevés : ceux-là combattaient pour la cause de Dieu, ceux-ci pour la cause de l'humanité... Aussi voulons-nous leur pardonner leurs calomnies !

Mais une envie secrète n'était-elle point parfois en jeu chez Louis Boerne ? Boerne était un homme, et, tandis qu'il croyait qu'en ruinant la bonne réputation d'un adversaire, il n'agissait que dans l'intérêt de la république, et se savait peut-être très-bon gré d'avoir fait ce sacrifice, il satisfaisait, sans le savoir, les convoitises secrètes de sa mauvaise nature, comme autrefois Maximilien Robespierre, de glorieuse mémoire !

Et c'est surtout à mon égard que le défunt s'est abandonné à de semblables sentiments, et toutes ses attaques n'étaient, en fin de compte, autre chose que l'envie mesquine qu'éprouve le petit tambour-maître pour le grand tambour-major ; — il m'enviait pour mon grand panache qui flottait si joyeusement dans les airs, pour mon uniforme richement brodé où il se trouvait plus d'argent que lui, le

petit tambour-maître, ne pouvait s'en payer avec toute sa fortune ; pour la dextérité avec laquelle je balançais la grande canne, pour les regards amoureux que me lançaient les fillettes, et que je leur rendais peut-être avec un peu de coquetterie !

L'entourage de Boerne était aussi responsable en grande partie de ces fautes. Aiguillonné par ses fidèles, il se laissait entraîner à beaucoup de paroles méchantes, et ce qu'il avait dit était encore embelli et perfectionné pour servir à des buts particuliers fort étranges. Avec toute sa méfiance, il était facile à tromper; il ne se doutait point qu'il servait d'instrument à des passions étrangères, et souvent même aux suggestions de ses ennemis. On m'assure que quelques-uns des espions qui vont ici flairant à droite et à gauche pour le compte de certains gouvernements, savaient se comporter en si bons patriotes, que Boerne leur accordait toute sa confiance, et, jour et nuit, s'enfermait et conspirait avec eux.

Et pourtant il se savait entouré d'espions, et il me dit une fois : « J'ai constamment derrière moi un gaillard qui me suit partout dans les rues, reste devant toutes les maisons où il me voit entrer, et

sans doute est bien payé pour cela par quelque gouvernement. Si seulement je connaissais ce gouvernement, je lui écrirais que je gagnerais volontiers cet argent moi-même, que je lui rapporterais consciencieusement chaque jour comment j'ai passé la journée, avec qui j'ai parlé, où je suis allé ; — oui, je suis prêt à faire ce rapport à beaucoup meilleur marché, pour la moitié moins que se fait payer ce quidam qui me suit partout ; car il faut également que je fasse toutes ces courses. Ce que je gagnerais en étant mon propre espion suffirait peut-être à me faire vivre. »

Il y avait, d'ailleurs, bien d'autres circonstances désagréables qui me faisaient un devoir de vivre loin de Boerne...

... Cet aveu peut sembler étrange dans la bouche d'un homme qui n'a jamais fait chorus avec les criailleries des zélotes, soi-disant prédicateurs de morale, et qui a été suffisamment taxé par eux d'hérésie. Méritais-je réellement ces inculpations ? Après m'être examiné très à fond moi-même, je puis me rendre le témoignage que jamais mes pensées et mes actions n'ont été en contradiction avec la morale, avec cette morale qui est innée en mon âme

qui peut-être est mon âme même, le principe vivifiant de ma vie. J'obéis presque passivement à une nécessité morale, et ne prétends point pour cela à des couronnes de laurier et autres prix de vertu. J'ai lu dernièrement un livre où l'on prétend que je me suis vanté qu'il n'y avait pas une Phryné sur les boulevards de Paris, dont les charmes me fussent restés inconnus. Dieu sait à quelle digne espèce de correspondant brouillon ces belles anecdotes ont été empruntées, mais je puis donner à l'auteur de ce livre l'assurance que jamais, même au temps de ma plus folle jeunesse, je n'ai connu une femme sans avoir été entraîné d'abord par l'enthousiasme pour sa beauté, la révélation corporelle de Dieu, ou par la grande passion, cette passion qui est aussi d'essence divine, parce qu'elle nous affranchit de tous les petits sentiments égoïstes, et nous fait sacrifier les biens chimériques de la vie, oui, la vie elle-même!... Et le monde, en définitive, est juste et il pardonne à ces flammes, pourvu que l'incendie soit violent et sincère, et qu'il flamboie longtemps splendidement... C'est pour les feux de paille trompeurs qu'il est sévère, et il se raille des demi-flammes inquiètes... Le monde estime et honore

toute passion, du moment qu'elle se montre vraie, et le temps crée aussi, dans ce cas, une certaine légitimité...

D'ailleurs, la politicomanie constante de Boerne me donnait du malaise. Toujours et toujours des raisonnements politiques, et même à table où il savait me trouver. A table, où j'oublie si volontiers toutes les misères du monde, il me gâtait les meilleurs morceaux par sa bile patriotique qu'il répandait en quelque sorte en causant comme une sauce amère. Il me dégoûtait des pieds de veau *à la maître d'hôtel*, mon innocente passion d'alors, par toutes les mauvaises nouvelles d'Allemagne qu'il avait ramassées çà et là dans les journaux les plus suspects. Et puis ses maudites remarques faites pour ôter l'appétit ! Par exemple, il se traîna un jour après moi dans le restaurant de la rue Le Peletier, où ne dînaient alors que des réfugiés politiques d'Italie, d'Espagne, de Portugal, et de Pologne. Boerne, qui les connaissait tous, remarqua, en se frottant joyeusement les mains, que nous étions, lui et moi, de toute la société, les seuls qui n'eussions pas été condamnés à mort par nos gouvernements respectifs. « Mais, ajouta-t-il, je n'ai pas

encore perdu tout espoir. Nous finirons par être tous pendus, et vous aussi bien que moi. » Je répondis que, par le fait, il serait très-avantageux pour la cause de la révolution allemande que nos gouverments procédassent un peu plus rapidement, et fissent pendre réellement quelques révolutionnaires, afin que les autres pussent voir que l'affaire n'était pas un jeu, et qu'il fallait risquer le tout pour le tout... « Vous voulez sans doute, fit Boerne en m'interrompant, que nous soyons pendus dans l'ordre alphabétique ; je serais ainsi l'un des premiers et mon tour tomberait sur la lettre B, qu'on me pendît comme Boerne ou comme Baruch [1], et il y aurait encore un bon moment jusqu'à ce qu'on arrivât à vous, à la lettre H. »

C'étaient là des propos de table qui ne me récréaient guère, et je me vengeais en affectant, pour les objets de l'enthousiasme de Boerne, une indifférence exagérée, presque passionnée. Par exemple, Boerne s'était vexé de ce qu'à peine arrivé à Paris, je n'avais rien su faire de mieux que d'écrire pour un journal allemand un long article sur l'Ex-

1. Le nom primitif de Louis Boerne était *Loeb* Baruch.

position de peinture d'alors. Je n'examine pas si l'intérêt pour l'art, qui me poussa à ce travail, était si complétement incompatible avec les intérêts révolutionnaires du jour; mais Boerne voyait là une preuve d'indifférence pour la sainte cause de l'humanité, et il me fut facile de lui gâter ainsi les délices de sa choucroute patriotique, en ne lui parlant à table d'autre chose que de tableaux, des *Moissonneurs* de Robert, de la *Judith* d'Horace Vernet, du *Faust* de Scheffer. « Qu'avez-vous fait, me demanda-t-il une fois, le premier jour de votre arrivée à Paris? Quelle fut votre première course? » Il s'attendait sans doute à m'entendre nommer la place Louis XV ou le Panthéon, les tombeaux de Rousseau et de Voltaire, et il fit une singulière mine quand je lui avouai loyalement la vérité, c'est-à-dire que, tout de suite après mon arrivée, j'étais allé à la Bibliothèque royale, et que je m'étais fait montrer par le conservateur le manuscrit des *Minnesaenger* de Roger de Manesse. Et c'était vrai; depuis des années, je désirais voir de mes yeux les chères feuilles qui nous ont conservé les poésies de Walther de la Vogelweide, le plus grand lyrique allemand. Pour Boerne, c'était là

encore une preuve de mon indifférentisme, et il m'accusait de contradiction avec mes principes politiques. Il va de soi que je ne trouvai jamais qu'il valût la peine de discuter avec lui ces principes; et, lorsqu'un jour il prétendit avoir découvert dans mes écrits une contradiction, je me contentai de lui répondre ironiquement: « Vous vous trompez, mon cher, il ne se trouve jamais rien de semblable dans mes livres, car, chaque fois, avant d'écrire, j'ai l'habitude de relire d'abord, dans mes écrits antérieurs, mes principes politiques, afin de ne pas tomber en contradiction avec moi-même, et pour qu'on ne puisse me reprocher aucune apostasie de mes idées libérales. » Mais ce n'est pas seulement à table, c'est pendant le repos de mes nuits que Boerne m'importunait avec son exaltation-patriotique. Il arriva une fois vers minuit dans ma demeure, me réveilla du plus doux sommeil, s'assit devant mon lit, et, pendant toute une heure, il se répandit en plaintes sur les souffrances du peuple allemand et les abominations des gouvernements allemands; et comment les Russes étaient si dangereux pour l'Allemagne, et comment il avait résolu, pour sauver l'Allemagne, d'écrire contre

l'empereur Nicolas, et contre les princes qui maltraitaient si fort le peuple, et contre la Diète... Et je crois qu'il eût continué de ce train jusqu'au matin si tout à coup, après un long silence, je ne m'étais écrié : « Êtes-vous intendant de paroisse ? »

Depuis, je ne lui ai plus parlé que deux fois : l'une, au mariage d'un ami commun qui nous avait choisis tous deux pour témoins ; l'autre, pendant une promenade aux Tuileries, comme je l'ai déjà raconté. Peu après parurent le troisième et le quatrième volume de ses *Lettres parisiennes*, et j'évitai toute occasion de le rencontrer, lui laissant même entendre que je le faisais à bon escient; depuis lors, je l'ai revu deux ou trois fois, mais sans échanger un mot avec lui. Ardent comme il l'était, cette manière d'agir le mit au désespoir; il imagina toute espèce de moyens pour renouer avec moi ou tout au moins obtenir un entretien amical. Je n'ai donc jamais eu avec Boerne une dispute verbale, jamais nous ne nous sommes dit une injure; ce n'est que dans ses écrits que j'ai remarqué sa malveillance ombrageuse, et ce n'est pas l'orgueil blessé, mais des préoccupations plus hautes, et la fidélité que je dois à ma pensée et à mon caractère qui

m'ont engagé à rompre avec un homme qui voulait compromettre mes aspirations et mes pensées. Toutefois, cette obstination à me refuser à un rapprochement n'est pas dans ma nature, et j'aurais consenti peut-être à revoir Boerne et à renouer avec lui... d'autant plus que des personnes très-chères me le demandaient instamment, et que nos amis communs étaient souvent dans l'embarras à propos d'invitations dont je n'acceptais aucune, avant d'avoir reçu l'assurance que Boerne n'était pas de la partie; et que, d'ailleurs, mes intérêts privés me conseillaient de ne pas exaspérer, en le repoussant si rudement, un homme aussi colérique... Mais un regard sur son entourage, sur ses amis et féaux, sur ce roi des rats à tant de têtes et de queues dont il était l'âme, et le dégoût suffisait pour me tenir à distance.

Ainsi passèrent plusieurs années, trois, quatre ans; je le perdis de vue, je pris peu garde même aux articles qu'il écrivit contre moi dans les journaux français, et qui furent exploités si calomnieusement dans la loyale Allemagne, lorsqu'un soir de l'arrière-saison, je reçus la nouvelle que Boerne était mort.

On me dit qu'il avait dû causer lui-même sa mort par entêtement, en se refusant longtemps à faire appeler son médecin, l'exellent docteur Sichel. Ce médecin, non-seulement célèbre, mais très-consciencieux, et qui l'aurait vraisemblablement sauvé, arriva trop tard, lorsque le malade avait déjà commencé sur lui-même un traitement terroriste, et ruiné complétement son corps.

Boerne avait un peu étudié autrefois la médecine, et il en savait tout juste assez pour tuer. En politique, ses connaissances n'étaient pas beaucoup plus considérables.

Je n'ai pas assisté à ses obsèques, ce que nos correspondants d'ici n'ont pas manqué de faire savoir en Allemagne, et ce qui donna lieu à de malignes interprétations. Mais rien n'est plus absurde que de voir dans cette circonstance, qui pouvait être purement accidentelle, un acte d'inimitié. Ces fous-là ne savent donc pas qu'il n'y a point d'office plus agréable que celui de suivre le convoi funèbre d'un ennemi !

Je n'ai jamais été l'ami de Boerne, et jamais non plus son ennemi. La mauvaise humeur qu'il a pu me donner quelquefois n'a jamais été bien vive, et

il l'a payée assez cher par le froid silence que j'ai opposé à toutes ses imputations et insinuations malignes. De son vivant, je n'ai pas écrit une ligne contre lui, je n'ai jamais fait mention de lui, je l'ignorais complétement, et c'est là ce qui l'irritait par delà toute mesure.

Si je parle maintenant de lui, ce n'est vraiment ni par enthousiasme ni par mauvaise humeur; tout au moins, j'ai le sentiment de la plus froide impartialité. Je n'écris ici ni une apologie ni une critique, et, comme, en décrivant l'homme, je ne pars que de ma propre intuition, la statue que je lui érige pourrait être ressemblante. Et une belle statue lui appartient, à lui, le grand lutteur, qui a si vaillamment combattu dans l'arène de nos jeux politiques, et qui a conquis, sinon le laurier, au moins la couronne de chêne.

Nous donnons la statue avec ses traits véritables, sans idéalisation, d'autant plus glorieuse pour sa mémoire qu'elle sera plus ressemblante. Ce ne fut ni un génie ni un héros; ce ne fut point un dieu de l'Olympe. Boerne fut un homme, un citoyen de la terre, un bon écrivain et un grand patriote.

En nommant Louis Boerne un bon écrivain, et en

ne lui assignant que cette simple épithète de *bon*, je ne voudrais ni surfaire ni diminuer sa valeur esthétique. Je l'ai dit déjà, je ne donne ici, ni une critique ni une apologie de ses écrits; c'est une appréciation toute subjective qui trouvera seule ici sa place. Je cherche à résumer aussi brièvement que possible ce jugement tout personnel, et ne dirai que quelques mots sur Boerne au point de vue purement littéraire.

Si je cherche dans la littérature un caractère qui ait de l'affinité avec le sien, je rencontre tout d'abord Gotthold Ephraïm Lessing, auquel Boerne a été très-souvent comparé. Mais cette affinité ne se rapporte qu'à la valeur intime, à la noblesse de la volonté, à la passion patriotique et à l'enthousiasme pour l'humanité. Chez tous deux, la direction de l'intelligence était la même. Mais ici l'analogie cesse. Lessing était grand par son sens artistique et philosophique, qui manquait absolument au pauvre Boerne. Il y a dans la littérature étrangère deux hommes qui ont avec lui une ressemblance bien plus grande : ce sont William Hazlitt et Paul-Louis Courier. L'un et l'autre sont peut-être les plus proches parents littéraires de

Boerne, si ce n'est que Hazlitt le dépasse au point de vue de l'art, et que Courier ne peut nullement atteindre à l'humour de Boerne. Un certain esprit est commun à tous trois, bien que, chez chacun d'eux, il ait une manie différente, — sombre chez Hazlitt le Breton, où il éclate comme un rayon de soleil du sein d'épais brouillards anglais, — presque insolemment gai chez le Français Courier, où, comme le vin nouveau de Touraine dans le pressoir, il fermente et bouillonne, et parfois part en sifflant impertinemment; chez Boerne, l'Allemand, il est l'un et l'autre, mélancolique et gai, comme le sérieux vin du Rhin aigrelet, et le clair de lune folâtre de la patrie allemande... Son esprit devient parfois de l'humour.

Ceci ne se remarque pas autant dans les écrits antérieurs de Boerne, que dans ses *Lettres parisiennes*. Le temps, le lieu et le sujet ont ici non-seulement favorisé l'humour, mais encore l'ont réellement provoqué. — Je veux dire que nous devons l'humour des *Lettres parisiennes* beaucoup plus aux circonstances du temps qu'au talent de leur auteur.

La révolution de juillet, ce tremblement de terre

politique, avait bouleversé de telle sorte les situations dans toutes les sphères de la vie, et aggloméré en un ensemble si bariolé les choses les plus disparates, que le correspondant de la révolution de Paris n'avait qu'à rapporter fidèlement ce qu'il voyait et entendait, pour atteindre de lui-même aux plus hauts effets de l'humour. De même que la passion remplace quelquefois la poésie, et que parfois l'amour, par exemple, ou l'angoisse de la mort, éclatent en paroles inspirées que le vrai poëte ne pourrait trouver plus enthousiastes et plus belles, de même les circonstances du temps remplacent parfois l'humour inné, et un écrivain tout à fait prosaïque et plein de bon sens, livre parfois des œuvres vraiment humoristiques, parce que son esprit réfléchit fidèlement les combinaisons bouffonnes et tristes, sordides et saintes, grandioses et mesquines, d'un monde sens dessus dessous. Si, par surcroît, l'esprit d'un tel auteur est dans un état d'agitation, si ce miroir est de travers, ou coloré crûment par la passion, alors on y verra paraître de folles images qui surpasseront peut-être toutes les productions du génie humoristique... Ici est la grille qui sépare l'humour de la maison de fous...

Il n'est pas rare que dans les *Lettres* de Boerne se montrent des traces d'une folie réelle, et nous y voyons ricaner des sentiments et des pensées auxquelles il faudrait mettre la camisole de force, et donner la douche...

Au point de vue du style, les *Lettres parisiennes* sont bien plus remarquables que les écrits antérieurs de Boerne, où les phrases courtes, le petit pas trottinant, produisent une monotonie insupportable, et trahissent une gaucherie presque puérile. Ces courtes phrases disparaissent toujours davantage dans les *Lettres parisiennes*, où la passion débridée déborde forcément en rhythmes plus amples et plus pleins, et où des périodes colossales et chargées de tempêtes, construites avec une beauté achevée, comme par un art suprême, passent en grondant.

Cependant, les *Lettres parisiennes* ne peuvent être envisagées, relativement au style de Boerne, que comme un degré de transition, quand on les compare à son dernier écrit, *Menzel, le mangeur de Français*. Ici, son style atteint à la plus haute perfection, et, comme dans les paroles, règne aussi dans les pensées une harmonie qui dénote un

apaisement douloureux mais sublime. Cet écrit est un lac tranquille où se réfléchit le ciel avec toutes ses étoiles, et l'esprit de Boerne y paraît çà et là sur les eaux, lavant tranquillement les injures dont la plèbe avait sali son pur plumage. Aussi a-t-on nommé à bon droit cet écrit le chant du cygne de Boerne. Il est peu connu en Allemagne, et des considérations sur son contenu seraient certainement ici à leur place. Mais, comme ce livre est directement dirigé contre Wolfgang Menzel, et que je devrais, à cette occasion, m'occuper de nouveau de lui, je préfère me taire. Il y a une seule remarque que je ne puis passer sous silence, et cette remarque est heureusement de telle nature, qu'elle est faite pour éloigner les amertumes personnelles, et qu'elle donne à la querelle de Boerne et des soi-disant membres de la soi-disant *Jeune Allemagne*, avec Menzel, une importance générale où il n'est plus question de la valeur ou de la non-valeur des individus. Peut-être même donnerai-je ainsi une justification de la conduite de Menzel, et de son apparente apostasie.

Oui, il ne fut apostat qu'en apparence... car il n'a jamais appartenu de l'âme et de la pensée au

parti de la révolution. Wolfgang Menzel était un de ces teutomanes qui, après les ardeurs du soleil de juillet 1830, furent contraints de dépouiller leurs vêtements et leur langage teutons, et de s'habiller d'esprit comme de corps du vêtement moderne taillé à la française. Comme je l'ai dit au commencement de ce livre, beaucoup de ces teutomanes, pour prendre part au mouvement général et aux triomphes de l'esprit du temps, se glissèrent dans nos rangs, dans les rangs de ceux qui combattaient pour les principes de la révolution, et je ne doute pas qu'ils n'eussent combattu vaillamment avec nous dans le danger commun. Je ne craignais de leur part aucune infidélité pendant le combat, mais seulement après la victoire; leur vieille nature, leur teutomanie refoulée, aurait reparu de nouveau avec leurs sombres incantations du moyen âge; ils auraient bientôt soulevé contre nous les masses grossières, et ces chants d'évocation, mélange des superstitions les plus reculées et des puissances démoniaques de la terre, auraient été plus forts que tous les arguments de la raison...

Menzel fut le premier qui, lorsque l'air fraîchit, détacha du clou les pensées en vieux costume

allemand, et recommença des exercices gymnastiques dans le cercle des anciennes idées. Véritablement, à ce changement de front, mon cœur fut soulagé d'un grand poids, car, sous sa véritable figure, Wolfgang Menzel était beaucoup moins dangereux que dans son déguisement libéral; je me serais volontiers jeté à son cou, et je l'aurais bien embrassé lorsqu'il recommença à tonner contre les Français, et à pester contre les juifs, et qu'il rentra dans la lice pour Dieu et la patrie, pour le christianisme et les chênes allemands, et se mit à faire d'effrayantes rodomontades! Je l'avoue, aussi peu m'effrayait-il sous cette forme, autant, quelques années auparavant, il me donnait d'inquiétude, lorsque tout à coup éclata son fanatisme pour la révolution de juillet et les Français; quand il prononça, pour les droits des juifs, ses pathétiques discours d'émancipation, ses généreuses tirades à la la Fayette; quand il laissa échapper, sur le destin du monde et des hommes, des vues où ricanait une impiété telle, qu'on eût à peine trouvé rien de semblable chez les matérialistes les plus résolus, des vues dignes à peine de ces animaux qui se nourrissent du fruit des chênes allemands; alors, il

était dangereux ; alors, je l'avoue, je tremblais devant Wolfgang Menzel !

Boerne, myope comme il l'était, n'avait jamais pénétré la véritable nature de ce dernier, et, comme on éprouve bien plus de mauvaise humeur contre des rénégats et d'anciens compagnons d'armes retournés que contre de vieux ennemis, ce fut contre Menzel que sa colère éclata dans toute sa fureur. — Pour moi qui publiai, presque en même temps, un écrit contre Menzel, il y avait de tout autres mobiles en jeu. Cet homme ne m'avait jamais offensé, ses accusations les plus virulentes n'avaient jamais touché un point vulnérable de mon âme. Ceux qui ont lu mon écrit auront remarqué, d'ailleurs, que mes paroles devaient moins blesser qu'irriter, et que toute ma visée était d'appeler le chevalier teuton sur un tout autre terrain que le champ de bataille littéraire. Menzel n'a point donné satisfaction à mes provocations loyales. Ce n'est pas ma faute si le public a tiré de là toute sorte de conséquences désagréables... Je lui avais offert, le plus généreusement du monde, l'occasion de se réhabiliter, par un acte viril, dans l'opinion publique... Je risquais mon sang et ma vie... Il ne l'a pas voulu.

Pauvre Menzel! je n'ai vraiment pas la moindre rancune contre toi! Tu n'as pas été le plus mauvais. Les autres sont bien plus perfides; ils persistent plus longtemps dans leur déguisement libéral, ou bien ils ne laissent pas tomber entièrement le masque... Je songe ici tout d'abord à quelques poëtes de la liberté, des Chambres souabes, dont les trilles libéraux résonnent de plus en plus bas, et qui bientôt, avec leur vieille voix de brasserie, entonneront les airs de 1813 et 1814... Que Dieu vous conserve à la patrie! Si c'est pour sauver les lambeaux de votre popularité que vous avez sacrifié Menzel, votre allié le plus intime, ç'a été là une très-méprisable action.

Et puis il faut reconnaître que Menzel a toujours appuyé ses injures de sa signature; ce n'était pas un écrivailleur anonyme, et il a toujours agi à ses risques et périls. Après chaque insulte dont il nous éclaboussait, il attendait débonnairement la punition méritée. Aussi les coups écrits ne lui ont-ils pas manqué, et son dos littéraire est-il rayé de noir, comme celui d'un zèbre. Pauvre Menzel! il a payé pour beaucoup d'autres sur lesquels on ne pouvait pas mettre la main, pour les coupe-jarrets anonymes

et pseudonymes qui décochaient lâchement leurs flèches du fond des repaires les plus obsurs de la presse périodique... Comment veux-tu les punir? Ils n'ont pas de nom que tu puisses flétrir, et, réussirais-tu à arracher à un rédacteur tremblant de journal les quelques lettres vides qui leur servent de nom, tu n'en serais guère plus avancé... Tu découvrirais alors que l'auteur des plus insolents outrages contre toi n'était autre que ce pitoyable mendiant qui, avec son importunité rampante et ses menaces, n'a pas pu t'extorquer un sou... Ou, ce qui est encore plus amer, tu apprendrais que c'est un Lumpacius[1] qui t'a filouté deux cents francs, auquel tu as fait don d'un habit pour couvrir sa nudité, mais sans vouloir lui donner une ligne par écrit, pour qu'il pût se présenter à la ronde en Allemagne comme ton ami et confrère en poésie; que c'est un semblable Lumpacius qui a répandu sa bave sur ta bonne renommée... Hélas! cette canaille est capable de s'attaquer à toi avec son nom en toutes lettres, et c'est alors surtout que tu seras vraiment embarrassé! Réponds-tu, tu leur donnes pour le reste de

1. De *Lump*, gredin.

leur vie une importance qu'ils sauront exploiter, et ils trouveront leur gloire à être rossés par le même bâton qui a frappé déjà les hommes les plus illustres... Vraiment, le mieux serait qu'ils ne reçussent pas leurs coups au figuré, avec un bâton spirituel, mais avec un vrai bâton de bois, comme autrefois leur aïeul Thersite...

Oui, ce fut un exemple instructif que tu nous donnas, noble fils de Laërte, royal souffre-douleur, Odysséus, toi, le maître de la parole, qui surpassas tous les mortels dans l'art de bien dire! Tu sus répondre à chacun, et toujours aussi volontiers que victorieusement; il n'y eut que le gluant Thersite avec qui tu ne voulus pas perdre une parole; le pauvre sire, tu ne le jugeas pas digne d'une réplique, quand il t'insulta, tu le rossas sans rien dire...

Si mon cousin de Lunebourg lit ceci, il se souviendra peut-être de nos promenades d'autrefois, où je donnais toujours un gros sou à tous les petits mendiants qui nous rencontraient, en leur faisant cette recommandation sérieuse : « Mon ami, si tu t'occupes plus tard de littérature, et que tu écrives des critiques pour les feuilles littéraires de

Brockhaus, garde-toi de me tomber sur le corps! » Mon cousin riait alors, et, moi-même, je ne savais pas que « le gros sou que ma mère avait refusé à une mendiante, » pouvait avoir dans la littérature une influence aussi fatale!

Je viens de mentionner les feuilles littéraires de Brockhaus. Ce sont là les cavernes où languissent et gémissent les plus malheureux de tous les écrivassiers allemands; ceux qui descendent là-bas perdent leur nom et reçoivent un numéro, comme les Polonais condamnés aux travaux forcés en Russie, dans les mines de plomb de Novgorod; comme eux, ils doivent accomplir les travaux les plus horribles, par exemple louer M. de Raumer comme grand historien, ou célébrer Louis Tieck comme savant et homme de caractère, etc... La plupart meurent à la tâche, et sont enfouis comme des numéros morts. Plusieurs, parmi ces malheureux, peut-être le plus grand nombre, sont d'anciens teutomanes, et, quand même ils ne portent plus l'habit de la *vieille Allemagne,* ils portent cependant de vieux caleçons allemands; — ils se distinguent de leurs confrères souabes par un certain accent de la marche de Brandebourg, et

une nature beaucoup plus fanfaronne. Le patriotisme du nord de l'Allemagne a toujours été plutôt de l'affectation, si ce n'est même un mensonge étudié, nommément en Prusse, où les champions de la nationalité ont vainement cherché à renier leur origine slave. En ceci, je loue mes Souabes; ils y vont au moins avec plus de bonne foi, et peuvent prétendre à meilleur droit à la pure race germanique. Leur principal organe actuel, la *Revue trimestrielle* de Cotta, est animée de cet orgueil, et son rédacteur, le diplomate Koelle (un homme d'esprit, mais le plus grand bavard de cette terre, et qui, certainement, n'a jamais su taire un secret d'État) est le courtier de races incarné, et son troisième mot est toujours race germanique, romane ou sémitique... Son plus grand chagrin est que le champion du germanisme, son favori Wolfgang Menzel, porte sur son visage tous les signes carastéristiques de son origine mongole.

Je trouve nécessaire de remarquer ici que je n'attribue en aucune façon à la simple teutomanie, et pas même à une rancune personnelle, l'ennuyeux pamphlet délayé que ladite *Revue trimestrielle* a publié contre moi. J'ai cru longtemps que l'auteur

un certain G. Pf., avait voulu, par cet article, venger son ami Menzel. Mais je dois reconnaître mon erreur. J'ai été mieux informé depuis, de divers côtés. « L'amitié de Menzel et du susdit G. Pf., me disait dernièrement un loyal Souabe, consiste en ceci seulement, que ce dernier, avec sa connaissance du français, vient en aide au Menzel, qui ne comprend pas cette langue. Et, quant à l'attaque contre vous, ce n'est pas chose si grave: ledit G. Pf. était autrefois le plus grand enthousiaste de vos écrits; et, si maintenant il déblatère contre leur immoralité, c'cst pour se donner un air de vertu sévère, et se défendre un peu contre le soupçon d'amour socratique qui pèse sur lui. »

J'aurais volontiers tourné en périphrase l'expression d'amour socratique; mais ce sont les propres mots du docteur D.... r, qui m'a fait cette innocente confidence. Le docteur D.... r, qui ne s'offenserait certainement pas si je donnais son nom tout entier, est un homme d'un esprit distingué et d'une véracité qui s'exprime dans toute sa personne. Comme il se trouve cn ce moment à Londres, je ne pourrais pas, sans une demande préalable, écrire son nom en toutes lettres; mais je suis prêt à le

donner, aussi bien que celui d'un des savants parisiens les plus dignes d'estime, le professeur D.... g, en la présence duquel cette communication m'a été répétée. Il est bon que le public apprenne quels motifs se cachent parfois sous le « manteau de mendiant bien connu de la moralité, de la religion et du patriotisme. »

Je ne me suis éloigné qu'en apparence de mon sujet. Beaucoup d'attaques contre Boerne trouvent dans les indications ci-dessus une explication partielle. C'est surtout le cas relativement à son livre, *Menzel le Gallophage.* Cet écrit est une défense du cosmopolitisme contre le patriotisme national; mais on voit dans cette apologie que le cosmopolitisme de Boerne n'avait son siége que dans sa tête, au lieu que le patriotisme était profondément enraciné dans son cœur, tandis que, chez son adversaire, le patriotisme tintait seulement dans la tête, et dans le cœur bâillait la plus glaciale indifférence... Les artificieuses paroles par lesquelles Menzel vante son germanisme, comme un colporteur juif sa friperie; ses vieilles tirades sur Hermann le Chérusque, le Corse, le sommeil sain des plantes, Martin Luther, Blucher, la bataille de

Leipzig, par lesquelles il veut chatouiller l'orgueil du peuple allemand, toutes ces façons de parler surannées, Boerne sait si bien les mettre en lumière, que leur nullité ridicule apparaît de la façon la plus comique; et avec cela éclatent de son propre cœur les accents les plus naturellement touchants du patriotisme, comme des aveux pudiques qu'on ne peut plus retenir à l'heure suprême, et que nous sanglotons plutôt que nous ne les prononçons... La mort est là et fait signe de la tête, comme un témoin irrécusable de la vérité!

Oui, ce ne fut pas seulement un bon écrivain, ce fut aussi un grand patriote.

Quant à la valeur littéraire de Boerne, je dois mentionner encore ici sa traduction des *Paroles d'un croyant,* qu'il écrivit aussi dans la dernière anné de sa vie, et qui doit être envisagée comme un chef-d'œuvre de style. Toutefois, je ne veux pas lui faire un titre de gloire de cette traduction, ni en général de ce qu'il se soit laissé entraîner dans le cercle d'idées de Lamènnais. L'influence que ce prêtre exerça sur lui n'apparut pas seulement dans cette traduction des *Paroles d'un croyant,* mais encore dans différents articles que Boerne écrivit alors en

français pour *le Réformateur* et *la Balance*. Dans ces documents remarquables de sa pensée, se manifeste d'une manière suspecte, relativement à l'autorité protestante de la raison, un découragement qui touche au désespoir; l'âme malade de Boerne languit après les intuitions du catholicisme...

Ce fut peut-être un bonheur pour Boerne de mourir... Si la mort ne l'avait pas sauvé, nous le verrions peut-être aujourd'hui exposé au reproche de catholicisme romain.

Comment cela? Boerne aurait fini par devenir catholique? Il se serait réfugié dans le sein de l'Église romaine, et aurait cherché à endormir sa tête souffrante avec les sons de l'orgue et le tintement des cloches? Oui, il était en train de faire ce que tant d'honnêtes gens ont fait, lorsque le chagrin leur montait au cerveau et mettait en fuite la raison, et que la pauvre raison, en déménageant, leur donnait encore ce conseil : « Si vous voulez absolument devenir fous, faites-vous catholiques, on ne vous mettra pas au moins sous clef comme d'autres monomanes. »

« Se faire catholique de dépit, » — voilà un proverbe allemand dont je ne comprends bien

qu'aujourd'hui le sens et la maudite profondeur. — Le catholicisme, après tout, n'est en effet que la fleur horriblement attrayante de cette doctrine du désespoir, dont la propagation rapide sur la terre n'apparait plus comme un miracle quand on songe à l'affreux cauchemar qui pesait sur le monde romain... Lorsque l'individu au désespoir s'ouvrait les veines, et cherchait dans la mort un asile contre la tyrannie des Césars, la foule se précipitait dans l'ascétisme, dans la doctrine de la mortification, dans le martyre, dans le grand suicide de la religion nazaréenne, pour rejeter loin d'elle d'un coup les tourments de la vie d'alors, et braver les valets de torture du matérialisme régnant...

Le ciel fut inventé pour des hommes auxquels la terre n'offrait plus rien... Salut à cette invention! salut à une religion qui a répandu dans la coupe amère de l'humanité souffrante quelques gouttes adoucissantes et soporifiques, opium spirituel, quelques gouttes d'amour, d'espérance et de foi!

Louis Boerne, comme je l'ai dit au début, était chrétien de nature, et cette direction spiritualiste devait aboutir au catholicisme, lorsque les républicains au désespoir, après les défaites les plus dou-

loureuses, s'allièrent avec le parti catholique. — Jusqu'à quel point cette alliance est-elle sérieuse? Je ne puis le dire. Beaucoup de républicains peuvent réellement être devenus catholiques de dépit. La plupart pourtant désertent dans leur cœur leurs nouveaux alliés, et des deux côtés l'on joue la comédie. Il s'agit seulement de combattre l'ennemi commun, et, par le fait, l'alliance des deux fanatismes, religieux et politique, est menaçante au plus haut degré. Mais il arrive parfois que les hommes se perdent dans leur rôle et que l'artifice devient grossièrement sérieux, et c'est ainsi que plus d'un républicain a fait les yeux doux si longtemps aux symboles catholiques, qu'il a fini par y croire réellement; et plus d'un prêtre avisé peut avoir si longtemps chanté *la Marseillaise,* qu'elle est devenue son air favori, et qu'il ne peut plus dire la messe sans retomber dans la mélodie de ce chant belliqueux.

Nous autres Allemands, qui malheureusement ne comprenons pas la plaisanterie, nous avons pris pour sérieux et au comptant l'accolade du républicanisme et du catholicisme, erreur qui pourra un jour nous coûter cher. Pauvres républicains alle-

mands qui voulez exorciser Satan par Belzébuth, si cet exorcisme vous réussissait, vous passeriez, de la pluie de feu, sous la gouttière de flammes! Je ne puis concevoir comment beaucoup de patriotes allemands, pour combattre des gouvernements protestants, font cause commune avec le parti catholique. On m'attribuera difficilement à moi, à qui les Prussiens ont causé tant de déboires, d'aveugles sympathies borussiennes : aussi avouerai je franchement que, dans le combat de la Prusse contre le parti catholique, c'est à la première seule que je souhaite la victoire... Car, ici, une défaite aurait nécessairement pour résultat que quelques-unes des provinces allemandes, les pays du Rhin, seraient perdues pour l'Allemagne. — Mais qu'importe aux âmes pieuses de Munich que, sur le Rhin, on parle allemand ou français; il leur suffit qu'on y chante la messe en latin. Les prêtres n'ont point de patrie, ils n'ont qu'un père, un pape, à Rome.

On sait assez que la perte des pays rhénans, leur abandon à la France, est chose réglée entre les héros du parti catholique et leurs alliés français. Parmi ces alliés, se trouve aussi depuis quelque temps un ancien jacobin, qui porte maintenant une

couronne, et qui traite avec certains jésuites couronnés d'Allemagne... Pieux trafic! hypocrite trahison de la patrie!

Il va sans dire que notre pauvre Boerne, qui non-seulement s'était laissé leurrer par les écrits, mais encore par la personnalité de Lamennais, et qui prit part, sans s'en douter, aux intrigues des entremetteurs romains, il va sans dire que notre pauvre Boerne ne se douta jamais des dangers dont l'alliance du parti catholique et du parti républicain menaçait l'Allemagne. Il n'en avait pas le moindre pressentiment, lui qui eut toujours à cœur, aussi bien que l'écrivain de ces pages, l'intégrité de la patrie allemande. Je dois lui rendre sous ce rapport le plus éclatant témoignage. « Je ne voudrais pas céder à la France même un seul pot de chambre allemand, » s'écria-t-il un jour dans le feu de la conversation, lorsque quelqu'un remarquait que la France, le représentant naturel de la Révolution, devait être fortifiée par l'annexion des provinces du Rhin, afin de pouvoir résister plus sûrement à l'Europe aristocratique et absolutiste.

« Je ne cède pas un pot de chambre!... s'écria Boerne avec colère, en allant et venant dans le salon.

— Il va sans dire, remarqua un troisième, que nous ne cédons pas aux Français un pouce de terre allemande; mais nous devrions leur céder quelques-uns de nos compatriotes allemands, dont nous pouvons en tout cas nous passer. Que diriez-vous si nous abandonnions aux Français, par exemple, le Raumer et le Rotteck?

— Non, non, répondit Boerne, passant de la colére au rire, je ne cède pas même le Raumer ou le Rotteck, la collection ne serait plus complète; je veux garder toute l'Allemagne telle qu'elle est, avec ses fleurs et ses chardons, ses géants et ses nains... Non, je ne cède pas non plus les deux pots de chambre! »

Oui, ce Boerne était un grand patriote, peut-être le plus grand qui ait sucé, aux mamelles de marâtre de la Germanie, la vie la plus ardente et la mort la plus amère! Dans l'âme de cet homme jubilait et saignait un patriotisme touchant qui, pudique de sa nature comme tout amour, se cachait volontiers sous des sarcasmes grondeurs et une humeur chagrine, mais éclatait d'autant plus puissamment dans les heures d'abandon. Quand l'Allemagne commettait toute sorte de perversités qui pouvaient avoir

des suites funestes, quand elle n'avait pas le courage de prendre une médecine salutaire, de se laisser opérer la cataracte, ou de se soumettre à quelque traitement moins grave, alors Louis Boerne tempêtait et grondait, et trépignait et faisait rage; — mais, quand le malheur prévu arrivait réellement, quand on foulait aux pieds l'Allemagne, ou qu'on la fouaillait jusqu'au sang, alors Boerne ne boudait plus, et il commençait à pleurer, le pauvre fou, et prétendait en sanglotant que l'Allemagne était le meilleur pays du monde, et le plus beau, et que les Allemands étaient le plus beau et le plus noble peuple, et que nulle part on n'était plus sage qu'en Allemagne, et que même les fous y étaient sensés, et que la lourdeur était du sentiment, et il languissait véritablement après les bourrades de la patrie... et il lui prenait parfois des envies d'une sottise allemande bien juteuse, comme à une femme grosse pour une poire. L'éloignement de la patrie était aussi pour lui un vrai martyre, et c'est ce tourment qui lui a dicté plus d'une mauvaise parole dans ses écrits. Celui qui ne connait pas l'exil, ne peut comprendre à quel point il revêt nos chagrins de couleurs dures et crues, et comme il répand la

nuit et le poison dans nos pensées. Dante a écrit son *Enfer* dans l'exil. Celui-là seul qui a vécu dans l'exil connait l'amour de la patrie, l'amour de la patrie avec ses douces terreurs et ses sollicitudes inquiètes! Heureusement pour nos patriotes forçés de vivre en France, ce pays offre les plus grandes analogies avec l'Allemagne; presque le même climat, la même végétation, la même manière de vivre. « Combien l'exil doit-il être terrible, là où manque cette ressemblance!... me disait un jour Boerne en nous promenant au Jardin des Plantes; comme il doit être terrible de ne voir autour de soi que des palmiers et des plantes tropicales, et des animaux étrangers comme des kangourous et des zèbres!... Par bonheur, les fleurs en France sont tout à fait comme chez nous, les violettes et les roses ont tout à fait l'air allemand, les bœufs et les vaches aussi, et les ânes sont patients et non rayés, absolument comme chez nous, et les oiseaux ont des plumes et chantent en France comme en Allemagne, et, quand je vois ici, à Paris, les chiens vaguer çà et là, je puis tout à fait me transporter au delà du Rhin, et mon cœur me crie : « Ce » sont bien nos chiens allemands! »

Une certaine imbécillité a longtemps méconnu, dans les écrits de Boerne, cet amour de la patrie. Cette imbécillité lui faisait lever les épaules de pitié, et il pouvait crier avec égalité d'âme un *Sancta simplicitas!* aux vieilles femmes essoufflées qui apportaient du bois pour son bûcher. Mais, quand la méchanceté jésuitique cherchait à faire suspecter son patriotisme, il tombait dans une colère terrible. Alors, son emportement n'avait plus de bornes, et, comme un titan blessé, il jetait des blocs meurtriers sur les vipères sifflantes qui rampaient à ses pieds. Ici, il est dans son plein droit, et c'est alors que sa colère virile éclate le plus noblement. Combien est remarquable le passage suivant des *Lettres Parisiennes* qui est dirigé contre Jarke, le plus remarquable des adversaires de Boerne, par l'esprit et la distinction :

« Ce Jarke est un homme remarquable. On l'a appelé de Berlin à Vienne, où il est à la demi-solde de Gentz. Mais il n'en méritait pas la centième partie, ou bien il en méritait cent fois plus; — il s'agit seulement de savoir ce que l'on voulait payer à Gentz, le bon ou le mauvais en lui. J'aime extraordinairement ce Jarke, devenu catholique et

fou, car il me sert, comme sans doute à bien d'autres, de jouet utile et d'agréable passe-temps. Il publie, depuis un an, une feuille hebdomadaire politique. C'est une amusante *camera obscura :* on y voit passer à la file avec leurs ombres toutes les sympathies et les antipathies, les aspirations et les exécrations, les espérances et les craintes, les joies et les souffrances, les anxiétés et les folles hardiesses, et toutes les visées et les petites machinations des monarchistes et des aristocrates. Cet excellent Jarke! Il trahit tout, il avertit chacun. Il écrit sur la paroi de ma petite chambre les secrets les plus mystérieux du grand monde. J'apprends de lui et je vous raconte maintenant tout ce qu'ils se proposent de faire contre nous. Ils ne veulent pas seulement détruire les fruits et les fleurs, et les feuilles et les rameaux, et les troncs de la Révolution, mais encore ses racines, ses racines les plus profondes, les plus lointaines, les plus solides, dût la moitié de la terre y rester suspendue. Le jardinier de cour Jarke s'en va à la ronde, avec le couteau et la pelle et la hache, d'un champ, d'un pays à l'autre, d'un peuple à un autre peuple. Après avoir extirpé et brûlé toutes les racines de la

9.

Révolution, après avoir détruit le présent, il retourne au passé. Après avoir coupé la tête de la Révolution, et quand la malheureuse délinquante a cessé de souffrir, il interdit le mariage à sa grand'mère depuis longtemps morte et enterrée; il fait du passé le fils du présent. N'est-ce pas fou? Cet été, il tonnait contre la fête de Hambach. L'innocente fête ! Le pauvre agneau ! La Diète germanique, la louve qui buvait au fleuve, reproche au mouton de peuple allemand, qui se désaltérait bien au-dessous, de troubler son eau, et lui annonce qu'elle doit le dévorer, et il faut qu'elle le dévore. M. Jarke est la langue du loup. Puis il extirpe la Révolution dans le pays de Baden, la Bavière du Rhin, la Hesse, la Saxe; puis le bill de réforme anglais, puis la révolution de Pologne, de Belgique, de France en Juillet. Enfin il prend la défense des droits divins de dom Miguel. C'est ainsi qu'il va toujours plus en arrière. Il y a un mois, il exécutait la Fayette, non pas le la Fayette de la Révolution de Juillet, mais le la Fayette d'il y a cinquante ans, qui a combattu pour la révolution d'Amérique et la première révolution française. Jarke rampant sur les bottes de la Fayette ! Il me semblait voir un

chien gratter au pied de la grande pyramide pour la renverser! Toujours en arrière! Il y a quinze jours, il mettait la pelle à la révolution d'Angleterre d'il y a un siècle et demi, celle de 1688. Bientôt viendra le tour de Brutus l'ancien qui a expulsé les Tarquins; et c'est ainsi que M. Jarke finira par arriver au bon Dieu lui-même, qui a commis l'imprudence de créer Adam et Ève avant d'avoir encore pourvu à un roi, ce qui fait que l'humanité s'est mis dans la tête qu'elle pouvait aussi subsister sans princes. Mais M. Jarke ne devrait pas oublier que, du moment qu'il en aura fini avec Dieu, on n'aura plus besoin de lui à Vienne. Et alors adieu le conseiller aulique, adieu les appointements! Il aura bien le bon sens de laisser subsister cette unique racine de la fête de Hambach.

» C'est ce même Jarke dont je vous ai promis, dans une précédente lettre, de vous communiquer ce qu'il a dit sur mon compte. Non pas sur moi seul, cela concernait d'autres encore; mais c'est à moi certainement qu'il pensait surtout. L'été dernier, il écrivait dans sa feuille hebdomadaire, sous ce titre : *l'Allemagne et la Révolution*, le passage qui suit. Il est difficile de dire ce qu'il y faut le

plus admirer, de la méchanceté ou de la sottise.

« Voici le passage en question :

« ... Il est, d'ailleurs, parfaitement juste que ces » principes, tels que nous les avons retracés ci- » dessus, ne créeront jamais rien de réel, que » l'Allemagne ne sera jamais transformée en une » république sur le patron des démagogues actuels, » que cette liberté et cette égalité ne pourront pas » même être introduites par la puissance de la » terreur ; oui, il est permis de se demander si les » meneurs les plus effrontés du mauvais parti font » autre chose que de jouer un jeu horrible avec » les biens les plus précieux de l'Allemagne, s'ils ne » savent pas parfaitement eux-mêmes que cette » voie conduit à un désastre sans espérance, et » s'ils ne poursuivent, avec un habile calcul, cette » œuvre de séduction, que pour se venger, dans un » grand acte tragique, de l'oppression et de l'op- » probre que le peuple, auquel ils appartiennent » par leur naissance, a souffert pendant des siècles » de la part des nôtres. »

» O M. Jarke, c'est trop fort! Et, quand vous écriviez ceci, vous n'étiez pas encore conseiller autrichien, mais rien de plus que l'inverse prussien ; —

et quelle ne doit pas être votre frénéssie, maintenant que vous êtes assis dans la chancellerie d'État de Vienne ! Que vous nous reprochiez la scélératesse de vouloir faire le malheur du peuple allemand, nous pardonnons cela au criminaliste et à sa belle théorie de l'imputation. Que vous nous jugiez assez habiles pour perdre nos ennemis sous les semblants de l'amour, nous devons en remercier le jésuite qui a cru nous faire ainsi un compliment. Mais que vous nous croyiez capables de lâcher le pigeon que nous avons dans la main pour l'alouette qui est sur le toit, il faut que vous nous en rendiez raison, monsieur Jarke. Quoi ! si nous haïssions le peuple allemand, nous combattrions de toutes nos forces pour aider à l'affranchir de la dégradation honteuse dans laquelle il est plongé, de la tyrannie de plomb qui pèse sur lui, de l'arrogance de ses aristocrates, de l'orgueil de ses princes, des railleries de tous les fous de cour, des calomnies de tous les écrivains salariés, pour l'abandonner aux dangers passagers et glorieux de la liberté ? Si nous haïssions les Allemands, alors nous écririons comme vous monsieur Jarke. Mais nous ne nous ferions pas payer pour cela. Car la vengeance coupable elle-même

a quelque chose encore qui peut être profané. »

Qu'on eût pu mettre en suspicion son patriotisme, voilà ce qui excita chez Boerne, dans le passage ci-dessus, une mauvaise humeur que n'aurait jamais provoquée en lui le simple reproche de son origine juive. Cela l'amusait même de voir ses ennemis, à cause de sa vie sans tache, ne rien trouver de plus grave à lui reprocher que d'être le rejeton d'une race qui a rempli autrefois le monde de sa gloire, et, malgré son abaissement, n'a pas perdu complétement encore sa sainte consécration antique. Souvent même, il se vantait de cette origine, à sa manière humoristique il est vrai, et il dit un jour à un Français, en parodiant Mirabeau : « Jésus-Christ — qui, par parenthèse, était mon cousin — a prêché l'égalité, etc. » Par le fait, les juifs sont de cette pâte dont on pétrit les dieux : si on les foule aux pieds aujourd'hui, on tombe demain à leurs genoux; tandis que les uns se vautrent dans la fange du trafic le plus sordide, les autres s'élèvent aux plus hauts sommets de l'humanité, et le Golgotha n'est pas la seule montagne où un dieu juif a saigné pour le salut du monde. Les juifs sont le peuple de l'esprit, et, chaque fois qu'ils

reviennent à leur principe, ils sont grands et magnifiques, et ils confondent et surpassent leurs grossiers détracteurs. Rosenkranz les compare avec profondeur au géant Antée, qui reprenait de nouvelles forces chaque fois qu'il touchait la terre, tandis qu'eux, les juifs, redeviennent plus forts chaque fois qu'ils se remettent en contact avec le ciel. Remarquable et extrême contraste! Tandis que l'on trouve parmi ces hommes toutes les caricatures et variétés possibles de la vulgarité, on y rencontre aussi les types idéaux de l'humanité la plus pure, et, comme autrefois ils ont guidé le monde dans de nouvelles voies de progrès, le monde a peut-être encore à attendre d'eux de plus vastes initiations.

« La nature, me disait un jour Hegel, est très-étonnante; les mêmes organes qu'elle emploie pour les fins les plus sublimes, elle les utilise aussi pour les fonctions les plus basses; par exemple, ce membre auquel est confiée la mission la plus haute, la propagation de l'humanité, sert aussi... »

Ceux qui se plaignent de l'obscurité de Hégel le comprendront ici, et bien qu'il n'ait pas prononcé ces paroles à propos d'Israël, on peut cependant les lui appliquer.

Quoi qu'il en soit, il est bien possible que la mission de cette race ne soit pas encore complétement remplie, et c'est surtout, peut-être, le cas pour l'Allemagne. L'Allemagne aussi attend un rédempteur, un Messie terrestre, — les juifs nous ont déjà donné un Messie céleste; — elle attend un roi de la terre, un sauveur armé du sceptre et du glaive, et ce libérateur allemand est peut-être le même qu'attend Israël...

O Messie bien-aimé, ardemment attendu ! Où est-il? où s'attarde-t-il? N'est-il pas né encore? ou bien, depuis un millier d'années, se tient-il caché quelque part, attendant la grande heure précise de de la rédemption? Est-ce le vieux Barberousse qui sommeille dans le Kiffhäuser sur son siége de pierre, et qui dort depuis si longtemps déjà que sa barbe blanche a poussé tout autour de la table de pierre?... Parfois seulement, ivre de sommeil, il secoue la tête et cligne ses yeux à demi fermés, ou bien, tout rêvant, il saisit son épée... et puis retombe dans son lourd sommeil de mille ans!

Non, ce n'est pas l'empereur Barberousse qui affranchira l'Allemagne, comme le croit le peuple, le peuple allemand, le peuple somnolent et son-

geur, qui ne peut se figurer son Messie que sous la figure d'un vieux dormeur !

Les juifs se font une bien meilleure représentation de leur Messie, et, il y a bien des années, quand j'étais en Pologne et que je conversais à Cracovie avec le grand rabbin Manassé ben Nephtali, je l'écoutais toujours avec un cœur joyeusement ouvert quand il parlait du Messie... Je ne sais plus dans quel livre du Talmud on peut lire les détails que le grand rabbin me communiquait très-fidèlement, et ce n'est que dans ses traits essentiels que sa description du Messie flotte encore dans ma mémoire.

« Le Messie, me disait-il, est né le jour où Jérusalem a été détruite par le scélérat Titus Vespasien, et, depuis lors, il demeure dans le plus beau palais du ciel, entouré d'éclat et de joie, portant aussi une couronne sur la tête, tout a fait comme un roi... Mais ses mains sont liées avec des chaînes d'or !

— Quoi ! m'écriais-je étonné, que signifient ces chaînes d'or ?

— Elles sont nécessaires, répondait le grand rabbin avec un fin regard et un profond soupir ; sans ces liens, le Messie, quand il perd parfois

patience, se hâterait tout à coup de descendre, et trop tôt, et à l'heure inexacte, pour entreprendre l'œuvre de rédemption. Car ce n'est pas un pacifique bonnet de nuit : c'est un homme beau, très-élancé, et pourtant excessivement fort, — florissant comme la jeunesse. La vie qu'il mène est d'ailleurs très-uniforme. Il passe la plus grande partie de la matinée dans les prières d'habitude, ou bien il rit et plaisante avec ses serviteurs, qui sont des anges déguisés, et chantent joliment, et jouent de la flûte. Puis il fait peigner ses longs cheveux, et on l'oint de nard et on le revêt de son vêtement de pourpre. Pendant toute l'après-midi, il étudie la cabale. Vers le soir, il fait venir son vieux chancelier, qui est un ange déguisé, aussi bien que les quatre gros conseillers d'État qui l'accompagnent sont des anges déguisés. Il faut que le chancelier lise à son maître dans un grand livre ce qui s'est passé chaque jour... Alors arrivent toute espèce d'histoires auxquelles le Messie sourit avec plaisir, ou bien secoue la tête d'un air mécontent... Mais, quand il entend comme on maltraite, là-bas son peuple, il tombe alors dans la plus terrible colère, et gémit à faire trembler les cieux... Les quatre gros conseillers

d'État doivent alors retenir le Messie irrité, de peur qu'il ne descende en hâte sur la terre, et ils ne seraient véritablement pas maîtres de lui, si ses mains n'étaient pas liées avec des chaînes d'or... On l'apaise aussi avec de douces paroles, en lui disant que le temps n'est pas encore venu, l'heure précise du salut ; et il tombe à la fin sur sa couche, et cache sa face, et pleure... »

Voilà ce que me rapportait à peu près Manassé ben Nephtali à Cracovie, et il en appelait au Talmud comme garant de sa bonne foi. J'ai dû penser souvent à ses récits, dans les derniers temps sutout, après la révolution de juillet. Oui, dans les mauvais jours, j'ai cru parfois entendre comme un cliquetis de chaînes d'or, et puis des sanglots désespérés...

Oh ! ne perds pas courage, beau Messie, qui ne veux pas seulement délivrer Israël comme se le figurent les juifs, mais toute l'humanité souffrante ! Oh ! ne vous rompez pas, chaînes d'or ! Retenez-le lié quelque temps encore, de peur qu'il n'arrive trop vite, le roi rédempteur du monde !

IV

« ... Les circonstances politiques de ce temps (1799) ont une affligeante ressemblance avec l'état plus récent de l'Allemagne, avec cette seule différence qu'alors le sentiment de liberté échauffait surtout les savants, les poëtes et généralement les gens de lettres, tandis qu'il se manifeste aujourd'hui beaucoup moins parmi eux, mais bien plus dans la grande masse active, parmi les ouvriers et les gens de métiers. A l'époque de la première révolution, le sommeil le plus lourd, le plus allemand, pesait sur le peuple : dans toute la Germanie régnait une espèce de tranquillité brutale, mais le mouvement le plus puissant ébranlait notre littérature. L'auteur le plus solitaire, qui vivait dans le coin le plus reculé de l'Allemagne, prenait part à ce mouvement. Sans une connaissance exacte des événements politiques, par suite d'une sorte d'affinité secrète, il en sentait l'importance sociale et l'exprimait dans ses écrits. Ce phénomène me fait penser aux

grands coquillages marins que nous plaçons quelquefois comme ornements sur nos cheminées, et qui, tout éloignés qu'ils peuvent être de la mer, commencent à murmurer spontanément quand arrive l'heure du fleuve, et que les flots se brisent contre le rivage. Quand la Révolution se gonflait ici, à Paris, ce grand océan d'hommes, quand elle y rugissait et frappait, les cœurs allemands résonnaient de l'autre côté du Rhin... Mais ils étaient bien isolés, entourés de porcelaines insensibles, de tasses à thé, de cafetières et de pagodes chinoises qui balançaient mécaniquement la tête comme si elles eussent su ce dont il était question. Hélas! cette sympathie révolutionnaire tourna fort mal pour nos pauvres prédécesseurs en Allemagne. Les gentillâtres et les cafards leur jouèrent les tours les plus rudes et les plus communs. Quelques-uns d'entre eux se sauvèrent à Paris, où ils tombèrent et moururent dans la misère. J'ai vu dernièrement un vieux compatriote aveugle, qui est resté à Paris depuis cette époque. Je l'ai vu au Palais-Royal, où il était venu se réchauffer un peu au soleil; c'était une chose douloureuse de le voir pâle et maigre, tâtonnant son chemin le long des maisons;

on me dit que c'était le vieux poëte Heiberg. J'ai vu aussi naguère la mansarde où est mort le citoyen George Forster. Un sort plus cruel encore menaçait les amis de la liberté qui étaient restés en Allemagne, si Napoléon et les Français ne se fussent hâtés de nous vaincre. Napoléon ne se doutait certainement pas que lui-même avait été le sauveur de l'idéalisme. Sans lui, le gibet et la roue auraient fait bonne raison de nos philosophes et de leurs idées. Pourtant les libéraux allemands, trop républicains pour courtiser Napoléon, trop généreux pour s'allier avec la domination étrangère, s'enveloppèrent dans un profond silence; ils se traînèrent tristement, le cœur brisé, les lèvres fermées. Quand Napoléon tomba, on les vit sourire, mais de mélancolie, et ils se turent encore; ils ne prirent aucune part à l'enthousiasme patriotique qui, avec permission des autorités supérieures, fit alors explosion en Allemagne; ils savaient ce qu'ils savaient, et se turent. Comme ces républicains mènent une vie chaste et frugale, ils parviennent d'ordinaire à un âge très-avancé, et, quand la révolution de juillet éclata, beaucoup d'entre eux étaient encore de ce monde, et, à notre grande sur-

prise, nous vimes ces vieux originaux, qui avaient toujours apparu courbés et taciturnes, relever la tête, sourire amicalement à nous autres jeunes gens, nous serrer les mains et conter de joyeuses histoires. J'en entendis même un chanter; car il nous chanta dans un café l'hymne marseillais, et c'est là que nous en apprimes la mélodie et les belles paroles, et nous ne fûmes pas longtemps à le chanter mieux que le vieillard; car, aux plus belles strophes, il riait comme un insensé, ou pleurait comme un enfant. Il est toujours heureux que de semblables têtes grises restent en vie pour apprendre les chants aux jeunes gens. Nous ne les oublierons pas, et quelques-uns d'entre nous les feront chanter aux petits-fils qui ne sont pas encore nés; mais beaucoup de nous auront alors pourri, soit dans les cachots de l'Allemagne, soit dans les mansardes de l'exil... [1] »

Le passage ci-dessus de mon livre *De l'Allemagne* a été écrit par moi, il y a six ans environ, et, en le relisant aujourd'hui, toutes ces tristesses inconsolables dont je ne sentais alors que les premiers

1. *De l'Allemagne*, tom. I, p. 161 et suiv. Paris, Michel Lévy frères, 1863.

avant-coureurs s'abattent sur mon âme comme d'humides ombres. Il me semble qu'une eau glacée tombe sur mes sentiments les plus brûlants, et ma vie n'est qu'un douloureux engourdissement. O froide caverne hivernale, où nous vivons en claquant des dents!... O mort, pâle homme de neige dans un brouillard infini, que veux tu dire en nous faisant de la tête ce signe railleur?...

Heureux ceux qui pourrissent lentement dans les cachots de la patrie... car ces cachots sont une patrie avec des barreaux de fer, et l'air allemand souffle au travers, et le porte-clefs, quand il n'est pas tout a fait muet, parle la langue allemande!... Il y a aujourd'hui plus de six lunes qu'aucun son allemand n'a résonné à mon oreille, et toutes mes pensées se revêtent péniblement des formes d'un langage étranger... Vous avez peut-être une idée de l'exil du corps, mais il n'y a qu'un poëte allemand, forcé de parler français tout le jour, d'écrire, et même la nuit de soupirer en français près du cœur de sa bien-aimée, qui puisse se faire une représentation de l'exil de l'esprit! Mes pensées aussi sont exilées, exilées dans une langue étrangère.

Heureux ceux qui, à l'étranger, n'ont à combattre

qu'avec la pauvreté, avec la faim et le froid, qui ne sont que des maux naturels!... A travers les lucarnes de leur mansarde, le ciel leur sourit avec toutes ses étoiles... O souffrances dorées, en gants glacés, combien tes tourments sont plus cruels!... La tête désespérée doit se faire friser, parfumer peut-être, et les lèvres irritées, qui voudraient maudire ciel et terre, doivent sourire, et toujours sourire...

Heureux ceux auxquels leurs souffrances ont fini par ôter un dernier reste de raison, et qui ont trouvé un sûr abri à Charenton ou à Bicêtre, comme le pauvre F**, le pauvre B**, le pauvre L** et tant d'autres que je connaissais moins... La cellule de leur folie leur paraît une patrie aimée; dans la camisole-de force, ils se croient vainqueurs de tout despotisme, et les fiers citoyens d'un état libre... Mais ils auraient pu avoir tout cela aussi bien au pays!

Il n'y a que le passage de la raison à la folie qui soit un moment fâcheux et horrible... Je frissonne quand je pense à la dernière visite que me fit F**, quand il vint m'entretenir de la nécessité d'admettre dans la grande fédération des peuples les hommes de la lune, et les habitants des plus

lointaines étoiles. Mais comment leur faire parvenir nos propositions? C'était la grande question. Un autre patriote, dans une vue semblable, avait imaginé une espèce de miroir colossal au moyen duquel on pouvait réfléchir dans l'air des proclamations en lettres gigantesques, de sorte que l'humanité tout entière les lirait à la fois, sans que la censure et la police parvinssent à l'empêcher... Quel dangereux projet pour l'État! Et pourtant il n'en est fait aucune mention dans les rapports de la Diète germanique sur la propagande révolutionnaire!

Mais les plus heureux encore sont les morts, qui gisent dans leurs tombes au Père-Lachaise, comme toi, pauvre Boerne!

Oui, heureux ceux qui sont dans les prisons de la patrie! heureux ceux qui habitent les mansardes de la misère corporelle! heureux les aliénés dans la maison de fous, et plus heureux encore les morts! Pour moi qui écris ces pages, je ne crois pas pouvoir, en définitive, me plaindre bien haut, puisque je participe en quelque sorte au bonheur de tous ces gens-là, grâce à cette impressionnabilité merveilleuse, à cette involontaire sympathie, à cette

maladie de l'âme que nous trouvons chez les poëtes, et pour laquelle nous n'avons pas de vrai nom. Croyez-moi, quand même je chemine le jour, frais et riant par les rues étincelantes de Babylone, aussitôt que descend le soir, les harpes mélancoliques résonnent dans mon cœur, les trombones et les cymbales de la douleur y éclatent, toute la musique de janissaires des souffrances humaines, et, chose horrible, une procession de masques assourdissante y apparaît...

O quels rêves! Rêves de cachot, de misère, de folie, de mort! mélange criard de non-sens et de sagesse, soupe empoisonnée qui a le goût de choucroute, et l'odeur des fleurs d'oranger! Quel sentiment horrible quand les songes nocturnes raillent le train du jour, et que, des fleurs de pavots flamboyantes, sortent des masques ironiques qui vous regardent en vous narguant, et que les lauriers orgueilleux se changent en chardons grisâtres, et que les rossignols éclatent en un rire moqueur...

D'ordinaire, dans mes rêves, je suis assis sur une pierre à l'angle de la rue Laffitte, par une humide soirée d'automne, quand la lune éclaire de longues bandes de lumière le sale pavé du boulevard, de



sorte que la boue semble dorée, si ce n'est même parsemée de diamants étincelants... Les hommes qui passent ne sont de même que de la boue resplendissente : Stockjobbers agioteurs, joueurs, écrivailleurs à bon marché, faux monnayeurs de la pensée, filles à meilleur marché encore qui n'ont, il est vrai, à mentir qu'avec le corps oisifs, ventrus et repus, que l'on repaît au café de *Paris*, et qui, après, se précipitent à l'Académie de Musique, dans la çathédrale du vice, où Fanny Elssler danse et sourit... Au milieu roulent les carrosses et sautent les laquais, bariolés comme des tulipes et communs comme leurs nobles maîtres... Et, si je ne me trompe, dans une de ces voitures insolemment dorées, est assis l'ancien marchand de cigares Aguado, et ses chevaux piaffants éclaboussent du haut en bas mes habits de tricot rose-rouge. Oui, à ma propre surprise, je suis tout habillé de tricot rose-rouge, dans un vêtement couleur chair, parce que la saison avancée et aussi le climat ne permettent pas une nudité complète comme en Grèce, aux Thermopyles, où le roi Léonidas avec, ses trois cents Spartiates, dansa tout nu la veille de la bataille, tout nu, la tête couronnée de fleurs... C'est précisément comme Léonidas dans le

tableau de David, que je suis costumé quand, dans mes rêves, je suis assis à l'angle de la rue Laffitte, où le maudit cocher d'Aguado éclabousse mes pantalons de tricot... Le gueux éclabousse même ma couronne de fleurs, la belle couronne que je porte sur la tête, mais qui, entre nous soit dit, est déjà passablement fanée et n'a plus de parfum... Hélas! c'étaient de fraîches et gaies fleurs quand je m'en ornai un jour, pensant que le lendemain on irait au combat, à la mort victorieuse et sainte pour la patrie! — Il y a bien longtemps déjà, et je suis toujours assis triste et oisif près de la rue Laffitte, et j'attends le combat, et, en attendant, les fleurs se flétrissent sur ma tête, et mes cheveux aussi se colorent en blanc, et mon cœur devient malade dans ma poitrine... Dieu saint! combien le temps est long dans cette attente oisive, et à la fin mon courage lui-même se meurt... Je vois les passants me regarder avec compassion et se murmurer l'un à l'autre: « Le pauvre fou! »

De même que les songes de mes nuits se raillent de mes pensées du jour, il arrive aussi parfois que les pensées du jour se divertissent de mes rêves insensés, et à bon droit, car j'agis souvent en rêve

comme un véritable imbécile. Dernièrement, en rêve, je faisais un grand voyage par toute l'Europe; seulement, je ne voyageais pas dans une voiture avec des chevaux, mais sur un vaisseau magnifique. Tout allait bien tant qu'un fleuve ou un lac se trouvait sur mon chemin. Mais c'était le cas le plus rare, et, d'ordinaire, je devais voyager sur terre ferme; ce qui était fort incommode, puisque, alors, il me fallait traîner après moi mon navire sur des plaines immenses, des chemins de forêts, des terrains marécageux, et même de hautes montagnes, jusqu'à ce que je fusse arrivé de nouveau à une fleuve ou à un lac où je pouvais cingler à mon aise. Mais, d'ordinaire, comme je l'ai dit, je devais moi-même remorquer mon vaisseau, ce qui me coûtait beaucoup de temps et de pénibles efforts, de sorte qu'à la fin je m'éveillai de fatigue et d'ennui. Mais, le matin, en prenant tranquillement mon café, je fis cette réflexion fort juste : que j'aurais voyagé beaucoup plus rapidement et plus commodément, si je n'avais pas possédé de vaisseau, et si j'étais toujours allé à pied comme un pauvre diable ordinaire.

Après tout, cela revient au même que l'on ait fait le grand voyage à pied, ou à cheval, ou sur

un vaisseau... Nous arrivons tous à la fois dans la même hôtellerie, dans la même mauvaise auberge où l'on ouvre la porte avec une pelle, où la chambre est si étroite, si froide, si obscure, mais ou l'on dort bien, presque trop bien...

Ressusciterons-nous un jour ? Chose singulière, mes pensées diurnes répondent non, tandis que, par pur esprit de contradiction, mes songes nocturnes disent oui. Ainsi, par exemple, je rêvais récemment que j'étais allé de grand matin au cimetière, et que, là, à mon extrême surprise, j'aperçus près de chaque tombe une paire de bottes bien cirées, à peu près comme dans les auberges devant les chambres des voyageurs... C'était un singulier coup d'œil ; un doux silence régnait dans le cimetière, les pèlerins fatigués de la terre dormaient, tombe après tombe, et les bottes luisantes, qui se trouvaient là en longues files, brillaient aux premières clartés de l'aurore, avec toute sorte d'espérances et de promesses, ainsi qu'une preuve de la résurrection claire comme le soleil !

Je ne puis indiquer exactement l'endroit du Père-Lachaise où se trouve le tombeau de Boerne. Je remarque ceci tout exprès; car, tandis qu'il

vivait, je reçus assez souvent la visite de voyageurs allemands qui me demandaient où demeurait Boerne, et maintenant je suis constamment dérangé par cette question : « Où Boerne est-il enterré ? » A ce qu'on me dit, c'est au pied du cimetière, à droite, au milieu d'une quantité de généraux de l'Empire, et d'actrices du Théâtre-Français... Parmi des aigles morts et des perroquets morts.

J'ai lu récemment, dans la *Gazette du monde élégant*, que la croix de la tombe de Boerne avait été renversée par l'orage. Un très-jeune poëte a chanté cette circonstance dans une belle poésie ; en général, Boerne, à qui l'on a jeté de son vivant tant de pommes pourries, maintenant qu'il est mort, reçoit l'encens des vers les plus parfumés. Le peuple lapide volontiers ses prophètes, pour honorer d'autant plus dévotement leurs reliques ; les chiens qui nous aboient aujourd'hui, baiseront avec foi nos os demain !...

Je l'ai dit déjà, je ne fais ici ni une apologie ni une critique de l'homme qui est le sujet de ces pages. Je dessine seulement sa figure, en indiquant exactement le temps et le lieu où il a posé devant moi. Je ne fais pas mystère de la disposition favorable ou

défavorable qui me dominait pendant les séances. C'est la meilleure preuve de la confiance que méritent mes allégation.

Mais, si, d'une part, cette constatation de ma personnalité est le plus sûr moyen pour le lecteur de se faire un jugement indépendant, je crois, d'autre part, être tenu particulièrement à mettre en saillie dans ce livre ma propre personne, parce que, par un concours de circonstances les plus hétérogènes, les amis aussi bien que les ennemis de Boerne n'ont jamais manqué, chaque fois qu'il était question de lui, de raisonner à mon sujet d'une manière plus ou moins bienveillante ou malveillante. Le parti aristocratique en Allemagne, sachant bien que la modération de ma parole était beaucoup plus dangereuse pour lui que la frénésie de berserker de Boerne, chercha volontiers à me décrier comme son compère et compagnon, et à faire peser sur moi, jusqu'à un certain point, la solidarité de ses folies politiques. Le parti radical, bien loin de démasquer cette ruse de guerre, l'encouragea plutôt, afin de me faire passer pour un des siens aux yeux de la foule, et d'exploiter ainsi l'autorité de mon nom. Il était impossible de protester publiquement contre

de telles machinations; je n'aurais fait que m'exposer au soupçon de désavouer Boerne pour gagner la faveur de ses ennemis. Dans ces circonstances, Bœrne me fit un réel plaisir en m'attaquant publiquement, non pas seulement dans quelques mots jetés çà et là, mais dans des fragments étendus, et en éclairant le public sur la différence d'opinion qui régnait entre nous. C'est ce qu'il fit au sixième volume de ses *Lettres parisiennes*, et dans deux articles du *Réformateur*. Ces articles, auxquels je ne répondis jamais, — comme je viens de le dire, — furent une occasion nouvelle, chaque fois qu'il était question de Boerne, de parler aussi de moi, il est vrai dans un ton tout à fait différent d'autrefois. Les aristocrates m'accablèrent des louanges les plus perfides, ils me perdirent presque d'éloges; je redevins tout à coup un grand poëte, car je devais avoir reconnu que je ne pouvais jouer plus longtemps mon rôle politique, le radicalisme ridicule. Les radicaux, au contraire, commencèrent à me courir sus publiquement (*privatim,* ils l'ont fait en tout temps); ils ne me laissèrent pas un cheveu, me refusant tout caractère et ne faisant grâce qu'au poëte. — Oui, je reçus, pour ainsi dire, mon

congé politique et fut mis en disposibilité sur le Parnasse. Celui qui connaît bien les deux partis ci-dessus appréciera facilement la générosité avec laquelle ils me laissèrent le titre de poëte. Les uns ne voient dans le poëte autre chose qu'un rêveur épris d'un vain idéal; les autres n'y voient rien du tout; la poésie ne trouve pas le plus petit écho dans leur nullité.

Ce qu'est proprement un poëte, c'est une question dont nous ne voulons pas nous occuper. Mais nous ne pouvons nous empêcher de donner, sauf meilleur avis, notre manière de voir sur les idées qu'on attache à ce mot de *caractère*.

Qu'entend-on par le mot de *caractère?*

Celui-là a du caractère qui vit et pense dans l'enceinte déterminée d'une certaine intuition de la vie, s'identifie en quelque sorte avec elle, et ne tombe jamais en contradiction avec sa manière de penser et de sentir. Pour des esprits tout à fait distingués, s'élevant au-dessus de leur temps, la foule ne peut donc jamais savoir s'ils ont ou non du caractère, car le regard de la foule ne porte pas assez loin pour mesurer l'horizon dans lequel se meuvent ces grands esprits. Comme elle ne connait pas les

limites de leur volonté et de leur audace, il peut même arriver facilement qu'elle ne voie dans leurs actes ni droit ni nécessité ; et les gens à vue faible et courte crient alors à l'arbitraire, à l'inconséquence, au manque de caractère. Quant aux hommes moins doués, dont la pensée plus superficielle et moins étendue peut être plus aisément pénétrée et comprise, et qui, en même-temps, ont proclamé publiquement, une fois pour toutes, leur programme dans une langue plus populaire, l'honorable public peut toujours les saisir dans leur ensemble ; il possède une mesure pour chacun de leurs actes, il se félicite à ce propos de sa propre intelligence, comme pour une charade déchiffrée, et s'écrie joyeusement : « Voilà un caractère ! »

C'est toujours la marque d'un esprit borné quand il est facilement compris de la foule bornée, et loué expressément comme un caractère. Pour les écrivains, c'est chose plus grave encore, puisque les actes de ceux-ci consistent essentiellement en paroles, et ce que le public honore comme caractère dans leurs écrits n'est, en définitive, autre chose qu'un abandon servile à l'impression du moment, un manque de sérénité plastique, un défaut d'art.

Le principe que l'on peut reconnaître le caractère d'un écrivain à sa manière d'écrire, n'est pas absolument juste; il n'est applicable qu'à cette masse d'auteurs dont l'inspiration du moment conduit la plume, et qui obéissent plus à la parole qu'ils ne la gouvernent. Pour les artistes, ce principe est inadmissible, parce que ceux-ci sont maîtres de la parole, l'emploient pour chaque but qu'il leur plait, lui donnent une empreinte arbitraire, écrivent d'une manière objective, et que leur caractère ne se trahit point dans leur style.

Quant à la question de savoir si Boerne est un caractère, tandis que d'autres ne sont que des poëtes, nous ne pouvons y répondre qu'en haussant les épaules avec une souveraine pitié.

« Rien que poëtes! » — nous ne ferons jamais à nos adversaires ce reproche amer de les placer dans une seule et même catégorie, avec Dante, Milton, Cervantes, Camoens, Philippe Sidney, Frédéric Schiller, Wolfgang Gœthe, qui n'étaient que poëtes. Entre nous soit dit, ces poëtes, même le dernier, ont montré parfois du caractère.

« Ils ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent pas; ils ont même des nez et ne sen-

tent rien. » — Ces paroles s'appliquent fort bien à la masse grossière, qui ne comprendra jamais que, sans unité intérieure, aucune grandeur d'esprit n'est possible, et que ce qu'on doit proprement appeler caractère appartient aux attributs les plus indispensables du poëte.

La distinction entre *caractère* et *poëte* est émanée d'ailleurs tout d'abord de Bœrne lui-même, et lui-même avait élaboré à l'avance toutes les belles et impertinentes conséquences que ses partisans ont dévidées plus tard contre l'écrivain de ces pages. Dans les *Lettres parisiennes*, et les articles susmentionnés du *Réformateur*, il est déjà suffisamment joué de la langue sur ma poésie sans caractère, et sur ma poétique absence de caractère, et les insinuations les plus empoisonnées rampent et serpentent, dans ces pages; ce n'est pas en propres termes, mais avec toute sorte d'allusions, que j'y suis chargé des opinions les plus équivoques, si ce n'est même d'une absence complète d'opinions! On m'y accuse encore non pas seulement d'indifférentisme, mais aussi de contradiction avec moi-même. Quelques sifflements de serpent se font même entendre ici (les morts peuvent-ils rougir dans leur tom-

beau?); non, je ne puis épargner cette humiliation au défunt; il a fait même allusion à ma vénalité...

Douce paix qui règnes dans ce moment au plus profond de mon âme, tu me dédommages assez de tout ce que j'ai fait et de tout ce que j'ai dédaigné! Je ne me défendrai ni contre le reproche d'indifférence, ni contre celui de corruption. J'ai jugé indigne de moi de le faire, il y a des années, du vivant de celui qui insinuait ces choses; maintenant, la convenance même exige que je me taise. Ce serait un horrible spectacle... la polémique entre la mort et l'exil! — Tu me tends de la tombe ta main suppliante?... Je te tends la mienne sans colère... Vois comme elle est pure et sans tache! Jamais elle ne fut souillée par les poignées de main de la populace, et tout aussi peu par l'or sordide des ennemis du peuple... Au fond, tu ne m'as jamais offensé... Dans toutes tes insinuations, il n'y a pas pour un louis d'or de vérité!

Le passage des *Lettres parisiennes* où Boerne m'a attaqué avec le plus de franchise, est en même temps si caractéristique de l'homme même, de son style, de sa passion et de son aveuglement, que je ne puis

m'empêcher de le transcrire ici. En dépit de son intention la plus mauvaise, il n'a jamais été capable de me blesser, et tout ce qu'il a avancé à mon détriment dans ses *Lettres*, aussi bien que dans *le Réformateur*, j'aurais pu le lire avec autant d'indifférence que s'il se fût agi de tout autre que moi, comme, par exemple, de Nabuchodonozor, roi de Babylone, ou du calife Aroun-al-Raschid, ou de Frédéric le Grand, qui, trouvant que les pasquinades contre sa personne, au coin des rues de Berlin, étaient placardées trop haut, donna l'ordre de les placer plus bas, afin que le public pût mieux les lire. Le passage en question est daté de Paris, du 15 février 1833 ; le voici :

« Dois-je tenter de dire un mot raisonnable sur le livre *De la France*, de Heine ? Je l'ose à peine. Le malaise que j'ai éprouvé à la lecture de ce livre, et qui, semblable à un bourdonnement de mouches dans ma tête, s'attachait tantôt à une impression, tantôt à une autre, m'a si désagréablment disposé, que je ne puis garantir moi-même, je ne dis pas la justesse de mon jugement, car je ne prendrai jamais un engagement aussi téméraire, — mais même la franchise de mon jugement. Toutefois, j'ai gardé

assez de sang-froid pour supposer que cette mauvaise humeur n'est pas la faute de Heine. Celui qui possède d'aussi grands mystères que lui, par exemple, qu'on peut trouver dans l'inhumanité trois fois séculaire de la politique autrichienne une persévérance sublime, et dans le roi de Bavière un des princes les plus nobles et les plus spirituels qui aient jamais orné un trône; celui qui peut déclarer le roi des Français, comme s'il avait la fièvre froide, un jour bon, le lendemain mauvais, le troisième jour bon encore, et le quatrième de nouveau mauvais; celui qui trouve courageux et grandiose que MM. de Rothschild soient restés tranquillement à Paris pendant le choléra, mais ridicules les peines non payées des patriotes allemands, qui, avec cette mollesse d'âme, se tient lui-même encore pour un homme affermi; celui qui possède de si grands secrets doit en avoir de plus grands encore qui expliquent ce qu'il y a d'énigmatique dans son livre; moi, je ne les connais pas. Je puis me transporter, non-seulement dans la pensée et les sentiments d'un autre, mais encore dans son sang et ses nerfs, me mettre à la source de toutes ses opinions et sensations, et en suivre le cours avec une infatigable

patience; toutefois, il faut pour cela que je n'aie pas à sacrifier ma propre essence, mais seulement à la mettre de côté pour un instant. Je puis comprendre les jeux d'un enfant, les passions d'un jeune homme; mais, lorsque, le jour du plus sanglant combat, un enfant qui fait la chasse aux papillons sur le champ de bataille se met dans mes jambes; lorsque, dans une heure d'extrême détresse, quand nous prions Dieu avec ardeur, un jeune fat, à côté de nous dans l'église, ne voit que les jolies filles, et leur fait les doux yeux et chuchote, — il y a bien là de quoi nous exaspérer, sans préjudice pour notre philosophie et notre humanité.

» Heine est un artiste, un poëte, et, pour être reconnu tel par le suffrage unanime, il ne lui manque que le sien. Comme il veut souvent être autre chose encore que poëte, il se perd souvent. Celui qui ne voit rien au-dessus de la forme, ne doit pas s'enquérir d'autre chose; car, du moment qu'il en franchit le bord, il tombe dans l'illimité, où il s'abîme et disparaît. Celui qui révère l'art comme un dieu, et qui, en même temps, selon son caprice, adresse aussi mainte prière à la nature, celui-là outrage en même temps la nature et l'art. Heine men-

die à la nature son nectar et le pollen de ses fleurs, et construit à l'art avec une cire plastique ses alvéoles; mais il ne forme pas l'alvéole pour qu'elle garde le miel, il rassemble le miel afin de remplir l'alvéole. C'est pour cela qu'il n'émeut pas quand il pleure, car on sait qu'avec ses larmes il ne veut qu'arroser ses planches d'œillets. C'est pourquoi il ne persuade pas, même quand il dit la vérité; car on sait qu'il n'aime dans la vérité que le beau. Mais la vérité n'est pas toujours belle, elle ne le reste pas toujours. Il faut bien du temps pour qu'elle soit en sa fleur, et il faut que ses fleurs passent avant qu'elle porte des fruits. Heine adorerait la liberté allemande, si elle était en pleine fleur; mais, comme elle est couverte de fumier à cause de la rudesse de l'hiver, il ne la reconnaît pas et la dédaigne. Avec quel bel enthousiasme n'a-t-il pas parlé du combat des républicains dans l'église Saint-Méry, et de leur mort héroïque! Ce fut un beau combat, il leur fut donné de braver noblement la tyrannie, et de mourir d'une belle mort pour la liberté. Si le combat eût été moins beau (et pour cela il n'aurait fallu qu'un autre théâtre où l'on eût pu disperser et prendre les républicains), alors Heine se serait moqué

d'eux. Ce que Brutus a fait, Heine ne manquerait pas de le célébrer avec toute la beauté dont il est capable ; mais qu'un tailleur retire du sein d'une jeune couturière déshonorée, qui s'appellerait Barbeli, le poignard sanglant et veuille exciter ainsi à la liberté des bourgeois apathiques, il ne ferait qu'en rire. Qu'on transporte Heine au Jeu de paume, à cette heure mémorable où la France s'eveilla de son sommeil millénaire et jura de ne plus rêver, — il serait le plus enragé des jacobins, le plus furieux ennemi des aristocrates, et ferait avec délices massacrer en un jour tous les nobles et tous les princes. Mais qu'il aperçoive, sortant de la poche de Mirabeau qui tonne à la tribune, une pipe à la mode des étudiants allemands, avec un floc rouge, noir et or, alors fi de liberté! Et il s'en irait, et ferait de beaux vers sur les beaux yeux de Marie-Antoinette. Quand, dans son livre, il célèbre la dignité sainte de l'absolutisme, c'est d'abord qu'il avait là un exercice de parole, et qu'il risque volontiers les tours de force les plus hasardeux, et non pas, comme il le dit, parce qu'il a le cœur pur politiquement; mais il a fait cela parce qu'il tient à garder à sa bouche une haleine pure, et qu'il avait vu

sans doute, le jour où il écrivit ces choses, un libéral allemand mangeant de la choucroute et du saucisson.

» Comment pourrait-on croire à celui qui lui-même ne croit à rien? Heine a tellement honte de croire à quelque chose, qu'il fait imprimer le nom de Dieu Notre-Seigneur avec des lettres initiales, pour montrer que c'est une expression d'art, dont il n'a pas à répondre. Avec sa nature de sybarite, la chute d'une feuille de rose peut troubler le sommeil de Heine; comment reposerait-il à l'aise sur l'âpre sein de la Liberté? Celui que toute aspérité fatigue, que trouble toute dissonance, que celui-là, ne marche pas, qu'il ne pense pas, qu'il se mette au lit et ferme les yeux! Où y a-t-il donc une vérité dans laquelle ne se trouve quelque mensonge? une beauté qui n'ait ses taches? quelque chose de sublime sans un côté ridicule? La nature fait rarement des vers et ne rime jamais; que celui à qui ne conviennent pas sa prose et son absence de rimes, se tourne vers la poésie. La nature gouverne à la républicaine, elle laisse à chaque chose sa liberté jusqu'à la maturité du crime, et c'est alors seulement qu'elle frappe et punit. Que celui qui a

des nerfs faibles et craint le danger, devienne le serviteur de l'art, de l'art absolu qui énerve toute pensée rude avant qu'elle devienne une action et passe la lime sur chaque action jusqu'à ce qu'elle soit trop amenuisée pour devenir un crime.

» Heine a une si grande valeur à mes yeux, qu'il ne parvient pas toujours à se surfaire lui-même. Ce n'est donc pas de cette estime exagérée de lui-même que je lui fais un reproche, c'est de ce qu'il surfait, en général, l'action de certains individus, bien qu'il ait démontré dans son propre livre, avec tant de clarté et de beauté, que les individus aujourd'hui ne signifient plus rien, que Voltaire et Rousseau eux-mêmes seraient sans importance, parce que, aujourd'hui, c'est le chœur qui agit et les personnages qui parlent. Que sommes-nous donc si nous sommes beaucoup? Rien que les hérauts du peuple. Quand nous proclamons, à haut et intelligible voix, le message dont nous avons été chargés, chacun de nous, par son parti, nous sommes loués et récompensés; si nous parlons inintelligiblement, ou que nous apportions traîtreusement un message mensonger, nous sommes censurés et punis. C'est précisément là ce que Heine

oublie; et, comme il se croit capable (lui, et bien d'autres comme lui) de pouvoir ruiner un parti, ou le relever, il s'envisage comme un homme d'importance ; il regarde tout autour de lui pour voir à qui il plaît, à qui il ne plaît pas ; il rêve d'amis et d'ennemis, et, comme il ne sait pas non plus où sont ses amis et ses ennemis, il les cherche tantôt ici, tantôt là, et ne peut les trouver nulle part. La nature, par bonheur, ne nous a donné, à nous autres misérables hommes, qu'un seul dos, de sorte que nous ne redoutons les coups du sort que d'un seul côté ; mais le pauvre Heine à deux dos, il craint les coups des aristocrates et ceux des démocrates, et, pour échapper aux uns et aux autres, il lui faut aller en même temps en avant et en arrière.

» Pour plaire aux démocrates, Heine dit que le parti jésuito-aristocratique en Allemagne le calomnie et le persécute, parce qu'il tient courageusement tête à l'absolutisme. Puis, pour plaire aux aristocrates, il dit qu'il a tenu énergiquement tête au jacobinisme, qu'il est un bon monarchiste, et gardera éternellement ses convictions monarchiques ; que, dans un magasin de modes l'été dernier, il était, au milieu de huit jeunes modistes et de leurs

huit amoureux, — tous les seize des opinions républicaines les plus avancées, — il était le seul monarchiste, et que c'est pour cela que les démocrates en voulaient à sa vie. Il dit en propres termes : « Mon Dieu! je ne suis pas républicain ; je sais que, » si les républicains l'emportent, ils me couperont » la gorge. » Plus loin : « Si l'insurrection du » 5 juin n'eût pas échoué, il leur eût été facile de » m'infliger la mort à laquelle ils m'avaient voué : » Je leur ai pardonné cette bêtise de grand cœur. » Moi pas. Des républicains assez fous pour croire qu'il est nécessaire de faire disparaître Heine, pour atteindre leur but, étaient faits pour une maison d'aliénés.

» C'est ainsi que Heine croit courageusement tenir tête tantôt à l'absolutisme, tantôt au jacobinisme. Mais je ne puis concevoir comment on tient téte à un ennemi en se détournant de lui. Maintenant, par une juste rémunération, le jacobinisme tiendra courageusement tête à Heine, par un mouvement semblable. Alors, ils seront quittes, et, quelque durement qu'ils puissent se heurter, ils ne se feront pas grand mal. Cette façon molle de faire la guerre est très-lonable assurément.

» S'il y a quelqu'un que la nature ait destiné à être un honnête homme, c'est bien Heine, et, sur cette voie, il pourrait faire son bonheur. Il ne peut pas feindre pendant cinq minutes, pendant vingt lignes, ni mentir pendant un jour ou une demi-feuille d'impression. S'agirait-il d'une couronne, il ne saurait retenir un éclat de rire, une raillerie, un trait d'esprit; et, quand, méconnaissant sa propre nature, il ment, fait l'hypocrite, et semble sérieux quand il voudrait rire, humble quand il voudrait railler, chacun le remarque tout de suite, et il n'a pas le bénéfice, mais seulement le reproche de ce déguisement. Il se plaît à jouer le jésuite du libéralisme. J'ai déjà dit que ce jeu pouvait être utile à la bonne cause; mais, comme c'est un rôle profitable, aucun honnête homme ne doit s'en charger lui-même, mais le laisser à d'autres. C'est ainsi qu'en dépit de sa nature meilleure, Heine trouve son plaisir à jouer le diplomate, à faire de ses dents les barreaux de prison de ses pensées, derrière lesquels chacun les voit distinctement, et ne fait qu'en rire; car, dans la représentation, il ne parvient jamais à cacher qu'il a quelque chose à cacher. Quand le comte Moltke cherche à l'engager dans une polémi-

que sur la noblesse, il le prie de n'en rien faire; « car il me semblait précisément alors dangereux » de discuter publiquement, avec ma manière ordi- » dinaire, un thème qui répondait si terriblement » aux passions du jour. » Mais ni M. de Moltke, ni Heine, ni personne que ce soit, ne pouvait rendre plus violente encore qu'elle ne l'est la passion contre la noblesse, qui dure déjà depuis cinquante fois trois cent soixante-cinq jours. Pour parler chaleureusement de quelque chose, faut-il donc attendre que la passion à laquelle on pourrait donner des aliments soit éteinte, afin de l'allumer de nouveau? C'est, il est vrai, la sagesse des diplomates. Heine prétend savoir quelque chose qui peut justifier la Fayette d'avoir pris part à l'insurrection de juin; mais « une discrétion facile à comprendre » l'empêche de s'expliquer nettement. Si Heine devient ainsi ministre, je veux être condamné à être son secrétaire intime, et à le regarder sans rire du matin au soir. »

Je voudrais de tout mon cœur citer encore ici les deux articles du *Réformateur* dont j'ai parlé plus haut, mais trois difficultés m'en empêchent : d'abord, ces articles prendraient trop de place; en-

suite, comme ils sont écrits en français, je devrais les traduire moi-même, et enfin, bien que je les aie demandés déjà dans dix cabinets de lecture, je n'ai pu me procurer nulle part un exemplaire du *Réformateur*, qui a cessé de paraître. Toutefois, le contenu de ces articles m'est suffisamment connu. Ils renfermaient les plus perfides insinuations d'apostasie et d'inconséquence, toute espèce d'accusations de sensualité; on y prenait aussi contre moi la défense du catholicisme, etc. — Il ne peut être ici question de me défendre; cet écrit, qui n'est ni une apologie ni une critique du défunt, n'a point non plus pour but une justification du survivant. Bref, j'ai la conscience de la loyauté de mon caractère et de mes intentions, et, quand je jette un regard sur mon passé, un sentiment presque joyeux d'orgueil s'élève en moi à la vue du chemin que j'ai déjà parcouru. Mon avenir témoignera-t-il d'autant de progrès?

Franchement, j'en doute. Je sens une singulière lassitude; bien que, dans les derniers temps, mon esprit n'ait pas beaucoup produit, il était pourtant toujours actif. Ce que j'ai créé dans cette vie est-il bon ou mauvais? Je ne disputerai pas là-dessus. Il suffit, ç'a été quelque chose de grand; je le sens à

l'agrandissement de l'âme dont ces créations sont sorties... et je le sens aussi à la petitesse des nains qui se tiennent devant ces œuvres et clignent les yeux en voulant en mesurer la hauteur... Leur regard n'atteint pas jusqu'au sommet, et ils se cognent seulement le nez contre le piédestal de ces monuments que j'ai érigés dans la littérature européenne, à l'éternelle gloire de l'esprit allemand. Ces monuments sont-ils sans tache et sans défaut? Vraiment, je ne me prononcerai pas non plus là-dessus. Mais ce que les petites gens ont à y objecter témoigne seulement de leur petitesse. Ils me rappellent les badauds parisiens qui, lorsqu'on érigea l'obélisque sur la place Louis XV, échangeaient leurs idées respectives sur l'utilité de cette grande aiguille solaire. Les plus divertissantes opinions de philistins se faisaient jour à cette occasion. Il y avait là un mince tailleur étique qui prétendait que le granit rouge n'était pas assez dur pour résister longtemps au climat du Nord, et que l'eau de neige l'émietterait bientôt, et que le vent le renverserait. Le sire s'appelait Petit-Jean, et faisait de très-méchants habits dont pas un morceau n'ira à la postérité, et lui-même gît déjà enterré au Père-Lachaise. Mais la pierre rouge

tient toujours ferme sur la place Louis XV, et y restera encore pendant des siècles, bravant l'eau de neige, le vent et le bavardage des tailleurs!

Ce qu'il y eut de plus plaisant lorsqu'on éleva l'obélisque, le voici :

A la place où se trouvait la grande aiguille avant qu'on la dressât, on trouva quelques petits scorpions, vraisemblablement sortis de quelques œufs de scorpions apportés d'Égypte avec l'emballage de l'obélisque, et que la chaleur du soleil fit éclore à Paris. Les badauds crièrent haro sur ces scorpions, et pestèrent contre la grande pierre à laquelle la France devrait maintenant d'avoir des scorpions empoisonnés, nouveau fléau dont souffriraient encore leurs enfants et petits-enfants... Et ils mirent les petits monstres dans une boîte et les portèrent au commissaire de police du quartier de la Madeleine, pour qu'on dressât tout de suite procès-verbal... Et il fallait se hâter, en effet, car les pauvres petites bêtes mouraient quelques heures plus tard...

A l'érection des grands obélisques de l'esprit, toute espèce de scorpions se montrent aussi, petits animaux venimeux qui peut-être proviennent aussi d'Égypte, et meurent bientôt, et sont oubliés, tan-

dis que le grand monument reste debout, sublime et indestructible, admiré des générations les plus reculées...

C'est pourtant une chose étrange que cet obélisque de Luxor, que les Français sont allés chercher dans la vieille Mitzraïm [1], et ont dressé comme un ornement au milieu de cette place tragique où, le 21 janvier 1793, ils ont rompu d'une manière terrible avec le passé. Légers comme ils le sont, peut-être les Français ont-ils érigé là une pierrre commémorative pour exprimer la malédiction contre tous ceux qui porteront la main sur la tête sainte du Pharaon!

Qui déchiffrera cette langue du passé, ces antiques hiéroglyphes? Peut-être ne renferment-ils aucune malédiction, mais une recette pour les blessures de notre temps. Oh! qui pourrait la lire? qui les prononcera, les paroles salutaires gravées sur cette pierre?... Peut-être s'y trouve-t-il écrit où ruisselle la source cachée dont l'humanité doit boire pour être guérie, l'eau secrète de vie dont les nourrices racontent tant de choses dans les vieux contes d'en-

1. *Mitzraim* nom hébreu de l'Égypte.

fants, et dont nous sommes maintenant altérés, vieillards malades que nous sommes, — où coule cette eau vivifiante ? Nous cherchons, nous cherchons...

Hélas ! il faudra bien du temps encore avant que nous ayons trouvé ce grand remède ; jusque-là, une longue période de douleur se traînera lentement encore, et toute espèce de charlatans viendront avec de petits remèdes domestiques qui ne feront qu'aggraver le mal. Les radicaux viendront d'abord, et prescriront une cure radicale qui n'agira en définitive qu'à l'extérieur, et guérira tout au plus l'escarre sociale, mais non la gangrène intérieure. Parviendraient-ils même à délivrer pour un peu de temps de ses plus cruels tourments l'humanité souffrante, cela n'aurait lieu qu'aux dépens des dernières traces de beauté qui sont restées jusqu'ici au patient ; laid comme un philistin guéri, il se lèvera de son lit malade, et il devra passer le reste de ses jours dans son vilain costume d'hôpital, le costume gris de cendre de l'égalité. Toutes les joies d'autrefois, toute douceur, tout parfum de fleur, toute poésie, tout cela aura été extrait de la vie, et il n'en restera rien que la soupe à la Rumford des militai-

res. — Il n'y aura point de place pour la beauté et le génie dans la république de nos nouveaux puritains, et l'une et l'autre seront flétris et supprimés, bien plus tristement encore que sous l'ancien régime ; car la beauté et le génie sont encore une espèce de royauté, et ne peuvent avoir place dans une société où chacun, dans le sentiment pénible de sa propre médiocrité, cherche à rabaisser au niveau banal tout don supérieur.

Les rois s'en vont, et avec eux les derniers poëtes. « Le poëte doit aller avec le roi ; » — ces paroles, aujourd'hui, devraient recevoir un tout autre sens. Sans foi d'autorité, aucun grand poëte ne peut surgir. Du moment que sa vie privée doit être éclairée par l'impossible lumière de la presse, et que la critique du jour épluche et dissèque ses paroles, le chant du poëte ne peut plus obtenir le respect qui lui appartient. Lorsque Dante passait dans les rues de Vérone, le peuple le montrait du doigt et chuchotait : « Voilà celui qui a été dans l'enfer ! » Aurait-il pu sans cela si fidèlement le décrire avec toutes ses tortures ? Combien plus profondément devaient agir, avec cette foi respectueuse, les récits de Francesca de Rimini, d'Ugolin, et de toutes ces

figures souffrantes sorties de l'esprit du grand poëte!...

Non, elles ne sont pas seulement sorties de son esprit, il ne les a pas inventées, il les a vécues, il les a senties, il les a vues, touchées, il a été réellement dans l'enfer, dans la cité des maudits... il a été dans l'exil!

La rude civilisation ouvrière des puritains s'étend déjà sur toute l'Europe, comme un pâle crépuscule, avant-coureur d'un hiver glacial... Que veulent dire les pauvres rossignols qui tout à coup font entendre, dans la forêt allemande des poëtes, leurs sanglots mélodieux, plus douloureux mais aussi plus doux que jamais? Ils chantent un mélancolique adieu! Les dernières nymphes que le christianisme avait épargnées dans les halliers les plus sauvages, dans quel triste état les ai-je vues là, la nuit dernière!...

Comme si les amertumes de la réalité n'étaient pas suffisamment pénibles, de méchantes visions nocturnes me tourmentent encore... Les songes me montrent dans de dures images la grande infortune que je voudrais me dissimuler à moi-même, et que

j'ose à peine retracer dans la langue positive du grand jour.

Je rêvais la dernière nuit d'une grande forêt sinistre dans une triste nuit d'automne. Dans cette forêt, parmi des arbres hauts comme le ciel, apparaissaient çà et là des clairières, mais emplies d'un pâle brouillard de fantômes. Çà et là, au milieu de ce brouillard épais, apparaissait un feu tranquille. En m'approchant d'un de ces feux de forêt, j'aperçus toute sorte d'ombres obscures qui se mouvaient en cercle autour des flammes; mais ce ne fut qu'arrivé près d'elles que je pus reconnaître exactement ces figures élancées, et leurs doux visages mélancoliques. C'étaient de belles figures de femmes nues, semblables aux nymphes que nous voyons dans les voluptueux tableaux de Jules Romain, et qui, dans toute la fleur de leur opulente jeunesse, s'étendent gracieusement et s'égayent sous le vert feuillage de l'été... Hélas! ce n'était pas un si riant spectacle qui s'offrait ici à mon regard! Les femmes de mon rêve, bien que parées toujours du charme de l'éternelle jeunesse, portaient cependant sur leur corps et dans tout leur être les traces d'une secrète décadence; les douces proportions de leurs membres

avaient toujours quelque chose d'enchanteur; mais elles étaient un peu amaigries et comme frissonnantes sous le froid du malheur, et même sur leur visage semblait palpiter une infinie tristesse. Au lieu d'être couchées sur des bancs de gazon, comme les nymphes de Jules Romain, elles étaient étendues sur la terre dure, sous des chênes à demi dépouillés, et, au lieu des rayons amoureux du soleil, c'étaient les vapeurs de la nuit humide qui descendaient sur elles comme une froide rosée... Parfois l'une de ces belles se levait, saisissait un brandon enflammé, le secouait sur sa tête comme un thyrse, et essayait une de ces poses impossibles de danseuse que nous voyons sur les vases étrusques... Mais, riant tristement, comme vaincue par la fatigue et le froid de la nuit, elle retombait bientôt près du feu petillant. Une de ces femmes, particulièrement, émut mon cœur d'une compassion presque voluptueuse. C'était une haute figure, les bras, les jambes, le sein, les joues, bien plus amaigris encore que chez les autres; ce qui toutefois, loin de repousser, attirait plutôt par un charme magique. Je ne sais comment cela se fit, mais, sans m'en apercevoir, je m'assis à côté d'elle près du feu, occupé

à réchauffer avec mes lèvres brûlantes ses mains et ses pieds frissonnants; je jouais aussi avec ses noires tresses humides qui descendaient sur son profil grec au nez droit, et son sein glacé... Oui, ses cheveux étaient d'un noir presque rayonnant, ainsi que les sourcils qui rejoignaient leurs arcs sombres, ce qui donnait à son regard une singulière expression de sauvagerie languissante. « Quel âge as-tu, malheureuse enfant? » lui dis-je. « Ne me demandez pas mon âge, répondit-elle avec un sourire à demi douloureux, à demi méchant; quand même je me ferais plus jeune d'un millier d'années, je resterais encore assez vieille! Mais il fait maintenant toujours plus froid et j'ai sommeil, et, si tu veux me prêter tes genoux pour chevet, tu obligeras beaucoup ton obéissante servante... »

Tandis qu'elle était là et dormait sur mes genoux, et parfois dans son sommeil râlait comme une mourante, ses compagnes chuchotaient toute sorte d'entretiens dont je ne comprenais que fort peu de chose, parce qu'elles prononçaient le grec tout autrement que je ne l'avais appris à l'école, et plus tard même chez le vieux Wolf... Je compris seulement qu'elles se plaignaient de la dureté des temps, et

que, s'attendant à de plus mauvais jours encore, elles voulaient se réfugier plus avant dans la forêt... Alors, tout à coup, dans le lointain, s'éleva une clameur de rudes voix populacières... Elles criaient je ne sais plus quoi [1]... En même temps ricanait une petite cloche catholique de matines... Et mes belles femmes de la forêt devinrent visiblement plus pâles et plus maigres encore, jusqu'à ce qu'enfin elles se fondissent complétement dans le brouillard; — et moi-même, bâillant, je m'éveillai.

1. Il y avait primitivement dans le manuscrit : « Un cri de voix rudes : « Vive la République! » plus tard corrigé ainsi : « Vive Lamennais! »



LE DÉNONCIATEUR

J'ai à mettre en tête de cet écrit[1] quelques remarques fort peu réjouissantes, et à m'expliquer bien plutôt sur ce qu'il ne contient pas que sur son contenu lui-même. Quant à ce dernier, je dois dire qu'il ne m'a pas été possible d'y faire entrer la suite des *Nuits florentines*, où se retrouvait l'écho de beaucoup de questions du moment. Les *Esprits élémentaires* ne sont que le remaniement en langue alle-

1. *Le Dénonciateur* avait été d'abord écrit pour servir de préface au troisième volume du *Salon*; mais, *l'imprimatur* ayant été refusé à ce volume, Heine fut contraint de publier à part le morceau que nous donnons ici.

(*Note du traducteur.*)

mande d'un chapitre de mon livre français *De l'Allemagne* ; j'en ai consciencieusement élagué tout ce qui renfermait quelque allusion à la politique et à la religion de l'État, et il n'est resté après cela qu'une série de contes innocents qui, semblables aux Nouvelles du Décaméron, pourraient servir à nous faire oublier pendant quelques heures la réalité pestilentielle qui nous entoure. C'est moi-même qui ai composé le poëme à la fin du volume[1], et je pense qu'il fera beaucoup de plaisir à mes ennemis ; je n'ai rien pu donner de meilleur. En général, le temps des poésies est fini pour moi, il ne m'est véritablement plus possible d'en mettre au jour qui vaillent quelque chose, et les poëtereaux souabes, au lieu de me garder rancune, feraient bien mieux de m'admettre fraternellement à leur école... Ce sera là sans doute la fin de la plaisanterie : je viendrai m'asseoir dans l'école des poëtes souabes, avec le bourrelet sur la tête, sur le petit banc à la suite des autres, et je chanterai le beau temps, les délices de mai, les giroflées jaunes

1. Le *Tannhaeuser*. Voir *De l'Allemagne*, t. II, p. 199. Paris· Michel Lévy frères.

et les pruniers. Je m'étais aperçu depuis longtemps que je ne faisais plus grands progrès dans les vers, et c'est pour cela que je me suis mis à faire de la bonne prose. Mais, comme on ne va pas loin dans la prose, avec le beau temps, le soleil du printemps, les délices de mai, les giroflées jaunes et les pruniers, j'ai dû m'enquérir aussi d'un nouveau sujet pour cette forme nouvelle; c'est ainsi que j'eus la malencontreuse idée de m'occuper d'idées, et je me mis à réfléchir sur la valeur intime des phénomènes, les principes des choses, la destination de l'humanité, les moyens de rendre les gens meilleurs et plus heureux, etc. L'enthousiasme que j'ai éprouvé pour ces sujets m'a permis de les traiter avec facilité, et je pus bientôt exposer mes pensées dans une prose aussi excellente que belle... Mais, hélas! après être allé si loin dans l'art d'écrire, on me défendit d'écrire davantage. Vous connaissez le décret de la Diète germanique de décembre 1835, par lequel on a mis l'interdit sur toute mon activité d'écrivain. Je pleurai comme un enfant. Je m'étais donné tant de peine avec la langue allemande, avec l'accusatif et le datif, je savais si bien arranger les mots à la suite les uns des au-

tres, comme des perles après des perles, je trouvais déjà plaisir à cette occupation, qui abrégeait pour moi les longues soirées d'hiver de l'exil, et même, quand j'écrivais en allemand, je pouvais me figurer que j'étais au pays, près de ma mère... Et maintenant, voilà qu'on me défend d'écrire! J'avais le cœur très-tendre lorsque j'adressai à la Diète cette supplique [1] que vous connaissez aussi, et que plusieurs ont blâmée comme trop humble. Tous ceux que je consultai à cette occasion étaient d'avis que je devais faire du vacarme, écrire de grands mémoires où je prouverais « qu'il y avait là une atteinte au droit de propriété; qu'il fallait un jugement pour m'interdire l'exploitation de ma propriété, c'est-à-dire de mes capacités d'écrivain; que la Diète n'était pas une cour de justice, qu'elle n'avait pas le droit de prononcer des arrêts juridiques; que je devais protester, demander des dédommagements; bref, faire du bruit. » Mais je ne me sentais nullement disposé à tout cela, j'éprouve la plus grande répugnance pour toute ergoterie déclama-

1. Voir la *Correspondance inédite*, t. II, p. 193. Paris, Michel Lévy frères.

toire, et je connaissais trop bien le fond des choses pour que les choses mêmes pussent m'irriter. Je savais parfaitement que l'on n'avait pas eu le moins du monde l'intention de me blesser personnellement ; je savais que la Diète, n'ayant en vue que l'apaisement de l'Allemagne, n'agissait durement contre certains individus isolés que par préoccupation du bien général; je savais que la délation la plus vile était parvenue à tromper, sur le contenu de mes écrits, quelques membres de l'illustre assemblée, hommes d'État pratiques fort peu familiarisés avec mes plus récents ouvrages, et à leur faire croire que j'étais le chef d'une école qui avait juré la ruine de toutes les institutions civiles et morales... Et, dans ce sentiment, j'écrivis, non pas une protestation, mais une pétition à la Diète, où, bien loin de mettre en question sa compétence de juge souverain, j'envisageais ce regrettable décret comme un jugement par contumace, et, m'appuyant sur des précédents, je demandais très-humblement de pouvoir me défendre, devant l'illustre assemblée, contre les inculpations dont j'étais l'objet. Je ne faisais aucune mention du préjudice apporté à mes intérêts pécuniaires : une certaine pu-

deur ne me le permettait pas. Néanmoins, beaucoup de nobles cœurs en Allemagne, ainsi que j'en ai pu juger par maints passages des lettres de condoléance que je reçus alors, ont senti des plus profondément ce que j'avais tu. Et, par le fait, s'il est déjà assez triste pour moi, poëte allemand, de vivre dans l'exil, loin de ma patrie, tout homme qui a un cœur capable de sentir sera doublement attristé en me voyant, en outre, dépouillé de ma fortune littéraire, de ma pauvre fortune de poëte qui pouvait, au moins, me garantir à l'étranger contre le besoin.

Je dis ceci avec tristesse, mais sans mauvaise humeur. Car à qui devrais-je m'en prendre ? Ce n'est pas aux princes : un partisan du principe monarchique, un confesseur de la sainteté de la royauté, tel que je me suis montré depuis la révolution de juillet, en dépit des menaçants murmures de mon entourage, ne voudrait pas venir en aide, avec ses griefs particuliers, à un jacobinisme coupable. Ce ne sont pas non plus les conseillers des princes que je puis accuser; je sais de source certaine que beaucoup des plus hauts serviteurs de l'État ont exprimé leurs regrets de la situation exception-

nelle qui m'était faite, et promis qu'il y serait très-prochainement remédié; oui, je sais même qne, si cela n'a pas eu lieu encore, c'est grâce seulement à la lenteur de l'expédition des affaires, et peut-être, pendant que j'écris ces lignes, cette mesure favorable est-elle promulguée en Allemagne. Quelques-uns de mes adversaires les plus déclarés, parmi les hommes d'État allemands, m'ont fait savoir que la sévérité du décret susmentionné de la Diète ne s'adressait pas à l'écrivain tout entier, mais seulement à l'écrivain politique et religieux, tandis que le poëte était parfaitement libre de s'exprimer en poésies, drames, nouvelles; bref, dans tous ces beaux jeux de la fantaisie pour lesquels je possède tant de génie... Je pourrais presque croire qu'on voulait me rendre service, et me forcer à ne pas gaspiller mes talents sur des sujets ingrats... Ils étaient fort ingrats, en effet, et ne m'ont attiré qu'ennuis et persécutions... Grâce à Dieu, les gendarmes m'ont conduit sur un meilleur chemin, et bientôt je serai auprès de vous, enfants de l'école souabe, et, si pendant le voyage je ne gagne pas un rhume, vous vous réjouirez en entendant de quelle douce voix je chanterai avec vous le beau temps,

le soleil du printemps, les délices de mai, les giroflées jaunes et les pruniers.

Que ce livre soit déjà une preuve de mes progrès rétrogrades. J'espère, d'ailleurs, que sa publication ne sera interprétée, ni en haut ni en bas, à mon désavantage. La plus grande partie du manuscrit était, depuis un an déjà, dans les mains de mon libraire; depuis un an et demi, j'avais traité avec lui de la publication, et il était impossible que cette publication ne se fît pas.

Une autre fois, je m'expliquerai plus au long sur cette circonstance, qui n'est pas étrangère à des sujets auxquels ma plume ne peut pas toucher. La même raison m'empêche de mettre en pleine lumière le tissu de calomnies par lesquelles une délation, inouie jusqu'ici dans les annales de la littérature allemande, est parvenue à dénoncer mes opinions comme dangereuses à l'État, et à obtenir contre moi l'interdit en question. On sait comment et de quelle manière cela eut lieu; aussi le dénonciateur, le mouchard littéraire, est-il depuis longtemps l'objet du mépris public; c'est pur luxe si, après tant de nobles voix irritées, je viens encore prononcer un jugement de déloyauté et d'infamie

sur la pitoyable tête de M. Wolfang Menzel, de Stuttgart. Jamais la jeunesse allemande n'a fustigé de verges plus spirituelles, et marqué du fer rouge d'un plus brûlant dédain, un plus misérable pécheur. Je le plains véritablement, ce malheureux auquel la nature avait confié un petit talent et Cotta un grand journal [1], et qui a abusé de l'un et de l'autre d'une manière si dégoûtante et si misérable.

Je ne rechercherai pas si c'est le talent ou le journal qui a donné à la voix de M. Menzel assez de portée pour que ses dénonciations pussent agir d'une manière si fâcheuse, et que des hommes d'État affairés, qui lisent plutôt des journaux littéraires que des livres, l'en aient cru sur parole. Je sais seulement que sa parole devait retentir d'autant plus haut qu'un silence plus inquiet régnait alors en Allemagne... Les chefs du parti du mouvement se tenaient prudemment cois, ou bien étaient assis dans des cellules bien grillées, et attendaient leur jugement, peut-être un arrêt de mort... Tout au plns entendait-on parfois le san-

1. Le *Litteratur blatt,* publié par la librairie Cotta.

glot d'une mère dont l'enfant avait emporté à la baïonnette le corps de garde des constables à Francfort, et ne pouvait plus en sortir, crime d'État aussi irréfléchi certainement que digne de punition, et qui justifiait partout les soupçons les plus subtils des gouvernements... M. Menzel avait très-bien pris son temps pour dénoncer cette grande conjuration qui, sous le nom de *Jeune Allemagne*, est dirigée contre le trône et l'autel, et qui honore, dans l'écrivain de ces pages, son chef le plus dangereux.

Chose singulière! c'est toujours la religion, et toujours la morale, et toujours le patriotisme, par lesquels tous les mauvais sujets colorent leurs attaques! Ce n'est pas dans de vils intérêts privés, par envie d'écrivain, par servilisme inné, qu'ils nous attaquent, c'est pour sauver le bon Dieu, les bonnes mœurs et la patrie. M. Menzel, qui, pendant des années, lorsqu'il était lié avec M. Gutzkow, avait vu dans un douloureux silence la religion en danger de mort, s'aperçoit tout à coup que le christianisme est perdu sans ressource s'il ne saisit pas incontinent son épée pour en percer Gutzkow par derrière jusqu'au cœur. Pour sauver le christianisme lui-même, il est vrai qu'il doit agir d'une façon

parole a-t-elle toujours été oui et non? Vraiment non; après un pistolet chargé, M. Menzel n'a jamais rien craint plus que la franchise du discours; il a toujours été un sournois équivoque, moitié lièvre, moitié girouette, grossier et fanfaron tout ensemble, comme un agent de police. S'il eût vécu dans ces premiers siècles où un chrétien devait sceller de son sang la vérité de l'Évangile, il ne se serait vraiment pas posé en défenseur de celui-ci, mais en délateur de ceux qui se convertissaient au christianisme, et qu'on accusait alors d'athéisme et d'immoralité. Si M. Menzel demeurait à Pékin et non pas à Stuttgart, il écrirait peut-être aujourd'hui de longs articles dénonciateurs contre la *Jeune Chine*, qui, comme cela ressort des derniers décrets du gouvernement chinois, semble être une bande de scélérats qui répandent le christianisme par leurs paroles et leurs écrits, et sont déclarés pour cela, par les mandarins du Céleste Empire, les plus dangereux ennemis de l'ordre social et de la morale.

Oui, après la religion, c'est la morale dont la ruine fait surtout trembler M. Menzel. Est-il réellement si vertueux, cet impitoyable gardien de la

morale de Stuttgart? Je ne veux certes pas refuser à M. Menzel une certaine moralité physique? Il est difficile de ne pas être moral à Stuttgart. A Paris, c'est déjà plus facile. C'est une chose particulière que le vice. Chacun peut exercer tout seul la vertu, et n'a besoin pour cela de l'aide de personne; mais, pour le vice, il faut être deux. M. Menzel, quand il veut fuir le vice, est toujours soutenu de la façon la plus brillante par son extérieur. J'ai une trop favorable opinion du bon goût du vice pour croire qu'il fût jamais capable de courir après un Menzel. Le pauvre Goethe n'était pas si heureusement doué, et il ne lui fut pas donné de rester toujours vertueux. L'école souabe devrait mettre en tête de son prochain *Almanach des Muses* le portrait de M. Menzel; cela serait fort instructif : le public remarquerait tout de suite qu'il n'a pas le moins du monde l'air de Goethe. Et l'on remarquerait, avec plus de surprise encore, que ce héros de la teutomanie, cet ardent champion du germanisme, n'a pas du tout l'air d'un Allemand, mais d'un Mongol...

Ceci est désagréable, il est vrai, pour un homme qui se targue constamment de sa nationalité, ne cesse de se déchaîner contre tout ce qui est étran-

ger, et ne vit que parmi des teutomanes qui ne le regardent que comme un utile allié, mais point du tout comme étant vraiment de leur race. Quant à nous qui ne sommes pas des courtiers de race teutons, nous considérons toute l'humanité comme une grande famille, dont les membres montrent ce qu'ils valent, non pas par la couleur de leur peau et la charpente de leurs os, mais par les instincts de leur âme et par leurs actions. J'accorderais volontiers à M. Menzel, si cela pouvait lui faire plaisir, qu'il est un descendant sans tache de Teut, voire même un légitime arrière-neveu d'Hermann et de Thusnelda, si seulement son âme, son caractère, ses actes, pouvaient justifier une prétention semblable; mais tout cela contredit précisément son germanisme bien plus sérieusement que son visage.

La première vertu des Germains est une certaine fidélité, une certaine fidélité généreuse, quelque peu gauche, mais touchante. L'Allemand se battra, même pour la plus mauvaise cause, du moment qu'il a reçu sa paye d'engagement, ou même qu'il a promis dans l'ivresse son concours; il se bat alors en soupirant, mais il se bat; quels que soient les murmures de son cœur, il ne peut pourtant se ré-

soudre à abandonner son drapeau, et il y reste surtout fidèle quand son parti est en danger, ou même enveloppé par des ennemis supérieurs... Passer à l'ennemi n'est conforme ni au caractère allemand, ni au caractère d'aucun peuple... Mais, dans ce cas, agir encore comme un dénonciateur, il n'y a qu'un coquin qui en soit capable.

Il y a aussi dans la nature germanique une certaine pudeur; jamais l'Allemand ne tirera l'épée contre ceux qui sont faibles et désarmés, et il ne touchera pas l'ennemi lié et garrotté à terre, jusqu'à ce que celui-ci soit dégagé de ses liens, et redevenu libre. Mais c'est contre des femmes que M. Menzel met le plus volontiers flamberge au vent; il les a sabrées par douzaines, les femmes de lettres allemandes, pauvres créatures qui, pour gagner le pain de leurs enfants, prenaient la plume, et n'avaient à opposer aux rudes railleries de la publicité que des larmes cachées! Il nous a certainement rendu, à nous autres hommes, un service important en nous délivrant de la concurrence des écrivains féminins; il est possible même qu'il ait été utile ainsi à la littérature; mais je ne voudrais pas avoir gagné mes éperons dans une semblable campagne.

Je n'aurais pas voulu non plus faire tonner mes philippiques contre M. Gutzkow, ce dernier eût-il été même un parricide, pendant qu'il se trouvait en prison, ou devant les tribunaux. Et je suis bien éloigné pourtant de prétendre à toutes les vertus germaniques, et, moins encore qu'à d'autres, à une certaine loyauté qu'il faut considérer aussi comme un signe particulier de germanisme. J'ai dit en plein visage à beaucoup de fous qu'ils étaient des sages, mais je le faisais par politesse. J'ai injurié bien des sages en les appelant des ânes, mais je faisais cela par haine. Jamais je ne me suis étudié à l'équivoque, attendant avec anxiété les événements, dans la politique comme dans la vie privée, et jamais un misérable égoïsme ne dictait mes paroles. La politique m'empêche de parler ici de la misérable politique de Menzel en politique. D'ailleurs, la vie publique de M. Menzel est connue à satiété, et chacun sait que sa conduite, comme député wurtembergois, a été aussi hypocrite que ridicule. Je ne dirai rien non plus, ne fût-ce que faute d'espace, de sa vie privée de mauvais sujet. Je ne mentionnerai pas davantage ses jongleries littéraires; cela serait trop ennuyeux, si je voulais montrer avec détail comment

M. Menzel, l'honnête homme, cite, des auteurs qu'il critique, de tout autres choses que celles qui sont dans leurs livres ; comment, à la place des expressions originales, il ne donne que des synonymes falsificateurs, etc. Je veux seulement, à cause de sa drôlerie, mentionner cette petite anecdote humoristique, à savoir comment M. Menzel offrit au vieux baron Cotta, pour la publier, son *Histoire de la Littérature allemande*. Le manuscrit de ce livre contenait à la fin les louanges les plus vives pour Cotta, ce qui pourtant n'engagea nullement celui-ci à consentir les honoraires demandés. Le défunt baron était pourtant flatté de se voir une fois loué d'importance, et, lorsque le livre parut chez les frères Frankh, il dit joyeusement à son fils : « Georges, lis ce livre, on y reconnaît mon mérite, j'y suis enfin loué comme il convient. » Mais Georges trouva que toutes les paroles louangeuses avaient disparu du livre, et qu'on avait mis à la place les attaques les plus rudes contre son père. Le vieillard était délicieux quand il racontait cette anecdote.

Et il y a encore chez les Germains une vertu que nous ne trouvons pas chez M. Menzel. M. Menzel est lâche. Je ne dis pas cela, Dieu m'en garde, pour

le rabaisser comme homme; on peut être un bon citoyen et préférer pourtant la fumée du tabac à celle de la poudre, et éprouver pour des balles de plomb plus de répugnance que pour des boulettes de farine à la souabe; car ces dernières peuvent peser lourdement sur l'estomac, mais sont pourtant moins indigestes. Et puis le meurtre est un péché, et le duel même n'est-il pas défendu de la manière la plus positive par la religion, la morale et la philosophie? Mais, quand on fait continuellement des rodomontades de nationalité allemande, quand on veut se faire passer pour un héros teutomane, encore faut-il être brave et se battre aussitôt qu'un homme d'honneur, offensé, vous demande satisfaction, et risquer sa vie pour la parole qu'on a prononcée. Les Allemands sont le peuple brave par excellence. D'autres peuples aussi se battent bien, mais leur combattivité a toujours pour auxiliaire certains motifs étrangers. Le Français se bat bien quand beaucoup de spectateurs le regardent faire, ou que quelqu'une de ses marottes favorites, liberté, égalité, gloire, etc., est en jeu. Les Russes se sont fort bien battus contre les Français, parce que leurs généraux leur disaient que ceux d'entre eux qui

tomberaient sur la terre d'Allemagne ou de France, ressusciteraient immédiatement en Russie; et, pour retourner plus vite à la maison, ils se précipitaient courageusement sur les baïonnettes françaises; il n'est pas vrai que le knout et le brandevin aient suffi alors à les enthousiasmer. Mais les Allemands sont braves sans pensée accessoire, ils se battent pour se battre, comme ils boivent pour boire. Le soldat allemand n'est poussé au combat ni par vanité, ni par soif de gloire, ni par ignorance du péril; il se met tranquillement à son rang et fait son devoir, froidement, intrépidement, positivement. Je parle ici de la grande masse populaire, et non pas de l'élite de la nation qui a reçu dans les universités, ces hautes écoles de l'honneur, la culture la plus raffinée, non toujours dans les sciences, mais d'autant plus souvent dans tout ce qui touche à la dignité de l'homme. J'ai passé près de sept ans pour mes études dans les universités allemandes, et le plaisir de se battre était pour moi un spectacle si habituel, que c'est à peine si je croyais encore à la lâcheté. C'est chez mes compatriotes de Westphalie que j'ai rencontré surtout cette joie du combat, et pourtant ce sont, de nature, les meilleurs

enfants du monde; mais, au premier malentendu, comme ils n'aiment pas les longs échanges de propos, ils sont enclins à terminer au plus vite le débat par les voies naturelles, et pour ainsi dire amicales, c'est-à-dire par l'épée. C'est pour cela que les Westphaliens ont toujours le plus grand nombre de duels à l'Université. Mais M. Menzel n'est ni Westphalien ni Allemand, c'est un poltron. Lorsqu'il attaqua par les paroles les plus impudentes l'honneur de M. Gutzkow, et vomit contre lui les personnalités les plus calomnieuses, et que l'offensé, selon l'usage de la jeunesse allemande, lui demanda satisfaction, le héros germain eut recours à cette pitoyable défaite que M. Gutzkow avait une plume à sa disposition, qu'il pouvait faire imprimer contre lui, Menzel, tout ce qui lui plairait, et qu'il lui donnerait la satisfaction demandée, non pas dans une forêt avec des armes matérielles, mais publiquement, dans le champ clos du journalisme... Et le héros germanique aima mieux clabauder dans sa feuille cancanière, que de se battre comme un homme sur le champ d'honneur.

C'est une chose triste et affligeante, mais vraie, M. Menzel est lâche. Je le dis avec douleur, mais

des intérêts supérieurs exigent que je le dise publiquement : M. Menzel est lâche. J'en suis convaincu. Si M. Menzel veut me persuader du contraire, je viendrai volontiers à mi-chemin au-devant de lui. Ou bien m'offrira-t-il aussi de me défendre par la presse, dans des journaux et des brochures, contre les insinuations sur lesquelles il a basé sa dénonciation première, qu'il a répétées dès lors, et que maintenant il va sans doute redoubler plus que jamais? Ce faux-fuyant pouvait être encore de mise contre M. Gutzkow, parce qu'alors le décret de la Diète n'avait pas été promulgué, et que M. Gutzkow, même depuis lors, n'était pas paralysé comme moi par les termes de ce décret. D'ailleurs, dans la polémique de M. Gutzkow, c'étaient les personnalités qui l'emportaient, puisqu'il avait à se défendre contre des calomnies privées, des attaques à sa personne. Moi, j'aurais davantage à m'occuper des calomnies de mon esprit, de ma manière de penser et de sentir, et je ne pourrais me défendre qu'en exposant sans détour mes vues sur la religion et la morale; ce n'est que par une profession de foi positive que je puis me laver complétement de l'athéisme et de l'immoralité dont on m'accuse. Et

vous savez combien est restreint le champ que ma plume peut labourer aujourd'hui.

M. Menzel, en effet, ne m'a point attaqué personnellement, et je n'ai vraiment contre lui aucun grief personnel. Nous étions même autrefois de bons amis, et il m'a fait assez souvent savoir combien il m'aimait. Il ne m'a jamais reproché d'être un mauvais poëte, et, moi aussi, je l'ai loué. Je mettais ma joie en lui, et je l'ai vanté dans un journal qui n'a pas survécu longtemps à cet éloge [1]. J'étais jeune alors, et ma plus grande bouffonnerie consistait à mettre des puces sous un microscope, pour en démontrer aux gens la grandeur. M. Menzel, au contraire, plaçait alors Goethe sous un verre rapetissant, et cela me procurait aussi un plaisir d'enfant.

Les plaisanteries de M. Menzel ne me déplaisaient pas; il avait alors de l'esprit, et, sans posséder une pensée capitale, une synthèse, il savait combiner et grouper ses saillies avec tant d'adresse, que parfois il pouvait sembler qu'il avait écrit, non

1. Le morceau auquel Heine fait allusion, un jugement sur l'*Histoire de la Littérature allemande*, de W. Menzel, se trouve dans le volume intitulé *De tout un peu*. Paris, Michel Lévy frères.

pas des bouts de vers en prose, mais un livre. Il avait d'ailleurs réellement bien mérité de notre littérature; du matin au soir, il était dans la crotte, le balai en main, et nettoyait les ordures qui s'étaient amassées dans la littérature allemande. Mais ce travail quotidien l'avait rendu lui-même si crasseux et fleurant si mauvais, qu'à la fin on ne pouvait plus supporter son voisinage. Comme un vidangeur qu'on met à la porte quand sa besogne est faite, on met aujourd'hui M. Menzel hors de la littérature. Malheureusement pour lui, cette besogne désinfectante a si complétement pris son temps, que, dans l'intervalle, il n'a rien appris du tout. Que doit-il faire maintenant? Ses connaissances antérieures suffisaient à peine aux besoins du moment; son ignorance a toujours été un objet de moquerie pour ceux qui le connaissaient de près; sa femme seule avait grande opinion de son savoir : aussi ne lui imposait-il pas peu? Le manque de connaissances, et le besoin de cacher cette lacune, est peut-être l'origine de la plupart des erreurs et des friponneries de M. Menzel. S'il avait su le grec, il ne lui serait jamais venu à l'esprit de s'attaquer à Goethe. Le latin, par malheur, n'était pas non plus son fait,

et il lui fallut s'en tenir au germain, et de jour en jour s'accrut son inclination pour les poëtes du moyen âge allemand, pour le noble art de la gymnastique, et pour Jacob Boehme, dont le style allemand est fort difficile à comprendre et qu'il voulait publier sous une forme scientifique.

Je ne dis tout ceci que pour bien montrer les germes et origines de sa teutomanie, et non pas pour l'offenser, car, je le répète, ce n'est ni par rancune ni par malveillance que je m'occupe de lui. Si mes paroles sont dures, ce n'est pas ma faute. Il s'agit de faire voir au public ce que c'est au fond que ce héros fanfaron de nationalité, ce gardien du germanisme, qui ne cesse de couvrir les Français d'injures, et a déclaré que nous autres, pauvres écrivains de la Jeune Allemagne, n'étions que des Français et des juifs. Juifs, cela ne signifierait rien; nous ne cherchons pas l'alliance de la populace, et les gens d'une culture un peu supérieure savent bien que ceux qui sont occupés d'être les adversaires du déisme, ne sauraient avoir aucune sympathie pour la sygnagogue : qui pourrait revenir aux attraits fanés de la mère quand la fille commence à ne plus lui agréer ? Mais qu'on ait voulu

nous représenter comme des ennemis de l'Allemagne, prêts à trahir leur patrie pour la France, c'était là un tour de fripon aussi lâche que perfide.

Il y a peut-être quelques ennemis loyaux des Français dans cette meute de gens qui se trompent si misérablement sur notre compte, et nous font un crime de nos sympathies pour la France. D'autres sont de vieux dogues qui aboient toujours comme en l'an 1813, et dont les jappements témoignent précisément des progrès que nous avons faits. « Le chien aboie, la caravane marche, » dit le Bédouin. Ils aboient moins par méchanceté que par habitude, comme le vieux chien rogneux de basse-cour qui hurle, furieux, à chaque nouveau venu, que ce soit ou non un ami de la maison. La pauvre bête profite peut-être de cette occasion pour tirailler sa chaîne, et faire tout ce bruit menaçant sans que le maître du logis puisse se fâcher. Mais la plupart de ces ennemis sont des coquins qui simulent, à bonne intention, cette haine pour la France, d'impudents, perfides, déloyaux et lâches coquins, qui, manquant de toutes les vertus du peuple allemand, se parent de ses défauts pour se donner l'apparence du patriotisme, et, sous ce costume, diffamer impunément

les vrais amis de la patrie. C'est un jeu doublement faux. Les souvenirs de l'empire napoléonien ne sont pas complétement éteints dans notre pays; on n'y a pas encore tout à fait oublié avec quelle rudesse les hommes furent traités alors par les Français, et avec quelle tendresse les femmes, et, pour la foule, haïr les Français est toujours la même chose qu'aimer la patrie; en exploitant habilement cette haine, on est sûr au moins d'avoir pour soi la populace, quand on se met en campagne contre de jeune écrivains qui cherchent à ménager entre la France et l'Allemagne une alliance d'amitié. Cette haine, sans doute, a été un jour utile à l'État, quand il s'agissait de repousser la domination étrangère; mais, aujourd'hui, le danger n'est plus du côté de l'ouest; la France ne menace plus notre indépendance, les Français d'aujourd'hui ne sont plus les Français d'hier, leur caractère même est changé : à la place d'un léger esprit de conquête est survenu un sérieux mélancolique, quasi allemand ; ils font alliance avec nous dans le domaine de l'esprit, tandis que, dans celui de la matière, leurs intérêts se ramifient tous les jours plus étroitement avec les nôtres. La France est maintenant notre alliée natu-

relle. Celui qui ne s'en aperçoit pas est un imbécile ; celui qui s'en aperçoit, et agit à l'encontre, est un traître.

Mais qu'avait donc à perdre un Menzel à la ruine de l'Allemagne? Une patrie aimée? Mais, là où il y a un bâton, là est la patrie de l'esclave. Une gloire immortelle ? Mais cette gloire s'éteindra à l'heure même où doit expirer le contrat qui lui assure la rédaction de la *Feuille littéraire* de Stuttgart. Que le baron Cotta fasse sonner une petite somme d'argent comme dédommagement stipulé, l'immortalité de Menzel finira dès aujourd'hui. Ou bien aurait-il quelque chose à craindre pour sa personne ? Juste ciel ! Quand les hordes mongoles arriveront à Stuttgart, M. Menzel n'a qu'à faire demander à la garde-robe du théâtre un costume d'Amour, s'armer de l'arc et de la flèche, les Baskirs, aussitôt qu'ils verront son visage, s'écrieront joyeusement : « Voilà notre frère ! »

J'ai dit que, chez nos teutomanes, la haine affichée pour les Français était un jeu doublement faux. Leur premier but est d'obtenir ainsi une popularité qui s'acquiert à très-bon marché, puisqu'on n'a à redouter par là ni de perdre une place, ni de

perdre la liberté. Tonner contre les puissances de son propre pays est déjà chose plus grave. Mais, pour se faire valoir comme des tribuns du peuple, il faut que nos teutomanes risquent parfois un mot de liberté contre les gouvernements allemands, et, dans l'imprudente lâcheté de leur cœur, ils se figurent que les gouvernements leur pardonnent volontiers à l'occasion un brin de démagogie, pourvu qu'ils prêchent, en échange, avec d'autant plus de persévérance, la haine aux Français. Ils ne devinent pas que nos princes maintenant ne craignent plus la France, qu'ils n'ont plus besoin, comme moyen de défense, des haines nationales, et qu'ils envisagent le roi des Français comme l'appui le plus sûr du principe monarchique.

Celui qui a jamais connu les froides et humides journées et les longues nuits de l'exil, celui qui a monté et descendu « le dur escalier de l'étranger, » celui-là comprendra pourquoi je repousse les accusations qui s'adressent à mon patriotisme, avec plus d'indignation que toutes les autres calomnies qui, depuis des années, se sont attachées à moi en si grand nombre, et que je supporte avec patience et orgueil. Je dis avec orgueil, car il pouvait ainsi

me venir à l'esprit cette fière pensée que j'appartiens, moi aussi, à cette troupe des élus de la gloire dont le souvenir subsiste dans l'humanité, et qui partout ont laissé sur la terre, auprès des traces lumineuses et saintes de leurs pas, les ombres fangeuses de la calomnie.

Ce n'est pas moi non plus, ce sont mes écrits, que je voudrais aussi défendre contre l'inculpation d'athéisme et d'immoralité. Mais je ne pourrais le faire que s'il m'était permis de développer du haut d'une synthèse mes vues sur la morale et la religion. Il est à espérer, pourtant, comme je l'ai dit déjà, que cela me sera bientôt accordé. En attendant, je ne me permets qu'une remarque en ma faveur. Les deux ouvrages qui devaient précisément témoigner contre moi comme *corpora delicti*, et où l'on prétend découvrir les tendances coupables dont on m'accuse, ne sont point imprimés tels que je les ai écrits, mais ont été mutilés de telle sorte par des mains étrangères, que, dans un autre temps, et si je n'avais eu à craindre aucun malentendu, j'en aurais décliné la paternité. Je parle de la seconde partie du *Salon*, et de *l'École romantique*. Grâce aux innombrables et larges suppressions qui

y ont été faites, la tendance originelle de ces deux livres a complétement disparu, et une tendance toute différente y a été introduite. Je ne dis pas en quoi consistait cette direction primitive; tout ce que je puis dire, c'est qu'elle n'avait rien d'antipatriotique. Les passages supprimés dans la seconde partie du *Salon* renfermaient en particulier un plus éclatant témoignage à la grandeur du peuple allemand que tout le patriotisme forcé de nos teutomanes n'en a jamais mis au jour; chacun trouvera dans l'édition française de cet écrit, dans le livre *De l'Allemagne*, la confirmation de ce que j'avance. L'édition française des livres incriminés prouvera aussi à tous que les tendances de ces écrits n'étaient pas dans le domaine de la religion et de la morale. Beaucoup de personnes m'accusent, au contraire, d'indifférence relativement à tous les systèmes religieux et moraux, et croient que toute doctrine est la bienvenue pour moi, du moment qu'elle se montre propre à favoriser le bien-être des peuples de l'Europe, ou tout au moins à leur servir d'arme pour le conquérir. Mais on me fait tort. Je ne voudrais jamais combattre avec le mensonge pour la vérité.

Qu'est-ce que la vérité? « Apportez-moi le bassin à laver les mains, » dirait Ponce-Pilate.

J'ai écrit ces feuilles dans une singulière disposition d'esprit. Tout en écrivant, je pensais plus à l'Allemagne qu'au public allemand, et mes pensées erraient autour de plus chers objets que ceux dont s'occupait ma plume... Oui, je finis par perdre toute envie d'écrire, je m'approchai de la fenêtre et considérai les blancs nuages qui, comme un cortége funèbre, traversaient le ciel nocturne. Un de ces mélancoliques nuages me semble si bien connu, et je voudrais tant me souvenir où et quand j'ai vu déjà une fois ces mêmes formes aériennes! je me rappelle enfin que c'était dans le nord de l'Allemagne, il y a six ans, peu après la révolution de juillet, dans cette douloureuse soirée où je pris congé pour toujours du plus fidèle compagnon d'armes, de l'ami le plus désintéressé de l'humanité. Il savait bien la triste destinée qui nous attendait l'un et l'autre. En me serrant la main pour la dernière fois, il leva les yeux vers le ciel, regarda longtemps ce même nuage dont le mélancolique aspect m'attriste à cette heure et me dit d'un ton douloureux : « Il n'y a que les natures mauvaises et

vulgaires qui trouvent leur profit dans une révolution. Dans le cas le plus fâcheux, si elle échoue, ils savent pourtant toujours se tirer à temps d'affaire. Mais que la révolution réussisse ou manque, les hommes d'un grand cœur seront toujours ses victimes. »

A ceux qui souffrent dans la patrie, adieu !

Écrit à Paris le 24 janvier 1834.

DE LA POLOGNE

Depuis quelques mois, j'ai parcouru en tout sens la portion prussienne de la Pologne; je ne suis pas allé bien loin dans la partie russe, et pas du tout dans la Pologne autrichienne. Quant aux hommes, j'ai appris à en connaître beaucoup, et de toutes les parties du pays. La plupart, il est vrai, étaient des gentilshommes, et même des plus haut placés. Mais, si mon corps ne se mouvait que dans les cercles de la haute société, dans la banlieue des châteaux, mon esprit errait souvent dans les huttes du bas peuple. Vous avez là le point de vue pour l'appréciation de mon jugement sur le pays.

Je n'ai rien de ravissant à vous dire sur l'extérieur du pays. Nulle part des groupes de rochers pittoresques, des cascades romantiques, des bocages à rossignols, etc.; il n'y a ici que de vastes étendues plates de terre cultivée, bonne presque partout, et d'épaisses et tristes forêts de sapins. La Pologne ne vit que de l'agriculture et de l'élève du bétail; presque pas traces de fabriques et d'industrie. Les villages polonais offrent le plus lamentable aspect: des étables basses, construites en terre, couvertes de lattes minces ou de nattes de jonc. Là vit le paysan polonais avec son bétail et le reste de sa famille, heureux d'être en vie, et ne pensant à rien moins qu'aux esthétiques de Berlin. On ne peut nier pourtant que le paysan polonais n'ait souvent plus de sentiment et de bon sens que le paysan allemand en maints pays. J'ai rencontré souvent chez le plus humble Polonais cette saillie originale (non pas l'humeur, la saillie de l'âme) qui à chaque occasion jaillit avec une variété de couleurs merveilleuses, et cet enthousiasme sentimental, cet éclat brillant d'un sentiment ossianique de la nature, dont la passion provoque l'essor aussi involontairement que la rougeur du visage. Le paysan polonais porte encore

son costume national, une jaquette sans manches qui descend jusqu'au milieu des cuisses, et un surtout semé de brandebourgs de couleur claire. Ce surtout, ordinairement vert ou bleu clair, est le modèle grossier des fines polonaises de nos élégants. La tête est couverte d'un petit chapeau rond, bordé de blanc, se terminant en pointe comme un cône tronqué, et orné de rubans bariolés ou de plumes de paon. Ainsi costumé, on voit, le dimanche, le paysan polonais s'acheminer vers la ville pour faire trois choses : d'abord se faire raser, secondement entendre la messe, et troisièmement enfin s'enivrer à mort. On voit ceux que cette triple besogne a rendus certainement fort heureux, étendus tout de leur long dans le ruisseau de la rue, privés de sens, et entourés d'une bande d'amis qui, mélancoliquement groupés, semblent s'étonner que l'homme ici-bas puisse supporter si peu de chose! Qu'est-ce que l'homme, si trois pintes d'eau-de-vie le mettent à terre ? Et pourtant les Polonais se sont élevés dans le boire à une hauteur surhumaine. Le paysan est bien bâti, de forte race, l'air militaire, et a d'ordinaire les cheveux blonds; la plupart les portent fort longs. Aussi beaucoup de paysans ont-ils la

plique polonaise (*weichselzopf*[1]), fort agréable maladie dont il est à espérer que nous jouirons un jour, quand la manie des longs cheveux sera plus générale encore dans les pays d'Allemagne. La servilité du paysan polonais envers le noble est révoltante. Il incline sa tête presqu'aux pieds du seigneur, et prononce la formule : « Je baise les pieds. » Celui qui veut voir l'obéissance personnifiée, n'a qu'à regarder un paysan polonais devant son seigneur; il n'y manque que la queue frétillante. A cette vue, je pense involontairement : « Et Dieu créa l'homme à son image! » et je suis pris d'une douleur infinie quand je vois l'homme aussi profondément humilié devant un autre homme. Ce n'est que devant le roi qu'on doit se courber; à part ce dernier article, j'adopte complétement le catéchisme des Américains du Nord. J'avoue que je préfère les arbres de la prairie aux arbres généalogiques, que j'estime beaucoup plus le droit de l'homme que le droit canon, et que je mets à plus haut prix les ordres de la raison que les abstrac-

1. Le nom allemand de cette maladie (*weichselzopf*) veut dire la *cadenette de la Vistule.*

tions d'historiens myopes; mais, quand vous me demandez si le paysan polonais est malheureux, et si sa position sera meilleure lorsque les serfs d'aujourd'hui seront devenus de libres propriétaires, je mentirais en répondant tout à fait affirmativement. Quand on prend l'idée du bonheur dans son sens relatif, et qu'on remarque que ce n'est pas un malheur, si on en a pris l'habitude dès sa jeunesse, de travailler tout le jour et de manquer de ces commodités de la vie que l'on ne connaît même pas, il faut convenir que le paysan polonais n'est pas malheureux dans le sens propre du mot; d'autant plus qu'il ne possède absolument rien, et passe sa vie dans cette insouciance qui est envisagée par plusieurs comme le bonheur suprême. Mais il n'y a aucune ironie de ma part à dire que, dans le cas où l'on ferait, tout à coup, du paysan polonais un propriétaire indépendant, il se trouverait bientôt dans la position la plus incommode du monde, et que sûrement beaucoup d'entre eux tomberaient dans la plus grande misère. Avec son insouciance, devenue maintenant une seconde nature, le paysan administrerait mal sa propriété, et, si un malheur l'atteignait, il serait absolument perdu. Aujour-

d'hui, quand la récolte manque, il faut que le seigneur envoie au paysan de son propre blé; ce serait lui qui perdrait, en effet, si le paysan mourait de faim, ou ne pouvait pas semer. Pour la même raison, il faut qu'il lui envoie une nouvelle pièce de bétail, quand le bœuf ou la vache du paysan a péri. Il lui donne du bois en hiver, il lui envoie médecin et médecine quand il est malade lui ou quelqu'un de sa famille; bref, le seigneur est son curateur perpétuel. Je me suis convaincu que cette tutelle est exercée par la plupart des seigneurs très-consciencieusement et charitablement; et, en général, j'ai trouvé que les nobles traitent leurs paysans avec douceur et bonté; tout au moins les restes de l'ancienne dureté sont rares. Beaucoup de nobles désirent même l'indépendanee des paysans: le plus grand homme que la Pologne ait produit, et dont le souvenir vit encore dans tous les cœurs, Thaddée Kosciusko, était un ardent partisan de cette émancipation, et les idées d'un favori pénètrent sans qu'on s'en aperçoive dans toutes les âmes. D'ailleurs, l'influence des idées françaises, qui trouvent un plus facile accès en Pologne que partout ailleurs, agit d'une manière incalculable sur la con-

dition des paysans. Vous voyez que leur état n'est pas si mauvais, et qu'on peut espérer leur affranchissement graduel. C'est là le but auquel paraît tendre le gouvernement prussien par des mesures bien entendues. Puisse cette bienfaisante lenteur réussir ! Elle est plus sûre, et pour le moment plus utile, qu'une précipitation avide de bouleversements. Mais celle-ci est bonne parfois, quoi qu'on en dise.

En Pologne, entre le paysan et le seigneur se trouvent les juifs. Ceux-ci forment presque plus du quart de la population, font tous les métiers, et peuvent à bon droit être nommés le tiers état de la Pologne. Nos faiseurs de statistiques, qui appliquent à toutes choses la mesure allemande ou française, disent donc à tort que la Pologne n'a point de tiers état, parce qu'en Pologne cette classe est séparée des autres d'une manière plus tranchée, parce que ses membres trouvent leur plaisir aux malentendus de l'Ancien Testament, et qu'ils sont encore fort éloignés extérieurement de cet idéal du bourgeois sentimental, tel qu'on le voit si joliment représenté, dans son plus beau costume du dimanche, sous la figure d'un philistin de ville impériale,

dans quelque *Almanach des Dames* de Nuremberg. Vous voyez donc que les juifs en Pologne, par leur position et leur nombre, sont d'une plus grande importance, au point de vue de l'économie de l'État, que chez nous, et que, pour en bien parler, il faut autre chose que la profondeur sentimentale des romanciers de cabinets de lecture du nord de l'Allemagne, ou la profondeur philosophique des spirituels garçons de boutique de l'Allemagne du Sud. On m'a dit que les juifs du grand-duché de Posen étaient très-inférieurs en civilisation aux juifs autrichiens d'Autriche; aussi je ne dirai rien de positif sur les juifs polonais en général, et je préfère vous renvoyer à l'écrit de David Friedländer, *les Israélites dans le royaume de Pologne* (Berlin, 1819). Depuis la publication de ce livre, écrit avec une impartialité et une philosophie rares (qui va jusqu'à méconnaître injustement les mérites et la valeur morale des rabbins), l'état des juifs polonais ne s'est vraisemblablement guère modifié. Dans le grand-duché, comme encore aujourd'hui dans le reste de la Pologne, c'étaient eux seuls qui s'adonnaient à tous les métiers; on voit maintenant arriver beaucoup d'artisans allemands, et les paysans

polonais eux-mêmes semblent prendre plus de goût aux travaux de ce genre. Mais il est curieux que le Polonais devienne d'ordinaire cordonnier, ou brasseur de bière, ou distillateur de brandevin. Dans un faubourg de Posen (la Walischei), j'ai vu des enseignes de savetier sur la moitié des maisons, et je pensais à la ville de Bradford, dans *le Messier de Wakefield* de Shakspeare. Les juifs qui ne se font pas baptiser n'obtiennent aucun emploi civil dans la Prusse polonaise; par contre, dans la Pologne russe, on a trouvé opportun d'admettre les juifs à tous les emplois de l'État. Du reste, l'arsenic des mines de ce pays n'a pas encore été sublimé en une philosophie ultra-pieuse, et les loups des forêts de la vieille Pologne ne sont pas encore dressés à hurler des citations historiques.

Il serait à désirer que notre gouvernement cherchât, par des moyens bien entendus, à inspirer aux juifs du grand-duché plus d'amour pour l'agriculture, car il ne doit s'y trouver que fort peu de cultivateurs juifs. Ils sont nombreux, au contraire, dans la Pologne russe. La répugnance des juifs polonais pour la charrue vient sans doute de ce qu'ils ont vu autrefois le paysan serf dans un état extérieure-

ment si triste. Que la classe des paysans sorte de son abaissement, et les juifs saisiront les cornes de la charrue. — A peu d'exceptions près, toutes les auberges de Pologne sont dans les mains des juifs, et leurs nombreuses distilleries de brandevin font beaucoup de mal au pays, en favorisant l'ivrognerie parmi les paysans. Mais j'ai déjà dit plus haut que la consommation du brandevin était un des éléments de leur bonheur. — Chaque seigneur a, au village ou à la ville, un juif qu'il appelle facteur, et qui exécute toutes ses commissions, ses achats et ses ventes, prend pour lui des informations, etc., institution singulière qui montre combien les nobles polonais aiment leurs aises. L'extérieur du juif polonais est effrayant. Je frissonne en pensant au premier village polonais que j'ai vu près de Meseritz, et qui est presque entièrement habité par des juifs. La feuille hebdomadaire de W—ck, même préparée en soupe, n'aurait pu me soulever le cœur comme ces sales figures en guenilles; et les discours emphatiques d'un élève de troisième, enthousiaste de la gymnastique et de la patrie, n'aurait pas martyrisé aussi affreusement mes oreilles que le jargon des juifs polonais. Toutefois, ce dé-

goût se changea bientôt en pitié quand je vis de plus près l'état de ces gens, les trous en forme d'étable à porcs où ils demeurent, piaillent, prient, trafiquent et... souffrent. Leur langue est un allemand croisé d'hébreu, et façonné à la polonaise. Ils ont émigré d'Allemagne en Pologne, dans des temps très-anciens, à cause des persécutions religieuses; car les Polonais, en cas semblables, se sont toujours distingués par leur tolérance. Lorsque les dévots conseillaient à un roi de Pologne de ramener par la force les protestants polonais au catholicisme, il répondit : *Sum rex populorum, sed non conscientiarum.* — Les juifs apportèrent les premiers en Pologne l'industrie et le commerce, et furent favorisés, sous Casimir le Grand, par des priviléges considérables. Ils semblent avoir été beaucoup plus rapprochés de la noblesse que des paysans; car, d'après une ancienne loi, le juif qui passait au christianisme était, *eo ipso*, élevé à la noblesse. Je ne sais si cette loi est tombée en désuétude, et lequel des deux a réellement perdu de sa valeur. — Dans ces temps anciens, les juifs, par leur civilisation et leur culture d'esprit, étaient fort élevés au-dessus du noble, qui ne s'occupait

d'autre chose que l'art grossier de la guerre, et n'avait pas encore le vernis français. Ils étudiaient au moins toujours leurs livres de science et de religion hébraïques, pour l'amour desquels ils avaient quitté leur patrie et une vie plus facile. Mais ils n'ont évidemment pas marché avec la culture européenne, et leur spiritualisme a dégénéré en une triste superstition à laquelle des subtilités scolastiques ont donné mille formes bizarres. Toutefois, malgré le barbare bonnet de fourrure qui couvre sa tête, et les idées plus barbares encore qui la remplissent, j'estime beaucoup plus le juif polonais que tant de juifs allemands qui portent un chapeau bolivar sur la tête et leur Jean-Paul au dedans. Dans son isolement complet, le caractère du juif polonais est devenu un tout; dans une atmosphère tolérante, ce caractère a reçu l'empreinte de la liberté. L'homme intérieur n'est pas devenu un mélange confus de sentiments hétérogènes, et ne s'est pas gâté dans la contrainte des murs du ghetto de Francfort, des très-sages ordonnances de police, et des charitables lois d'exception. Le juif polonais, avec sa pelisse sale, sa barbe bien habitée, son odeur d'ail, et son jargon israélite, me plaît encore

plus que d'autres dans toute la splendeur de leurs titres de rente sur l'État.

Comme je l'ai remarqué plus haut, ne vous attendez dans cette lettre à aucune description de scènes ravissantes de la nature, d'œuvres d'art splendides, etc. ; il n'y a que les hommes, et particulièrement les plus nobles de l'espèce, c'est-à-dire les gentilshommes, qui méritent en Pologne l'attention du voyageur. Et vraiment il me semble que, lorsqu'on voit un vigoureux gentilhomme polonais, un vrai noble, et une belle Polonaise, dans leur véritable éclat, il y a là quelque chose qui charme l'âme au moins autant que l'aspect d'un château romantique sur un rocher, ou d'une Vénus de Médicis en marbre. Je vous donnerais volontiers une description du caractère des nobles polonais, et cela ferait une très-précieuse mosaïque d'adjectifs : hospitalier, fier, brave, souple, faux (cette petite pierre jaune ne peut pas manquer), irritable, enthousiaste, joueur, généreux et arrogant. Mais j'ai trop souvent déclamé moi-même contre les écrivailleurs de brochures qui, après avoir vu sautiller un maître de danse parisien, se mettent à improviser le portrait d'un peuple, — et, quand ils ont vu bâiller

un gros négociant en coton, de Liverpool, en font autant : — ces caractéristiques générales sont la source de tout mal. Il faut plus d'une vie d'homme pour saisir le caractère d'un seul individu, et une nation se compose de millions d'individus. Ce n'est qu'en considérant l'histoire d'un homme, l'histoire de son éducation et de sa vie, qu'il nous est possible de comprendre les traits essentiels de son caractère. Dans des classes entières, dont les membres prennent, par l'éducation et la vie, une même direction, quelques traits saillants doivent cependant se faire remarquer, c'est ce qui a lieu chez les nobles polonais, et ce n'est qu'à ce point de vue qu'on peut dire quelque chose de général sur leur caractère. L'éducation même est, partout et toujours, déterminée par les conditions de lieu et de temps, par le sol et par l'histoire politique. En Pologne, c'est encore plus le cas que partout ailleurs. La Pologne est située entre la Russie et... la France. Je ne parle pas de l'Allemagne, parce qu'un grand nombre de Polonais la considéraient injustement comme un large marais par-dessus lequel il fallait vite sauter pour arriver dans la terre promise où les mœurs et les parfumeries se fabriquent

avec le plus de finesse. La Pologne fut aussi exposée aux influences les plus hétérogènes, la barbarie pénétrant de l'est par les contacts hostiles avec la Russie, et une civilisation raffinée à l'excès venant de l'ouest par le contact sympathique de la France : de là ce singulier mélange de culture et de barbarie dans le caractère et la vie domestique des Polonais. Je ne dis pas précisément que toute la barbarie est venue de l'est; on en avait dans le pays même une provision suffisante; mais, dans les derniers temps, cette invasion est fort visible. La vie à la campagne exerce une influence considérable sur le caractère des nobles polonais. Un petit nombre d'entre eux seulement sont élevés dans les villes; la plupart des jeunes garçons restent dans les terres de leurs parents jusqu'à ce que leur éducation soit faite, et que les soins peu laborieux d'un gouverneur, ou une fréquentation peu longue de l'école, ou simplement la bonne nature, les aient mis en état de prendre du service, ou d'aller à l'Université, ou de recevoir, de cette Lutèce qui lèche les ours, le dernier poli et la consécration définitive d'une éducation distinguée. Comme tous n'ont pas les mêmes moyens à leur disposition, il

va sans dire qu'il faut faire une distinction entre les gentilshommes pauvres, les nobles riches, et les magnats. Les premiers vivent souvent très-misérablement, presque comme le paysan, et n'ont pas de prétentions à la culture de l'esprit. Quant aux gentilshommes riches et aux magnats, la différence entre eux n'est pas saillante, et parfois échappe presque entièrement aux étrangers. En soi, la dignité d'un noble polonais (*civis polonus*) est de la même étendue pour le plus pauvre que pour le plus riche. Mais l'idée d'une dignité supérieure s'est attachée au nom de certaines familles, qui se sont distinguées de tout temps par l'étendue de leurs propriétés, ou par les services rendus à l'État, et on les distingue communément sous le nom de magnats. Les Czartoryski, les Radziwill, les Zomoyski, les Sapieha, les Poniatowski, les Potoçki, etc., sont considérés, il est vrai, comme de simples nobles polonais, aussi bien que tel pauvre gentilhomme qui tient peut-être les cornes de sa charrue; toutefois, *de facto*, *de nomine*, ils forment la haute noblesse. Leur considération est même plus fortement établie que celle de la haute noblesse allemande, parce qu'ils se sont donné eux-mêmes leur dignité, et que ce n'est

pas seulement quelque vieille demoiselle au roide corsage, mais le peuple tout entier qui porte dans sa tête leur arbre généalogique. On rencontre rarement aujourd'hui la dénomination de *staroste*, qui est devenue, d'ailleurs, un simple titre. Le nom de *comte* est aussi un simple titre chez les Polonais, et il n'y a eu qu'un petit nombre de ces titres distribués par la Prusse et l'Autriche. Quant à l'orgueil nobiliaire, les Polonais ne le connaissent pas, et il n'existe que dans les pays où s'élève une bourgeoisie puissante, ayant ses aspirations et ses prétentions à elle. Ce n'est que lorsque le paysan polonais pourra acheter des terres, et que le juif polonais ne se montrera plus aussi prévenant pour le gentilhomme, que l'orgueil nobiliaire pourra se développer chez ce dernier, et ce fait témoignerait d'un progrès dans l'état du pays. Comme ici les juifs sont plus haut placés que les paysans, ce sont eux d'abord qui entreront en collision avec cet orgueil nobiliaire, qui prendra certainement alors un nom plus religieux.

Ce caractère particulier de la noblesse polonaise, que je viens d'indiquer en passant, a contribué surtout, comme on peut penser, à la forme singulière

ment étrange qu'a prise l'histoire politique de la Pologne; et les influences historiques sur l'éducation des Polonais, et par suite sur leur caractère national, ont été peut-être plus importantes encore que celle du sol. L'idée d'égalité a développé chez les nobles polonais cet orgueil national qui nous étonne souvent par sa grandeur, qui souvent aussi nous blesse par son dédain pour les Allemands, et qui contraste si fort avec la modeste réserve qu'enseigne le knout. C'est cette égalité qui donna naissance à l'ambition grandiose que l'on voit animer les plus petits comme les plus grands, et qui aspira souvent au faîte de la puissance, parce que la Pologne fut, la plupart du temps, un empire électif. Régner, c'était là le fruit exquis que tout Polonais aurait voulu cueillir. Ce n'est point par les armes de l'esprit, qui ne conduisent que lentement au but, qu'il voulait s'en emparer; c'est par un coup d'épée hardi qu'il comptait l'abattre, pour le savourer hâtivement. De là chez les Polonais cette préférence pour l'état militaire, où les entraînait leur caractère vif et disputeur; de là chez eux tant de bons soldats et généraux, mais si peu d'hommes d'État, et moins encore de savants parvenus à la réputation. Le pa-

triotisme est chez les Polonais le grand sentiment qui absorbe tous les autres, comme l'Océan les fleuves. Un Français, qui ne pouvait comprendre cet amour du pays, disait un jour en secouant finement la tête et contemplant les plaines marécageuses de la Pologne : « Et voilà ce que ces gens appellent une patrie! » Mais ce n'est pas du sol même, c'est des luttes pour son indépendance, des souvenirs historiques, et du malheur, que ce patriotisme est né chez les Polonais. Il brûle aujourd'hui aussi ardemment, peut-être plus ardemment encore qu'aux jours de Kosciusko. C'est presque jusqu'au ridicule que les Polonais honorent tout ce qui est patriotique. Comme un mourant qui se débat contre la mort, leur âme se révolte et se soulève contre l'idée de l'anéantissement de leur nationalité. Ces mouvements convulsifs du peuple polonais à l'agonie ont quelque chose d'effrayant... Mais tous les peuples de l'Europe et du monde devront traverser cette agonie, afin que la vie sorte de la mort, et qu'à la nationalité païenne succède la fraternité chrétienne. Je n'entends point par là l'abandon de ces belles particularités dans lesquelles se complaît surtout l'amour, mais cette confédération frater-

nelle et universelle des peuples, ce christianisme primitif auquel, nous autres Allemands, nous aspirons surtout, et qui ont le mieux inspiré les plus nobles de nos écrivains, Lessing, Herder, Schiller, etc. Les nobles polonais, aussi bien que nous-mêmes, en sont fort éloignés encore. Une grande partie d'entre eux vivent dans les formes du catholicisme, sans comprendre malheureusement l'esprit qui les anime, et leur transition actuelle à des formes humanitaires; une portion plus grande encore se rallie à la philosophie française. Je ne veux assurément pas médire de celle-ci; il y a des heures où je la vénère, et beaucoup; je suis moi-même en quelque manière un de ses fils. Mais je crois pourtant qu'il lui manque la chose essentielle — l'amour. Là où ne brille pas cette étoile, c'est la nuit, quand même toutes les lumières de l'Encyclopédie feraient jaillir leurs plus brillants feux d'artifice. — Si le mot de patrie est le premier mot du Polonais, celui de liberté est le second. Une belle parole, la plus belle assurément après celle d'amour. Mais c'est aussi avec celle d'amour, la plus mal comprise, et celle qui sert à désigner les choses les plus contradictoires. C'est ici le cas. La liberté

de la plupart des Polonais n'est pas la liberté divine, celle de Washington; un petit nombre seulement, des hommes comme Kosciusko, ont compris celle-ci et cherché à la répandre. Beaucoup sans doute parlent avec enthousiasme de cette liberté, mais ils ne font rien pour émanciper leurs paysans. Le mot de liberté, qui résonne si beau et si retentissant dans l'histoire polonaise, n'était que la devise de la noblesse, qui cherchait à arracher à la royauté autant de priviléges que possible, pour augmenter sa propre puissance, et provoquer ainsi l'anarchie. C'était tout comme en Allemagne, où la liberté consistait surtout en ceci : réduire l'empereur à la besace, pour que la noblesse pût vivre opulemment dans la débauche, et régner arbitrairement : et cet empire dont le chef était solidement lié sur son siége et, à la fin, n'avait plus dans sa main qu'un sceptre de bois, un tel empire devait périr. Par le fait, l'histoire de la Pologne est, en raccourci, l'histoire de l'Allemagne, si ce n'est qu'en Pologne les grands ne s'étaient pas aussi complétement affranchis et rendus indépendants du chef de l'État que chez nous, et que la circonspection allemande avait toujours tempéré l'anarchie par un certain ordre.

Si Luther, l'homme de Dieu et le mari de Catherine de Bora, s'était trouvé devant une diète à Cracovie, on ne l'aurait pas laissé à coup sûr s'expliquer aussi tranquillement qu'à Worms. Ce principe de la liberté tumultueuse (qui vaut mieux peut-être que le sommeil de l'esclavage) a cependant, malgré sa grandeur, conduit les Polonais à leur perte. Mais il est étonnant de voir quelle puissance exerce à lui seul sur les Polonais le mot de liberté; leurs âmes brûlent et s'enflamment en apprenant que quelque part on combat pour la liberté; leurs yeux brillent en regardant du côté de la Grèce et de l'Amérique du Sud. Mais, en Pologne même, comme je l'ai dit plus haut, on ne comprend, par l'oppression de la liberté, que la suppression des droits de la noblesse, et l'égalisation progressive des classes. Nous savons mieux cela; les libertés doivent disparaître, là où doit fleurir l'universelle liberté de la loi.

Maintenant, agenouillez-vous, ou tout au moins mettez chapeau bas : — je vais parler des femmes polonaises. Mon esprit erre aux bords du Gange et cherche, pour les comparer, les plus délicates et les plus charmantes fleurs. Mais que sont au prix de ces gracieuses créatures tous les attraits des fleurs de

Mallika, d'Oschaddi, de Nagakesar, des fleurs de lotus, et de toutes les autres, quels que soient leurs noms, — Kamalata, Pedma, Kamala, Tamala, Sirischa, etc. !.. Si j'avais le pinceau de Raphaël, les mélodies de Mozart, et la langue de Calderon, je réussirais peut-être à éveiller dans votre cœur l'enchantement que vous éprouveriez en voyant une vraie Polonaise, une Aphrodite de la Vistule, apparaître en personne devant vos yeux charmés. Mais que sont les barbouillages colorés de Raphaël auprès de ces tableaux d'autel de la beauté, que le Dieu vivant a joyeusement dessinés dans ses heures les plus sereines ! Qu'est-ce que la musique enragée de Mozart auprès des paroles qui coulent des lèvres de rose de ces suaves créatures ! Qu'est-ce que toutes les étoiles de la terre et les fleurs du ciel de Calderon, auprès de ces êtres charmants que j'appelle, aussi, en bonne langue de Calderon, des anges de la terre, parce que j'appelle les anges mêmes les Polonaises du ciel ! Oui, mon ami, celui qui regarde dans leurs yeux de gazelles croit au ciel, quand même il serait le plus ardent sectateur du baron d'Holbach !...

Quant au caractère des Polonaises, je n'en dirai

qu'un mot: elles sont femmes. Qui voudrait se faire fort d'esquisser le caractère des femmes?

Un très-digne philosophe — qui a écrit deux in-octavo de *caractères féminins* — a fini par surprendre sa propre femme dans les bras d'un militaire. Je ne veux point dire par là que les femmes n'aient pas de caractère. Mon Dieu, non! Elles en ont plutôt chaque jour un autre. Je ne veux pas non plus censurer ce changement perpétuel de caractère. C'est même un avantage. Un caractère est le produit d'un système de principes stéréotypés. Si ces principes sont erronés, toute la vie ne sera qu'une grande et longue erreur. Nous disons qu'un homme a *du caractère* lorsqu'il agit d'après des principes fixes, ne réfléchissant pas que, chez un tel homme, la liberté de la volonté a disparu, que son esprit ne progresse pas, et que lui-même est l'esclave aveugle de ses pensées surannées. Nous disons aussi qu'un homme est conséquent lorsqu'il en reste à ce qu'il a dit et fait une fois pour toutes, et nous sommes souvent assez tolérants pour excuser des fous et des scélérats, pourvu qu'on puisse dire d'eux qu'ils ont agi d'une manière conséquente. Mais cet asservissement

moral ne se trouve guère que chez les hommes; dans l'esprit des femmes demeure toujours vivant et mobile l'élément de la liberté. Chaque jour, elles changent d'idées sur la vie et le monde, la plupart du temps sans s'en apercevoir. Elles se lèvent le matin comme des enfants insouciants, bâtissent à midi un système qui s'écroule le soir comme un château de cartes. Ont-elles aujourd'hui de mauvais principes, je parie que, demain, elles en auront d'excellents. Elles changent d'opinion aussi souvent que de toilette. Quand aucune pensée dominante ne règne dans leur esprit, c'est alors l'état par excellence, l'interrègne de l'âme. Et cet interrègne est chez les femmes le temps de la plus grande pureté et de la plus grande force, et les inspire plus sûrement que toutes les lanternes d'abstractions philosophiques qui nous égarent si souvent, nous autres hommes. N'allez pas croire que je fasse ici le rôle de l'*advocatus diaboli*, et que je veuille louer les femmes de cette absence de caractère, que nos béjaunes jeunes et vieux déplorent du fond de l'âme, — maltraités qu'ils sont, les uns par l'amour, les autres par l'hymen. Remarquez aussi que, dans ce jugement général sur les femmes,

ce sont les Polonaises que j'ai surtout en vue, et que les femmes allemandes en sont à moitié exceptées. Le peuple allemand, par sa profondeur innée, a des dispositions toutes particulières à la fermeté de caractère, et il s'en est communiqué quelque chose aux femmes, quelque chose qui augmente de plus en plus avec le temps ; de sorte que, chez les dames allemandes âgées, même chez des femmes de moyen âge, c'est-à-dire des femmes de quarante ans, il se rencontre des caractères assez racornis.

Les Polonaises sont infiniment différentes des femmes allemandes. La nature slave en général, et les mœurs polonaises en particulier, peuvent avoir produit ce résultat. Au point de vue de l'amabilité, je ne veux point mettre la Polonaise au-dessus de l'Allemande; — on ne peut les comparer. Qui voudrait mettre une Vénus du Titien au-dessus d'une Marie du Corrége ? Dans une vallée couverte de fleurs, aux clairs rayons du soleil, je voudrais avoir une Polonaise pour compagne de promenade; sous les tilleuls éclairés par la lune, je choisirais une Allemande. Dans un voyage à travers l'Espagne, la France et l'Italie, je voudrais avoir avec moi une Polonaise, — mais une Allemande pour le voyage

à travers la vie. Parmi les femmes polonaises, on trouvera peu de modèles de vie domestique, de sollicitude maternelle, de pieuse humilité, et de toutes les vertus paisibles des femmes allemandes. Mais ces vertus du foyer se trouvent surtout chez nous dans la bourgeoisie, et dans une portion de la noblesse qui s'est rattachée à la bourgeoisie par ses mœurs. Dans le reste de la noblesse allemande, on s'aperçoit davantage de l'absence de ces vertus domestiques, et d'une manière bien plus sensible que chez les femmes de la noblesse polonaise. Oui, chez celles-ci, il n'arrive jamais qu'on attache du prix à l'absence de ces vertus, et qu'on s'en fasse accroire pour cela, comme beaucoup de dames nobles en Allemagne qui n'ont pas assez d'argent ou d'esprit pour s'élever au-dessus de la bourgeoisie, et qui cherchent à se distinguer au moins par le mépris des vertus bourgeoises, et en conservant les vices de la vieille noblesse qui ne coûtent rien.

Les femmes des Polonais ne sont pas non plus fières de leurs ancêtres, et il ne vient pas à l'esprit d'une noble demoiselle polonaise de se pavaner fièrement parce que son aïeul, le cavalier de proie,

qui détroussait, il y a quelques centaines d'années, les passants sur les chemins, a échappé à la punition méritée de la corde. — Le sentiment religieux est plus profond chez les femmes allemandes que chez les Polonaises. Celles-ci vivent plus au dehors qu'au dedans; ce sont de gaies enfants qui se signent devant les images des saints, courent légèrement à travers la vie comme dans une salle de bal, et rient, et dansent, et sont aimables. Vraiment, je ne voudrais pas appeler étourderie, pas même légèreté, cette disposition facile des Polonaises qui est si fort encouragée par les mœurs légères du pays, par le léger ton français qui s'y mêle, par la légère langue française que l'on parle de préférence en Pologne, presque comme une langue maternelle, et par la légère littérature française dont le dessert — c'est-à-dire les romans — est dévoré par les Polonaises; et, quant à la pureté des mœurs, je suis convaincu que les Polonaises ne le cèdent point aux femmes allemandes. Les débordements de quelques femmes de magnats polonais ont fait beaucoup parler, en divers temps, à cause de leur énormité, et le vulgaire, comme je le disais plus haut, juge de toute une nation d'après les quelques individus suspects

qu'il a pu rencontrer. D'ailleurs, il faut penser que les Polonaises sont belles, et que les belles femmes, pour des motifs connus, sont le plus exposées aux mauvais propos, et n'y échappent pas lorsque, comme les Polonaises, et sans songer à mal, elles passent leur vie gaiement, légèrement et gracieusement. Croyez-moi, l'on n'est pas moins vertueux à Varsovie qu'à Berlin; seulement, les vagues de la Vistule roulent un peu plus impétueusement que les eaux basses de la silencieuse Sprée.

Je passe des femmes aux sentiments politiques des Polonais, et je dois reconnaître que les événements des derniers temps ont douloureusement ému l'âme exaltée des gentilshommes de ce pays. Ceux qui ne sont pas Polonais sont aussi pénétrés de compassion en énumérant les souffrances politiques qui, dans un petit nombre d'années, ont atteint ce peuple. Beaucoup de nos journalistes se tirent commodément d'affaire en disant légèrement que les Polonais, par leur désunion, se sont eux-mêmes attiré leur sort, et qu'ainsi ils ne sont pas à plaindre. C'est une échappatoire absurde. Aucun peuple, considéré comme un tout ne fait de faute; ses actes naissent d'une nécessité

intérieure, et ses destinées en sont constamment le résultat. Une pensée plus haute se révèle à l'observateur, c'est que l'histoire (Nature, Dieu, Providence, etc.) poursuit avec les peuples, non moins qu'avec les individus, ses grandes visées, et que maint peuple doit souffrir, afin que l'humanité subsiste, et progresse toujours de plus en plus. Les Polonais, peuple slave, placé à la porte du monde germanique, semblent par leur situation avoir été particulièrement destinés à remplir certains buts dans l'histoire du monde. Leur lutte contre la perte totale de leur nationalité a constamment produit des phénomènes qui ont imprimé à tout le peuple un autre caractère, et doivent agir aussi sur celui des peuples voisins. — Le caractère des Polonais a été jusqu'ici militaire ; chaque noble polonais était soldat, et la Pologne une grande école de guerre. Mais, aujourd'hui, ce n'est plus le cas: un très-petit nombre recherchent la carrière des armes. La jeunesse polonaise veut cependant de l'occupation, et la plupart ont choisi un autre champ d'activité, c'est-à-dire les sciences. Partout se montrent les traces de cette nouvelle direction l'esprit; favorisées de plus d'une manière par

les circonstances des temps et des lieux, ces tendances, dans quelques dizaines d'années, donneront au caractère national une nouvelle forme. Dernièrement encore, vous avez vu à Berlin ce gai concours de jeunes Polonais qui, avec une noble ardeur et une assiduité exemplaire, pénétraient dans tous les domaines des sciences, particulièrement dans la philosophie à sa source, dans l'auditoire de Hegel, et malheureusement, aujourd'hui, à la suite d'événements fâcheux, se sont éloignés de Berlin. C'est un symptôme réjouissant que les Polonais déposent peu à peu leur aveugle préférence pour la littérature française, apprennent à apprécier la littérature allemande plus solide, et longtemps négligée, et prennent goût précisément au plus profond des philosophes allemands. Ce fait montre qu'ils ont saisi l'esprit de notre temps, dont la science est le sceau et la tendance. Beaucoup de Polonais apprennent aujourd'hui l'allemand, et une quantité de bons livres allemands sont traduits en polonais. Les Polonais redoutent la ruine entière de leur nationalité; ils remarquent combien une littérature nationale peut contribuer à la conserver et — chose

étrange et pourtant vraie — beaucoup de Polonais m'ont dit très-sérieusement qu'on travaillait à Varsovie à une littérature... polonaise. C'est sans doute un grand malentendu de croire qu'une littérature, qui doit sortir organiquement d'un peuple tout entier, puisse être l'œuvre collective d'une société de savants, dans la serre chaude littéraire d'une capitale; mais ce bon vouloir est déjà un commencement, et il faut que quelque chose de splendide apparaisse dans une littérature, pour que cette littérature soit envisagée comme un des intérêts généraux de la patrie : ce sens patriotique doit sans doute produire quelques erreurs, surtout dans la poésie et l'histoire. La poésie prendra une teinte d'exaltation, mais perdra, il faut l'espérer, la coupe française et se rapprochera de l'esprit du romantisme allemand.

Un de mes amis polonais me disait, pour me vexer particulièrement :

— Nous avons des poëtes romantiques aussi bons que les vôtres; mais, chez nous, ils sont encore dans les maisons de fous !

Dans l'histoire, la rancune politique des Polo-

nais ne conduira pas toujours à l'impartialité, et l'histoire de la Pologne se détachera de l'histoire universelle d'une manière tout à fait exclusive et disproportionnée; mais on veillera avec d'autant plus de soin à la conservation de tout ce qui est important pour l'histoire du pays, et avec d'autant plus de sollicitude, que l'on redoute, à cause de la manière désastreuse dont on a procédé, dans la dernière guerre, avec les livres de la bibliothèque de Varsovie, de voir disparaître tous les monuments nationaux et tous les vieux documents polonais ; c'est pour cela, semble-t-il, qu'un Zamoyski a fondé récemment une bibliothèque pour l'histoire de Pologne, dans la lointaine Édimbourg. Je vous rends attentif au grand nombre d'ouvrages nouveaux qui sortiront prochainement des presses de Varsovie, et, pour ce qui concerne la littérature polonaise déjà existante, je vous renvoie au livre très-spirituel de Kaulfuss. J'attends de grandes choses de cette transformation intellectuelle de la Pologne, et ce peuple tout entier m'apparaît comme un vieux soldat qui suspend au clou, près de ses lauriers, sa vieille épée, se tourne vers les arts de la paix, songe aux histoires du passé, scrute les

lois de la nature et mesure les étoiles, ou même la longueur et la brièveté des syllabes comme le fait Carnot. Le Polonais maniera la plume aussi bien que la lance, et se montrera aussi brave sur le terrain de la science que sur les champs de bataille. Précisément parce que les esprits sont restés si longtemps en friche, la semence y produira des fruits plus divers et plus beaux. Chez plusieurs peuples de l'Europe, l'esprit semble émoussé par tant de frottements, et, çà et là, il s'est en quelque sorte enseveli dans ses triomphes. D'ailleurs, les Polonais pourront s'approprier les plus purs résultats des travaux intellectuels de l'Europe depuis des siècles, et, tandis que ces peuples qui ont péniblement travaillé jusqu'ici à la tour de Babel de la civilisation européenne sont épuisés, nos nouveaux venus, avec leur promptitude slave et leur vigueur restée entière, pourront faire avancer l'œuvre commune. A cela s'ajoute que le plus petit nombre seulement de ces nouveaux travailleurs met la main à l'œuvre pour un salaire, comme c'est le cas chez nous en Allemagne, où les sciences sont un métier, et la Muse elle-même une vache à lait que l'on trait pour des honoraires jusqu'à ce qu'elle ne donne

plus que de l'eau pure. Les Polonais qui se vouent maintenant aux sciences et aux arts, sont des gentilshommes, et, pour la plupart, ont assez de fortune pour ne pas devoir attendre leur subsistance du produit de leurs études et de leurs travaux scientifiques. Cet avantage est incalculable. Il est vrai que la faim a déjà produit de magnifiques choses, — mais l'amour de plus spendides encore.

Les circonstances locales, surtout d'éducation à la campagne, favorisent encore les progrès intellectuels des Polonais. La vie de campagne en Pologne n'est pas aussi solitaire et silencieuse que chez nous, parce que les nobles polonais se visitent jusqu'à des dizaines de lieues de distance, restent souvent chez leurs voisins, avec leur famille entière, pendant des semaines, et voyagent comme des nomades avec des lits bien emballés; de sorte qu'il me semblait que le grand-duché de Posen tout entier n'était qu'une grande ville dont les maisons seraient seulement éloignées les unes des autres de quelques lieues; parfois même, il m'apparaissait comme une petite ville, parce que les Polonais se connaissent tous, que chacun est au fait des circonstances de famille et des affaires des autres, et que celles-ci,

comme dans les petites villes, défrayent souvent la conversation. Toutefois, l'existence bruyante que mènent parfois les Polonais dans leurs terres n'est pas aussi nuisible à l'éducation de la jeunesse que le tumulte des villes, dont les bruits changent à chaque instant, détournent l'esprit de la jeunesse de l'intuition de la nature, le dispersent et le surexcitent par la diversité et l'excès. Ces diversions passagères à la vie tranquille de la campagne sont même salutaires à la jeunesse, puisqu'elle est ainsi réveillée et secouée lorsqu'elle risquerait de s'endormir ou de s'aigrir, comme cela arrive si souvent chez nous, dans une tranquillité non interrompue. La vie saine et libre de la campagne a contribué sans doute à donner aux Polonais cette grandeur et cette force de caractère qu'ils montrent dans la guerre et dans le malheur. Ils gardent ainsi un esprit sain dans un corps sain ; c'est ce qu'il faut au savant, aussi bien qu'au soldat. L'histoire nous montre que la plupart des hommes qui ont fait quelque chose de grand ont passé leur jeunesse dans la solitude.

J'ai entendu beaucoup louer, dans ces derniers temps, l'éducation des moines au moyen âge ; on

vantait la méthode des écoles claustrales, on énumérait les grands hommes qui sont sortis de ces écoles, et dont l'esprit, même dans nos temps de raffinement intellectuel, aurait encore sa valeur; — on oubliait que ce ne sont pas les moines, mais la retraite monacale, non pas la méthode de leurs écoles, mais la claustration elle-même, qui nourrissait et fortifiait ces esprits. Si l'on entourait d'une muraille nos établissements d'éducation, cela agirait mieux que tous nos systèmes pédagogiques, tant humanistes que pratiques. Qu'on fasse la même chose pour nos pensions de jeunes filles, qui maintenant sont si bien placées en face du théâtre, de la salle de danse, et de la grand'garde, et nos pensionnaires perdront leurs rêveries kaléidoscopiques et leur fade sentimentalité à la mode du dernier drame.

Je vous dirai peu de chose des habitants des villes prusso-polonaises; c'est une population mélangée d'employés prussiens, d'émigrés allemands, de Polonais silésiens, de Polonais, de juifs, de militaires, etc. Les fonctionnaires allemands-prussiens ne se sentent pas précisément traités avec prévenance par les nobles polonais. Beaucoup d'employés

sont placés en Pologne contre leur gré et cherchent à en sortir aussi vite que possible; d'autres sont retenus en Pologne par leurs circonstances domestiques. Parmi eux, il s'en trouve aussi qui sont heureux d'être isolés de l'Allemagne; qui s'efforcent d'oublier aussi promptement que possible, en bâillant, le peu de connaissances qu'un employé doit acquérir pour passer ses examens; qui ont basé leur philosophie sur un bon repas, et, près de leur chope de mauvaise bière, pestent contre les gentilshommes polonais qui boivent tous les jours du vin de Hongrie, et n'ont pas des piles de dossiers à débrouiller. Quant aux militaires prussiens, je n'ai que peu de chose à en dire; comme partout, ils sont braves, courageux, polis, francs et loyaux. Le Polonais les estime parce qu'il a le sens soldatesque, et que partout les braves s'apprécient; quant à un sentiment plus cordial, il n'en est pas encore question.

Posen, la capitale du grand-duché, a un aspect sombre et peu récréatif. Son seul attrait est le grand nombre des églises catholiques; mais il n'y en a pas une de belle. En vain, chaque matin, je pérégrinais d'une de ces églises à l'autre, pour chercher quelque beau tableau ancien. Ici, les anciennes

peintures ne sont pas belles, et celles qui sont un peu belles ne sont pas anciennes. Les Polonais ont la fatale habitude de restaurer leurs églises. Dans le dôme antique de Gnesen, l'ancienne capitale de la Pologne, je n'ai trouvé que des peintures et des décorations modernes. Rien ne m'y a intéressé que la porte de fonte, aux nombreuses figures, qui était autrefois la porte de Kiew, et dont s'empara le victorieux Boguslaw ; on y voit encore un coup de son glaive. L'empereur Napoléon, quand il passa à Gnesen, en fit enlever un petit morceau, et la porte a augmenté encore de valeur depuis qu'elle a été l'objet de cette faveur signalée. J'ai aussi entendu, dans le dôme de Gnesen, après la première messe, un quatuor que saint Adalbert, qui y est inhumé, doit avoir composé lui-même, et que l'on chante tous les dimanches.

Le dôme de Posen est moderne, ou du moins a l'aspect moderne ; aussi il ne m'a pas plu. Tout auprès est le palais de l'archevêque, qui est en même temps archevêque de Gnesen, c'est-à-dire cardinal romain, et qui porte en conséquence des bas rouges. C'est un petit homme à cheveux blancs, fort instruit et d'une urbanité toute française.

Le haut clergé, en Pologne, appartient toujours aux familles nobles les plus distinguées; le bas clergé appartient au peuple, il est ignorant, grossier, et s'enivre volontiers. — Les associations d'idées m'amènent directement an théâtre. Les habitants de la ville ont assigné aux Muses un bel édifice; mais les vierges divines ne s'y sont pas installées, et n'ont envoyé à Posen que leurs femmes de chambre, qui se parent de la garde-robe de leurs maîtresses, et font leur métier sur les planches patientes. L'une écarquille les jambes comme un paon, l'autre voltige comme une bécasse, la troisième glousse comme une dinde, et la quatrième sautille sur un pied comme une cigogne. Mais le public, enchanté, ouvre une bouche large d'une aune; l'homme à l'épaulette s'écrie : « Sur l'honneur! Melpomène! Thalie! Polymnie! Terpsichore! » — Il y a aussi un critique de théâtre à Posen, comme si la malheureuse ville n'avait pas assez du théâtre même! Les excellentes critiques de cet excellent homme ne figurent jusqu'ici que dans la *Gazette de Posen*, mais paraîtront bientôt réunies comme une continuation de la Dramaturgie de Lessing! Il se peut que ce théâtre de province me paraisse si mauvais parce

que j'arrive précisément de Berlin, et que je viens d'entendre la Schroeck et la Stich. Non, je ne veux pas condamner tout entier le théâtre de Posen, je reconnais même qu'il possède un talent tout à fait distingué, deux bons sujets, et quelques autres qui ne sont pas absolument mauvais.—Le talent distingué dont je parle est mademoiselle Païen. Son rôle ordinaire est celui de jeune première. Il n'y a rien chez elle du *lamento* pleurard et du caquet mignon de ces actrices sentimentales qui se croient faites pour la scène parce que peut-être, dans la vie, elles ont joué le rôle de sentimentales et de coquettes avec quelque succès, et qu'on devrait chasser des planches à coups de sifflet, précisément parce qu'on les applaudirait de tout son cœur dans un boudoir. Mademoiselle Païen joue avec un égal bonheur les rôles les plus divers, une Élisabeth aussi bien qu'une Marie. Mais elle m'a plu surtout dans la comédie, dans des scènes de salon, et particulièrement dans les rôles gais et piquants. Elle m'a fait rire royalement dans le rôle de Pauline, de *Soucis sans peines et peines sans soucis*. Son jeu est libre, spontané, plein d'aisance, d'une hardiesse entraînante, presque téméraire parfois, comme cela se rencontre

dans un talent vraiment grand. Je l'ai vue aussi avec ravissement dans quelques rôles d'homme, par exemple dans *la Déclaration d'amour*, et dans le *Cæsario* de Wolf; je n'ai à redire ici qu'à des mouvements de bras un peu anguleux, défaut que j'attribue aux hommes qui lui servent de modèles. Mademoiselle Païen est encore chanteuse et danseuse; son extérieur est agréable, et il serait dommage que cette jeune fille, si bien douée pour l'art, se perdît dans les bas-fonds des troupes nomades.

Une des utilités du théâtre de Posen est M. Carlsen: il ne dépare aucun rôle. — Madame Païen aussi est une bonne actrice, qui brille dans les rôles de duègne. Elle joue avec hardiesse et liberté, et n'a pas le défaut ordinaire de ces comédiennes qui représentent avec beaucoup d'art les rôles de vieilles, mais voudraient nous faire remarquer que, dans la vieille boîte, il y a encore une femme aimable. — M. Oldenbourg, un bel homme, est, dans la comédie, un amoureux peu engageant, et un modèle de roideur et de gaucherie; amoureux tragique, il est supportable. On ne peut méconnaître qu'il ait des dispositions pour la tragédie; mais je dois refuser tout talent dramatique à ses longs bras, qui se ba-

lancent perpendiculairement sur ses genoux. Il m'a plu comme Richard dans *Rosemonde*, et j'ai oublié parfois son pathétique faux, parce que ce pathétique est dans la pièce même. M. Munsch lui-même m'a plu dans le rôle du roi, dans l'incomparable scène de fracas qui termine le second acte de ce drame. Il a l'habitude, dans les scènes de passion, de pousser des sons inarticulés qui ressemblent à un aboiement.—Mademoiselle Franz, jeune première également, joue mal par modestie; elle a quelque chose de parlant dans le visage, c'est-à-dire la bouche. — Madame Fabrizius est une petite figure mignonne, et elle enchanterait à coup sûr hors du théâtre. Son mari, dans la comédie *l'Ordre du duc*, a parodié si admirablement le grand Fritz [1], que la police aurait dû s'en mêler.—Madame Carlsen est la femme de M. Carlsen. Mais M. Vogt est le comique; il le dit d'ailleurs lui-même, car c'est lui qui fait l'affiche. C'est le favori de la galerie, et son principe est qu'on doit jouer un rôle comme l'autre; j'ai vu avec admiration qu'il restait fidèle à ce principe : dans le rôle de Fels de Felsenberg, dans celui du

1. Le nom populaire en Allemagne de Frédéric le Grand.

sot baron de *la Petite Rose des Alpes*, et celui de chef des bourgeois dans *le Tir à l'oiseau*, etc., c'était toujours le même M. Ernest Vogt, avec son comique en fausset.

Posen a acquis récemment un comique dans la personne de M. Ackermann, dont j'ai vu, avec beaucoup de plaisir, le *Staberlé* [1], et *la Fausse Catalani*. Madame Leutner est la directrice du théâtre de Posen, et n'y trouve rien moins que son compte. Avant elle, on avait ici la troupe de Koehler, qui est maintenant à Gnesen, dans l'état le plus désolant. Le spectacle de ces pauvres orphelins de l'art allemand, errant sans pain et sans encouragement dans cette froide terre étrangère de la Pologne, m'a pénétré de tristesse. Je les ai vus jouer à Gnesen sur une place entourée de grands chênes à l'aspect romantique ; ils représentaient une pièce intitulée *Blanka de Toredo, ou l'Assaut de Castelnero*, grande comédie chevaleresque, en cinq actes, de Winkler ; on tira beaucoup, on se battit, on monta à cheval, et les pauvres princesses angoissées, dont la détresse réelle apparaissait visiblement à travers leur décla-

1. Le *Pierrot* du théâtre populaire en Autriche.

mation larmoyante, comme leur indigence domestique sous leurs paillettes et leurs oripeaux princiers, m'attendrirent jusqu'au fond de l'âme; sur leurs joues, le malheur n'était pas entièrement couvert par le fard.

Dernièrement, une troupe polonaise, de Cracovie, a aussi joué à Posen. Madame Leutner, moyennant deux cents thalers, leur céda le théâtre pour quatorze représentations. Les Polonais donnèrent surtout des opéras. Les parallèles entre eux et la troupe allemande ne pouvaient manquer. Les Posnaniens de langue allemande convenaient, il est vrai, que les acteurs polonais jouaient mieux que les Allemands, qu'ils chantaient mieux, et avaient de plus beaux costumes, etc.; mais il remarquaient pourtant que ces Polonais n'avaient pas de décorum. Et c'est vrai, il leur manquait la pompeuse étiquette traditionnelle, la gravité précieuse et gracieuse des comédiens allemands. Les Polonais jouent, dans la comédie et l'opéra, d'après les légers modèles français, mais en gardant la naïveté originale de leur race. Je ne les ai malheureusement pas vus dans la tragédie. Je crois que le sentimental est leur fort. Je l'ai remarqué dans une représenta-

tion du *Livre de poche* de Kotzebüe, qu'on a donné ici sous le titre de *Jan Grudczinski, staroste de Rawa.* Je fus saisi par les accents déchirants de madame Szymkaylowa, qui jouait le rôle de Jadwiga, fille du staroste accusé. La langue de M. Wlodek, l'amant de Jadwiga, avait le même coloris sentimental. — Les cantatrices montraient une grâce incomparable, et, en les entendant chanter, la langue polonaise me semblait de l'italien. Madame Skibinska m'enchanta comme princesse de Navarre, comme Zétulba, dans *le Calife de Bagdad*, et comme Aline. Je n'ai jamais entendu une semblable Aline. Dans la scène où elle endort son amant par ses chants, et reçoit en même temps de douloureux messages, elle montra un talent d'actrice bien rare chez une chanteuse... Il est possible que le charme de la nouveauté ait contribué au vif plaisir que m'ont fait ces acteurs polonais. A chacune de leurs représentations, la salle était comble. Tous les Polonais de Posen venaient au théâtre par patriotisme. La plupart des gentilshommes polonais dont les terres ne sont pas trop éloignées, arrivaient à la ville pour voir jouer en polonais. Le premier rang était garni d'ordinaire de belles Polonaises assises gaiement ensemble,

fleur contre fleur, et offrant, du parterre, le plus splendide coup d'œil.

Je ne vous parlerai pas des antiquités de la ville de Posen et du grand-duché en général, parce qu'un antiquaire, d'une érudition beaucoup plus vaste que la mienne, s'en occupe, et communiquera bientôt au public, sur ce sujet, de fort intéressantes choses. C'est le professeur Maximilien Schottky [1], qui à passé six années à Vienne, chargé par notre gouvernement de rassembler des documents. Excité par un juvénile enthousiasme et muni des connaissances les plus solides, le professeur Schottky a rapporté avec lui un butin littéraire d'un prix inestimable. Il doit avoir travaillé à Vienne avec une activité sans exemple, puisqu'il n'en revient pas avec moins de trente-six fort volumes in-quarto ! Outre des copies entières d'anciens poëmes allemands bien choisis, et qui sont destinées aux bibliothèques de Berlin et de Breslau, ces volumes renferment beaucoup de poésies, la plupart historiques, du XIIIe siècle, prêtes pour l'impression, et accompagnées d'explications, de notes linguistiques et de comparaisons de

1. Voir *Correspondance inédite*, première série, p. 58. Paris, Michel Lévy frères.

manuscrits; ces volumes contiennent aussi la traduction en prose de quelques poëmes appartenant, pour la plus grande partie, au cycle du roi Arthur; puis de nombreux parallèles habilement empruntés à des monuments imprimés ou inédits, et dont les titres désignent les plus importantes des relations et circonstances de la vie privée et publique au moyen âge. Des documents purement historiques, parmi lesquels une copie complète de toute la portion essentielle des livres commémoratifs de l'empereur Maximilien Ier, de 1491 à 1508, remplissant trois gros volumes in-quarto, et un recueil de vieux documents des temps postérieurs, sont surtout importants en ce que le premier ouvrage jette beaucoup de lumière sur la vie du grand empereur et celle de son temps, tandis que le second, qui est exactement copié d'après l'ancienne orthographe, répand du jour sur plusieurs circonstances des familles de la maison d'Autriche, et que les documents qu'il reproduit ne sont accessibles qu'à ceux auxquels, comme au professeur Schottky, une faveur particulière fait ouvrir les archives. Ces volumes contiennent encore plus de quinze cents *Lieder* recueillis dans de vieux recueils et disparus de la bouche du peuple, des ma-

tériaux pour servir à l'histoire de la poésie en Autriche, extraits d'œuvres rares, traditions orales, proverbes populaires, reproductions d'autographes des princes autrichiens, actes originaux d'une foule de procès pour cause de sortilége, renseignements sur la vie des enfants, les mœurs, les usages, les fêtes en Autriche, et quantité d'autres détails importants et parfois fort étranges.

A la vérité, les parallèles et rapprochements sous différentes rubriques, dont j'ai parlé plus haut, témoignent d'une connaissance familière et profondément intime du moyen âge et de son esprit; mais ce procédé est pourtant le résultat d'une méprise de l'école de Breslau, à laquelle appartient le professeur Schottky. A mon avis, la connaissance de la vie spirituelle du moyen âge disparaît si l'on enregistre à part, dans un travail spécial, chacun des éléments qui la composent, bien qu'il puisse être fort commode pour le grand public de trouver réuni dans les parallèles et rapprochements de Schottky, par exemple, sous la rubrique *Chevalerie*, tout ce qui se rapporte à l'éducation, à la vie, aux armes, aux jeux, aux fêtes des chevaliers; — sous la rubrique *Femmes*, tous les fragments poétiques et au-

tres qui ont trait à la vie des femmes au moyen âge, et de même pour la chasse, l'amour, la foi, etc.

Relativement à ce dernier sujet, le professeur Schottky publiera incessamment à Breslau un ouvrage intitulé *Dieu*, *Christ et Marie*. Dans la *Revue du passé et du présent*, que le même écrivain fera paraître l'an prochain à Posen, on trouvera beaucoup de travaux précieux sur le moyen âge, bien que ce recueil doive s'occuper aussi du présent, et qu'il ait tout d'abord pour but un rapprochement littéraire entre l'Allemagne orientale et l'Allemagne du Sud et de l'Ouest. Il est fort regrettable, toutefois, que ce savant vive dans un lieu où les ressources lui manquent pour l'élaboration et la publication de sa riche collection de matériaux. Il n'y a point de bibliothèque à Posen, du moins pas une qui mérite ce nom. On construit maintenant sur l'allée des Tilleuls, notre allée des Tilleuls de Berlin en miniature, un bâtiment pour la bibliothèque; quand il sera terminé, on le garnira peu à peu de livres, et il serait fâcheux que les recueils de Schottky dussent rester jusqu'alors inaccessibles au public sans pouvoir être remaniés par l'écrivain. D'ailleurs, il faut vivre dans la vraie Allemagne quand on

s'occupe d'un travail qui demande avant tout que son auteur s'absorbe dans l'esprit allemand et la nature allemande. Il faut que des chênes allemands, bruissent autour d'un archéologue allemand. Il est à craindre que l'ardent enthousiasme pour tout ce qui est de l'Allemagne ne se glace ou ne s'évapore dans l'air de la Sarmatie. Puisse le vaillant Schottky ne jamais manquer de ces encouragements extérieurs sans lesquels aucun travail considérable ne peut réussir. Celui-ci a pour objet l'un de nos intérêts les plus sacrés, notre histoire elle-même. Il est vrai que notre peuple ne s'en occupe guère aujourd'hui. On peut même dire que l'étude des anciens monuments de l'histoire et de l'art allemand est, à l'heure qu'il est, en assez mauvais renom, — précisément parce que, il y a un certain nombre d'années, la mode s'en était mêlée, parce qu'un patriotisme étroit s'en faisait gloire, et que des amis peu qualifiés ont plus nui à cette étude que les pires ennemis. Vienne bientôt le temps où l'on rendra justice au moyen âge; où les sots apôtres d'une culture superficielle ne feront plus l'inventaire des côtés obscurs de cette grande époque, pour faire ainsi un compliment aux lumières des temps modernes; où de sa-

vants écoliers ne se livreront plus à des parallèles entre le poëme des *Niebelungen* et l'*Odyssée*; où l'on cherchera à comprendre les magnificences du moyen âge par l'ensemble organique auquel elles appartiennent et en ne les comparant qu'à elles-mêmes; où l'on appellera enfin le poëme des *Niebelungen* un dôme versifié, et le dôme de Cologne un poëme des *Niebelungen* en pierre !

LOUIS MARCUS

Comment se fait-il que, parmi les Allemands qui passent en France, un si grand nombre deviennent fous ? La plupart d'entre eux ne sont affranchis de la nuit de l'esprit que par la mort; d'autres sont ensevelis vivants dans les maisons d'aliénés; plusieurs, auxquels il est resté une étincelle de raison, cherchent à cacher leur état, et se comportent à demi raisonnablement pour ne pas être séquestrés. Ce sont les plus avisés; les sots ne peuvent pas dissimuler longtemps. Le nombre de ceux qui, avec des moments plus ou moins lucides, souffrent de cet obscurcissement douloureux, est fort grand, et l'on pourrait presque dire que la folie est la maladie nationale des Allemands en France. Vraisemblable-

ment nous apportons avec nous le germe du mal en passant le Rhin, et, sur ce sol ardent, sur le brûlant pavé d'asphalte de la société française, se développe rapidement jusqu'à l'aliénation la plus florissante, ce qui, en Allemagne, fût resté pendant toute une vie une plante rabougrie. Ou bien quitter sa patrie pour venir monter et descendre le « dur escalier de l'étranger », et mouiller de ses larmes le pain plus dur encore de l'exil, témoigne-t-il déjà peut-être d'un haut degré de folie. Toutefois, qu'on se garde bien de croire que ce sont des natures incandescentes ou orageuses, ou même des amis de l'oisiveté et d'une sensualité effrénée, qui tombent ici dans les abîmes de la folie; — non, ce malheur a toujours atteint de préférence les caractères les plus honorables, les hommes les plus studieux et les plus continents.

Parmi les victimes les plus dignes de pitié qui aient succombé à cette maladie, il faut compter aussi notre pauvre compatriote Louis Marcus. Ce savant allemand, qui ne se distinguait pas moins par l'étendue de ses connaissances que par une haute moralité, mérite que nous honorions sa mémoire par quelques paroles.

Ses circonstances de famille et tout le détail de sa vie ne nous ont jamais été bien connus. Je sais seulement qu'il est né à Dessau en 1798, de parents sans fortune, qui appartenaient au judaïsme craignant Dieu. Il vint en 1820 à Berlin, pour étudier la médecine, qu'il abandonna bientôt. C'est là, à Berlin, que je le vis pour la première fois, au cours de Hegel, où il était souvent assis près de moi, transcrivant avec application les paroles du maître. Il avait alors vingt-deux ans; mais son extérieur n'était rien moins que d'apparence juvénile. Un petit corps fluet comme celui d'un garçon de huit ans, et dans les traits quelque chose de sénile qui se rencontre d'ordinaire avec une déviation de la colonne vertébrale. Mais on ne remarquait pas chez lui cette difformité, et l'on s'étonnait qu'elle n'y fût pas. Ceux qui avaient connu personnellement Mosès Mendelssohn, remarquaient avec surprise la ressemblance qu'offraient les traits de Marcus avec ceux de cet illustre philosophe, qui, chose singulière, était aussi originaire de Dessau. Si la chronologie et la vertu n'avaient pas témoigné d'une manière trop précise pour le respectable Mosès, une pensée très-frivole aurait pu nous venir.

Mais, selon l'esprit, Marcus était en effet un très-proche parent de ce grand réformateur des juifs allemands, et dans son âme habitaient aussi un désintéressement extrême, une tranquillité d'âme tolérante, la droiture modeste, le mépris souriant de ce qui est mauvais, et un amour inflexible pour ses coreligionnaires opprimés. Comme pour Mosès, le sort de ceux-ci était pour Marcus le centre douloureusement brûlant de toutes ses pensées, le cœur de sa vie. Déjà alors, à Berlin, Marcus était un polyhistor; il fouillait dans tous les domaines de la science, il engloutissait des bibliothèques, il se perdait dans les trésors linguistiques de l'antiquité et des temps modernes, et la géographie, dans son sens le plus général comme le plus particulier, était devenue à la fin son étude favorite; il n'y avait pas sur le globe un fait, une ruine, un idiome, une folie, une fleur, qu'il ne connût; mais, de toutes ses excursions d'esprit, il revenait toujours, comme chez lui, à l'histoire des souffrances d'Israël, au calvaire de Jérusalem, et au petit idiome paternel de la Palestine, pour l'amour duquel il s'occupait plus volontiers peut-être des langues sémitiques que des autres. Ce trait était sans doute le trait

essentiel, celui qui ressortait le plus dans le caractère de Louis Marcus, et il lui donne sa valeur et son mérite; car ce n'est pas seulement ce que nous avons fait et ce que nous tâchons d'accomplir, qui nous donne un droit à l'honneur et à la justice après notre mort, ce sont nos aspirations mêmes, et tout particulièrement nos aspirations malheureuses, nos intentions manquées, stériles, mais généreuses.

D'autres peut-être vanteront et glorifieront tout particulièrement l'étonnante science que le défunt avait empilée dans sa tête; pour nous, elle n'a aucun prix bien particulier. Franchement, il ne nous a jamais été possible de prendre goût à son érudition. Tout ce que Marcus savait, il ne le savait pas d'une manière vivante et organique, mais comme une histoire morte; toute la nature se pétrifiait pour lui, et il ne connaissait au fond que des fossiles et des momies. A cela s'ajoutait une véritable impuissance plastique, et, lorsqu'il écrivait quelque chose, c'était pitié de voir comme il s'efforçait vainement de trouver la forme la plus élémentaire pour l'objet dont il s'occupait. Aussi les articles, et même les livres qu'il a écrits, sont-ils rebutants, indigestes, abstrus.

à Jérusalem, au sage Salomon. Comme j'ai pu le voir dans ladite compilation, cette dame a été certainement aussi belle que l'Hélène de Sparte. Elle a eu, en tout cas, une destinée analogue après sa mort : c'est qu'il y a des rabbins amoureux qui savent, par des formules cabalistiques, l'évoquer de son tombeau ; seulement, ils sont quelquefois un peu embarrassés de la belle qu'ils ont fait apparaître, parce qu'elle a le défaut de rester trop longtemps assise là où elle s'est installée une fois. On ne peut plus s'en défaire.

J'ai déjà dit qu'un intérêt quelconque, relatif à l'histoire juive, était toujours, en définitive, le motif et l'impulsion des savants travaux de feu Marcus ; qu'il en fût ainsi pour ses études abyssiniennes, et que celles-ci l'aient préoccupé de très-bonne heure, c'est ce que prouve incontestablement un article qu'il a publié fort jeune à Berlin, dans la *Revue scientifique du judaïsme.* Il y traitait de la circoncision chez les femmes abyssiniennes. Feu Gans riait de tout son cœur en me montrant dans le travail le passage où l'auteur exprime le vœu qu'un autre, plus en état que lui de traiter ce sujet, puisse s'en occuper.

L'extérieur du petit Marcus, qui provoquait parfois le rire, ne l'empêcha point de compter parmi les membres les plus honorables de la société qui publiait la Revue susmentionnée, et qui, sous le nom de *Comité pour la culture et la science juives*, poursuivait une idée grandiose, mais tout à fait inexécutable. Des hommes d'esprit et de cœur tentaient ici de sauver une cause dès longtemps perdue, et ils réussirent tout au plus à retrouver, sur les champs de bataille du passé, les ossements des combattants d'autrefois. Tout le butin de cette société consiste en quelques travaux d'histoire, en recherches historiques, parmi lesquelles les études du docteur Zunz, sur les juifs d'Espagne au moyen âge, doivent compter parmi les travaux remarquables de la haute critique.

Comment parlerais-je de cette société sans dire un mot de cet excellent Zunz, qui, dans une période de transition inquiète, montra la fermeté la plus inébranlable, et, en dépit de sa pénétration, de son scepticisme, de son érudition, demeura pourtant fidèle à la parole qu'il s'était donnée à lui-même, à son propre mot d'ordre, au généreux caprice de son âme. Homme de parole et d'action, il a créé et

agi là où d'autres rêvaient et défaillaient mollement.

Il faut que je rappelle ici mon cher Ben-David, qui unissait à l'esprit, et à un caractère vigoureux, la culture et l'urbanité, et, quoique déjà avancé en âge, prit part aux plus juvéniles erreurs de la société. C'était un philosophe selon le moule antique, tout rayonnant de l'éclat brillant de la sérénité grecque, une image de la vertu la plus vraie, et endurci au devoir comme le marbre de l'Impératif catégorique de son maître Emmanuel Kant. Ben-David fut de son vivant le plus ardent disciple de la philosophie de Kant, il souffrit pour elle dans sa jeunesse les plus vives persécutions; et pourtant il ne voulut jamais se séparer de la communion mosaïque, jamais il ne consentit à changer la cocarde extérieure de sa foi. L'apparence seule d'un semblable reniement le remplissait d'aversion et de dégoût. Lazare Ben-David était, je l'ai dit, un kantien incarné, et ce mot indique en même temps les limites de son esprit. Quand nous parlions de la philosophie de Hegel, il secouait sa tête chauve, et disait que tout cela était de la superstition. Il écrivait bien, mais parlait mieux encore. Il a donné à



la *Revue* une remarquable étude sur la foi messianique chez les Juifs, où il cherchait à prouver, avec une grande sagacité critique, que la foi à un Messie n'appartenait nullement aux articles fondamentaux de la religion juive, et ne devait être considérée que comme un hors-d'œuvre accidentel.

Le membre le plus actif du comité, celui qui en était l'âme, fut Mosès Moser, mort il y a quelque années, et qui, tout jeune encore, ne possédait pas seulement les connaissances les plus approfondies, mais brûlait encore de la plus grande compassion pour l'humanité, d'un ardent désir de réaliser la science dans les bienfaits de l'action. Il était infatigable en tentatives philanthropiques, et, avec son esprit pratique, il a travaillé dans l'obscurité et le silence à toutes les œuvres de charité. Le grand public n'a rien su de tout ce qu'il a fait, il a combattu et saigné incognito, son nom est resté tout à fait inconnu et n'est point inscrit dans l'Almanach des adresses du dévouement. Notre temps n'est pas aussi pauvre qu'on le croit; il a produit un nombre étonnant de ces martyrs anonymes.

Le nécrologe de feu Marcus m'a involontairement conduit au nécrologe du comité dont il fut l'un des

membres les plus honorés, et que présida avec éclat un homme dont j'ai déjà dit un mot et qui est mort aussi maintenant, Édouard Gans. Ce n'est pas précisément au point de vue du sacrifice modeste de soi-même, et du martyre anonyme, que cet homme éminent peut être vanté. Bien que son âme fût spontanément et généreusement ouverte à toutes les questions vitales de l'humanité, il ne perdait cependant jamais de vue, même dans l'ivresse de l'enthousiasme, ses intérêts personnels. Une spirituelle dame chez laquelle, le soir, Gans prenait souvent le thé, remarquait avec justesse que, pendant les discussions les plus vives et en dépit de ses distractions, il ne lui arrivait jamais de prendre les simples beurrées au fromage pour celles au saumon frais.

Les services rendus par Gans à la science allemande sont universellement connus. Gans fut un des apôtres les plus actifs de la philosophie de Hegel, et, dans la science du droit, il combattit à mort ces laquais de l'ancien droit romain, qui, sans comprendre l'esprit qui respirait autrefois dans cette vieille législation, ne sont occupés qu'à en épousseter la défroque, à en ôter les gerces, ou

même à la recoudre pour l'usage moderne. Gans poursuivit à coups de plat d'épée ce servilisme jusque sous sa plus élégante livrée. Comme la pauvre âme de M. de Savigny se lamente sous ses coups de pied! Plus encore par la parole que par la plume, Gans avança le développement du libéralisme en Allemagne; il délia les pensées enchaînées, et arracha son masque au mensonge. Ce fut un esprit mobile, tout de feu, dont les éclairs embrasaient, ou tout au moins brillaient magnifiquement. Mais la parole mélancolique du poëte (dans la seconde partie du *Faust*) : « C'est un vieux mot, mais dont le sens reste grand et vrai, que pudeur et beauté ne poursuivent jamais ensemble, et la main dans la main, leur route sur les verts sentiers de la terre; une haine profondément enracinée habite en toutes deux, si bien que, partout où elles se rencontrent sur leur chemin, chacune tourne le dos à l'autre! » cette parole fatale doit être appliquée également aux relations du génie et de la vertu, qui vivent aussi constamment en querelle, et se tournent parfois le dos avec mauvaise humeur.

Je dois rappeler ici avec chagrin que Gans n'agit rien moins que vertueusement envers la *Société*

pour la culture et la science juives, et se rendit coupable à son égard d'une impardonnable félonie.

Son apostasie fut d'autant plus fâcheuse qu'il avait joué le rôle d'un agitateur, et accepté les fonctions de président. C'est un usage traditionnel que le capitaine doit toujours être le dernier à quitter le navire qui fait naufrage; mais Gans fut le premier à se sauver. Vraiment, au point de vue moral, le petit Marcus a dépassé le grand Gans, et il aurait pu se plaindre à son tour que Gans ne fût pas mieux fait pour sa tâche.

Nous avons indiqué la part que prit Marcus à la *Société pour la culture et la science juives* comme une circonstance plus importante et plus digne de souvenir que sa prodigieuse science et tous ses savants travaux réunis. Le temps où il s'associa aux efforts et aux illusions de cette société fut sans doute l'heure la plus brillante et la plus belle de sa pénible vie. Aussi était-il nécessaire de mentionner ici tout particulièrement cette société, et une discussion plus approfondie de sa pensée ne serait même pas superflue. Mais l'espace et le temps ne permettent pas dans ces feuilles une exposition détaillée de ce

genre, puisque celle-ci devrait embrasser non-seulement la situation religieuse et civile des juifs, mais encore celle de toutes les écoles déistes de cette terre. Je dirai seulement ici que le but ésotérique de cette société n'était autre qu'un accommodement du judaïsme historique avec la science moderne, dont on admettait qu'elle parviendrait, dans le cours des temps, à l'empire du monde. Dans des circonstances analogues, au temps de Philon, lorsque la philosophie grecque déclara la guerre à tous les anciens dogmes, il se tenta à Alexandrie, d'une manière plus ou moins malheureuse, quelque chose de semblable. Il ne s'agissait point de proclamer ce schisme au nom des prétendues lumières, et moins encore de cette émancipation que, de nos jours, on demande quelquefois avec tant de bavardage et si peu d'esprit, qu'on risque de ne plus y prendre intérêt. Ce sont particulièrement les amis israélites de cette question qui ont su l'envelopper d'un humide et gris nuage d'ennui, plus dommageable pour elle que l'imbécillité empoisonnée des adversaires. Il y a là des pharisiens à grands sentiments qui se font particulièrement gloire de ne pas savoir écrire, et, en dépit d'Apollon, ont pris la plume

pour Jéhovah. Puissent les gouvernements allemands avoir bientôt compassion du public, ne fût-ce qu'au point de vue esthétique, et mettre fin à ce bavardage en accélérant l'émancipation, qui, tôt ou tard, doit tout de même être accordée!

Oui, l'émancipation doit être accordée tôt où tard, par justice, par prudence, par nécessité. L'antipathie contre les juifs n'a plus aucune racine religieuse dans les classes supérieures, et, dans les classes inférieures, elle se transforme de jour en jour davantage en colère sociale contre la puissance usuraire du capital, contre l'exploitation des pauvres par les riches. La haine des juifs a maintenant un autre nom, même chez la populace. Quant aux gouvernements, ils sont arrivés enfin à cette sage pensée que l'État est un corps organique, et qu'il ne peut jouir d'une pleine santé, aussi longtemps qu'un seul de ses membres, ne fût-ce même que le petit doigt du pied, est en souffrance. Oui, quelque haut que l'État porte la tête, avec quelque orgueil que sa large poitrine défie les tempêtes, son cœur dans sa poitrine et même sa tête orgueilleuse souffriront pourtant, eux aussi, du moment

que le petit doigt souffre des cors : les restrictions légales contre les juifs sont comme les cors aux pieds des États allemands.

Si les gouvernements considéraient jusqu'à quel point effrayant la base fondamentale de toutes les religions positives, l'idée du déisme même, est menacée par les doctrines nouvelles, et les dangers extrêmes que recèle la querelle entre la science et la foi, qui n'est plus une escarmouche innocente, mais sera bientôt une lutte à mort, ils devraient être heureux qu'il y ait encore des juifs au monde, que «la garde suisse du déisme», comme les a nommés le poëte, soit encore debout, qu'il y ait encore un peuple de Dieu. Au lieu de faire d'eux, par des restrictions et des exceptions légales, des apostats, on devrait chercher, par des primes, à les fortifier dans leur foi, on devrait leur bâtir des synagogues aux frais de l'État, afin qu'ils n'eussent qu'à y entrer, et que le peuple au dehors pût se figurer que l'on croit encore à quelque chose dans le monde. Gardez-vous de favoriser le baptême parmi les juifs! Ce n'est que de l'eau claire et elle sèche facilement. Encouragez bien plutôt la circoncision. C'est la foi entaillée dans la chair; aujourd'hui,

il n'est plus possible de l'entailler dans l'esprit. Favorisez la cérémonie des courroies commémoratives par laquelle la foi est fortement liée au bras; l'État devrait livrer gratuitement aux juifs le cuir nécessaire pour cela, comme aussi la farine pour le pain azyme qu'Israël grignote fidèlement depuis trois mille ans. Favorisez, hâtez l'émancipation, afin qu'elle n'arrive pas trop tard, et qu'elle rencontre encore, dans le monde, des juifs qui préfèrent la foi de leurs pères au bonheur de leurs enfants. Il y a un proverbe : « Pendant que le sage réfléchit, le fou réfléchit aussi. »

Les réflexions ci-dessus se rattachaient naturellement à la personne dont j'avais à parler ici et qui, je l'ai remarqué déjà, nous intéresse moins encore par sa valeur personnelle qu'au point de vue historique et moral. Je ne puis dire moi-même que peu de chose de la vie extérieure de notre Marcus, que je perdis bientôt de vue à Berlin. J'appris plus tard qu'il avait émigré en France, parce que, malgré son savoir extraordinaire et sa haute moralité, les restes des lois du moyen âge étaient, dans sa patrie, un obstacle à son avancement. Ses parents étaient morts, et il avait généreusement renoncé

à sa part d'héritage en faveur de ses frères et sœurs, plus indigents que lui. Quinze années environ se passèrent, et depuis longtemps je n'avais plus entendu parler ni de Louis Marcus, ni de la reine de Saba, ni d'Hasselquist, ni de la circoncision des Abyssiniennes, lorsqu'un jour je rencontrai le petit homme ici, à Paris, et il me raconta qu'il avait été dans l'intervalle professeur à Dijon, mais qu'à la suite d'une injustice ministérielle, il avait renoncé au professorat, et voulait rester à Paris, afin d'y profiter, pour son grand ouvrage, des ressources de la Bibliothèque. J'appris par d'autres qu'il y avait eu de sa part un peu d'entêtement en jeu, et que le ministère lui avait proposé, comme c'est l'usage en France, de faire occuper son poste par un suppléant payé à meilleur compte, et de lui laisser à lui-même la plus grande partie de son traitement. Mais la grande âme du petit homme se raidit contre une proposition pareille ; il ne voulut pas exploiter le travail d'autrui, et abandonna à son successeur les honoraires entiers. Son désintéressement est ici d'autant plus remarquable, que, ne possédant alors pas un liard, il était réduit à vivre dans une touchante indigence. Sa situation

devint tout à fait mauvaise, et, sans l'assistance angélique d'une femme, il aurait certainement fini par mourir de faim. Oui, ce fut une belle et grande dame de Paris, une des étoiles de première grandeur de la haute société, qui, ayant entendu parler de l'étrange petit homme, descendit dans les ténèbres de sa misérable vie, et, avec une gracieuse délicatesse, sut le contraindre à accepter d'elle une pension considérable. Je crois que ce qui dompta son orgueil dans cette occasion, c'est la pensée que sa bienfaitrice, l'épouse du plus riche banquier du globe, ferait bien imprimer par la suite son grand ouvrage à ses frais. « Une dame, pensait-il si célèbre par sa culture et son esprit, doit attacher le plus grand prix à ce qu'on écrive enfin une histoire approfondie de l'Abyssinie; » et il trouvait tout naturel qu'elle dédommageât l'auteur de ses peines et de son travail.

Depuis quinze ans que je n'avais pas vu le bon Marcus, le temps ne l'avait pas précisément embelli. Sa figure, qui frisait autrefois le grotesque, était devenue une véritable caricature, mais, pourrais-je dire, une caricature aimable, agréable, et faisant plaisir à voir. Son visage sénile, sillonné des rides de

la souffrance, où brillaient avec vivacité de petits yeux noirs comme du jais, et même sa chevelure extravagante et fabuleuse, tout cela lui donnait un air douloureusement comique. Ses cheveux surtout, autrefois du plus beau noir et qu'il portait très-plats, étaient devenus gris, et entouraient, comme d'une broussaille hérissée, sa tête déjà démesurément grosse. Il ressemblait assez à ces figures aux larges têtes, avec un corps mince et de petites jambes courtes, que l'on voit sur les verres d'une lanterne magique. C'est surtout quand je rencontrais sur les boulevards cette figure de nain, en compagnie de son collaborateur, l'immense et majestueux professeur Duisberg, que l'humour jubilait dans mon âme. L'une de mes connaissances me demandant qui était le petit, je répondis que c'était le roi d'Abyssinie, et ce nom lui est resté jusqu'à sa fin. M'en as-tu voulu pour cela, cher et bon Marcus? Pour ta belle âme, le Créateur aurait pu réellement faire une meilleure enveloppe. Mais le bon Dieu est trop occupé; quelquefois, quand il est sur le point de donner pour la noble perle une monture d'or ciselé, il est dérangé tout à coup, et il enveloppe le joyau dans le premier

morceau venu de papier gris ou de chiffon ; — je ne puis m'expliquer la chose autrement.

Pendant cinq ans environ, Marcus vécut à Paris dans la plus sage tranquillité d'âme ; tout allait bien pour lui, et même un de ses vœux les plus chers s'était réalisé : il possédait une petite habitation avec des meubles à lui, et cela, dans le voisinage de la Bibliothèque! Un neveu, un fils de sa sœur, vient lui faire visite un soir, et ne peut assez s'étonner en voyant tout à coup son oncle se coucher à terre, et se mettre à chanter d'une voix terrible les plus affreuses chansons de ruisseau. Lui qui n'avait jamais chanté et qui, dans ses paroles et son ton, avait toujours été la chasteté même! Mais la chose devint plus effrayante encore lorsque l'oncle se leva tout à coup furieux, enfonça sa fenêtre, et jeta à la rue sa montre d'abord, puis ses manuscrits, son écritoire, ses plumes, sa bourse. Quand le neveu vit que son oncle jetait l'argent par la fenêtre, il ne put douter plus longtemps de sa folie. Le malheureux fut transporté dans la maison de santé du docteur Pinel, à Chaillot, où il rendit l'esprit au bout de quinze jours, après d'atroces souffrances. Il mourut le 15 juillet, et fut enterré le 17 au cimetière Mont-

martre. J'ai malheureusement appris trop tard sa mort pour pouvoir lui rendre les derniers devoirs. J'ai voulu réparer cette omission en consacrant aujourd'hui ces pages à sa mémoire, et prendre part ainsi à son convoi funèbre.

Maintenant, ouvrez-moi encore une fois son cercueil, afin que, selon l'antique usage, je demande pardon au défunt pour le cas où je l'aurais offensé pendant sa vie. — Comme il paraît paisible maintenant, le petit Marcus! Il semble sourire de ce que je n'ai pas mieux apprécié ses savants travaux. Cela doit, en effet, lui importer assez peu, car je ne suis pas en ceci un juge aussi compétent que son ami S. Munck, l'orientaliste, qui doit s'occuper d'une biographie détaillée du défunt, et de la publication de ses ouvrages posthumes.

Paris, avril 1844.

NOTE ÉCRITE EN MARS 1854

Comme je me suis toujours piqué de bonnes intentions, et d'un non moins bon style, je jouis de la satisfaction de pouvoir reproduire ici les pages qui précèdent, bien qu'elles aient été écrites, il y a

déjà dix ans, sous le voile de l'anonyme, pour la *Gazette d'Augsbourg*. Depuis lors, bien des choses ont changé en Allemagne, et la question de l'égalité civile des confesseurs de la foi mosaïque, que j'ai touchée accidentellement, dans ces pages, a passé aussi par de singulières vicissitudes. Au printemps de l'année 1848, elle semblait réglée pour toujours; mais, comme tant d'autres conquêtes de cette période d'espoir en Allemagne, elle doit avoir fait plus d'un pas en arrière, et dans plus d'un lieu, à ce qu'on m'apprend, elle se trouve dans le plus honteux *statu quo*. Les juifs devraient finir par comprendre qu'ils ne pourront être réellement émancipés que lorsque l'émancipation des chrétiens eux-mêmes sera complète et définitive. Leur cause est identique à celle du peuple allemand, et ils ne doivent pas désirer comme juifs ce qui leur était dû depuis longtemps comme fils de l'Allemagne.

J'ai dit que le savant S. Munk s'occuperait d'une publication des écrits laissés par Marcus. Malheureusement, aujourd'hui, la chose est impossible, puisque ce grand orientaliste souffre d'un mal qui ne lui permet pas de se livrer à un semblable travail; depuis deux ans, il est entièrement aveugle. Je

n'ai appris que récemment cette triste circonstance, et je me souviens aujourd'hui que cet excellent homme, malgré des symptômes graves, n'a jamais voulu ménager sa vue souffrante. Lorsque j'eus la dernière fois l'honneur de le voir à la Bibliothèque, il semblait enseveli dans un chaos de manuscrits arabes, et c'était chose douloureuse de voir comme il fatiguait ses pauvres yeux malades et pâlis, à déchiffrer cet abracadabra aux enroulements fantastiques. Il était surveillant à ladite bibliothèque, et il n'est plus en état de remplir ce petit emploi. C'était essentiellement avec le produit de ses travaux littéraires qu'il subvenait à l'entretien d'une nombreuse famille. La cécité est bien la plus dure épreuve qui puisse frapper un savant allemand. Elle atteint cette fois l'âme la plus loyale; Munk est désintéressé jusqu'à l'orgueil, et, avec toute sa science, d'une modestie touchante. Il porte certainement son destin avec un calme stoïque et une religieuse soumission à la volonté du Seigneur.

Mais pourquoi faut-il que le juste souffre tellement sur la terre! Pourquoi faut-il que ce soit le talent et la loyauté qui succombent, tandis que le hâbleur vulgaire, qui n'a certainement jamais pu

fatiguer ses yeux sur des manuscrits arabes, se prélasse dans les fanges de la fortune, et risque d'étouffer de bien-être! Le livre de Job ne résout point cette fâcheuse question. Au contraire, ce livre est le Cantique des cantiques du scepticisme, et l'on y entend les terribles vipères bruire et siffler leur éternel *pourquoi?* Comment se fait-il qu'au retour de Babylone, la pieuse commission des archives du Temple, dont Esdras était le président, ait introduit ce livre dans le canon des Saintes Écritures? Je me suis souvent fait cette question. Si je ne me trompe, ces hommes éclairés de Dieu n'ont pas agi ainsi par manque d'intelligence, mais parce qu'ils savaient bien, dans leur haute sagesse, que le doute est profondément fondé et justifié dans la nature humaine, et qu'il ne faut pas maladroitement le supprimer tout à fait, mais seulement le guérir. Ils procédèrent dans cette cure d'une manière absolument homœopathique, en agissant par le semblable sur le semblable; mais ils ne donnèrent pas une petite dose comme les homœopathes, ils la renforcèrent bien plutôt d'une manière terrible, et cette dose excessive de doute n'est pas autre chose que le livre de Job; ce poison ne devait pas manquer dans la Bible,

la grande pharmacie domestique de l'humanité. Oui, de même que l'homme, quand il souffre, doit pleurer toutes ses larmes, il faut aussi qu'il passe par tous les degrés du doute quand il se sent cruellement blessé dans ses prétentions au bonheur; et le plus haut degré du doute, que les Allemands nomment si justement le désespoir [1], amène après lui, comme après les plus violents sanglots, la crise de la guérison morale! — Mais heureux celui qui est sain, et n'a pas besoin de médecine!

1. Il y a ici, dans le texte allemand, un jeu de mots très-expressif, mais impossible à rendre. Le mot *verzweiflung* (désespoir est formé du mot *zweifel* (doute).

M. VICTOR COUSIN

Je serais au désespoir que le peu d'allusions qui me sont échappées à l'égard du grand éclectique fussent mal interprétées. Loin de moi la pensée de rapetisser M. Victor Cousin. Ce célèbre philosophe m'oblige même, à plus d'un titre, à la considération et à la louange. Il appartient à ce panthéon vivant de la France que nous appelons la pairie, et sa spirituelle charpente repose sur le velours du Luxembourg. Et puis c'est une âme aimante, et il n'aime pas les idoles banales, que peut aimer le premier Français venu, Napoléon, par exemple; il n'aime pas non plus Voltaire, qui est d'ailleurs moins facile

à aimer. Non, le cœur de M. Cousin s'attache au plus difficile: c'est la Prusse qu'il aime. Je serais un scélérat de vouloir rapetisser un tel homme; je serais un monstre d'ingratitude, car je suis Prussien moi-même. Qui nous aimera, grand Dieu! quand le cœur de M. Victor Cousin aura cessé de battre!

Je dois, en vérité, prendre sur moi de refouler tous les sentiments personnels qui pourraient m'égarer dans un enthousiasme trop bruyant. D'ailleurs, je ne voudrais pas me faire soupçonner de servilisme; car M. Cousin possède, dans l'État, une grande influence, par ses places et par sa parole. Cette considération seule pourrait m'engager à parler de ses défauts aussi franchement que de ses qualités. Lui-même ne peut s'en fâcher; certainement non. Je sais qu'on ne peut rendre aux grands esprits un plus bel hommage que de mettre en lumière leurs défectuosités aussi consciencieusement que leurs vertus. Il faut bien, quand on chante Hercule, rappeler qu'il a quitté la peau du lion pour tourner la quenouille, ce qui ne l'empêche pas de rester Hercule. Si nous rapportons de semblables traits de M. Cousin, nous devons pourtant ajouter, à

sa louange, que, s'il a quelquefois tourné la quenouille des commères, il n'a du moins jamais quitté la peau du lion.

En continuant la comparaison avec Hercule, nous devrions faire encore remarquer une flatteuse différence. Le peuple attribue au fils d'Alcmène beaucoup de travaux qui avaient été accomplis par ses contemporains; mais les ouvrages de M. Cousin sont d'une telle hauteur, confondent tellement l'imagination, que le peuple ne comprend pas comment un seul homme a pu les accomplir. De là vient cette tradition que les ouvrages qui ont paru sous le nom de ce héros doivent être attribués à plusieurs de ses contemporains.

La même chose arrivera un jour à Napoléon. Nous ne pouvons déjà plus comprendre comment un seul héros a pu faire tant de grandes choses. Et de même que, dès à présent, on dit de M. Cousin qu'il a su exploiter des talents étrangers, et donner leurs travaux comme les siens propres, on prétendra un jour du pauvre Napoléon que ce n'est pas lui, mais... Dieu sait qui ! M. Sébastiani, peut-être, qui a gagné les batailles de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna.

Les grands hommes font prévaloir leur influence, non-seulement par leurs actes, mais encore par leur existence personnelle. Sous ce rapport, M. Cousin ne mérite que des éloges. C'est là qu'il paraît dans une splendeur sans tache. Son exemple a fait beaucoup pour détruire un préjugé qui avait peut-être, jusqu'à présent, détourné beaucoup de ses compatriotes de se livrer tout entiers à la plus noble de toutes les tendances, à l'étude de la philosophie. On s'imaginait généralement dans ce pays qu'un homme adonné à cette étude était perdu pour la vie pratique; que les spéculations métaphysiques étouffaient toute intelligence des spéculations industrielles, et qu'il fallait, pour devenir un grand philosophe, renoncer à l'éclat des hautes fonctions, se vouer à une naïve pauvreté, et s'abstenir de toute intrigue. Cette erreur, qui écartait tant de Français du domaine de l'abstraction, M. Cousin l'a victorieusement ruinée, et il a montré, par son propre exemple, qu'on peut être à la fois philosophe immortel et pair de France viager.

Quelques voltairiens, il est vrai, expliquent ce phénomène par ce simple fait, que, de ces deux qualités, la dernière seule est constatée. Peut-on

faire une interprétation plus dépourvue de charité chrétienne!

Il n'y a qu'un voltairien capable d'une semblable frivolité.

Mais quel grand homme a jamais échappé au persiflage de ses contemporains? Les Athéniens ont-ils épargné au grand Alexandre les épigrammes attiques? Les Romains n'ont-ils pas chanté contre César des chansons injurieuses? les Berlinois rimé des pasquilles contre Frédéric le Grand? M. Cousin a le même sort que jadis Alexandre, César et Frédéric, sort qui attend encore beaucoup d'autres grands hommes au milieu de Paris. Oui, plus l'homme est grand, plus facilement peut le frapper la flèche de la raillerie. Les nains sont plus difficiles à toucher.

Mais la masse n'aime pas la raillerie; le peuple, comme le génie, comme l'amour, comme les hautes forêts, comme la mer, est de nature sérieuse; il répugne au malicieux esprit de salon. Pour les grandes apparitions, le peuple trouve une explication profondément naïve. Toutes ses interprétations portent le sceau de la poésie, du merveilleux, de la légende. C'est ainsi que le peuple cherche à expliquer l'étonnante habileté du violoniste Paganini, en racontant

que ce musicien, ayant, par jalousie, tué sa maîtresse, fut enfermé en prison pendant de longues années, et que, possédant un violon pour unique passe-temps, il s'exerça jour et nuit sur cet instrument, ce qui lui valut sa haute puissance d'exécution. Le peuple veut expliquer de la même manière le jeu philosophique de M. Cousin, et raconte qu'autrefois, les gouvernements allemands ayant pris pour un héros libéral notre grand éclectique qu'ils arrêtèrent en conséquence, il n'eut, dans sa prison, d'autre livre à lire que la *Critique de la raison pure* de Kant, qu'il l'étudia par ennui, et acquit ainsi cette virtuosité philosophique qui lui valut tant d'applaudissements quand, plus tard, il se fit entendre sur la philosophie allemande devant le public français.

C'est là une belle tradition populaire, sentant bien le conte et la légende comme celles d'Orphée, de Balaam fils de Boër, de Quaser le Normand, de Bouddah, et chaque siècle la travaillera, jusqu'à ce qu'enfin le nom de Cousin acquière un sens symbolique, et que les mythologues ne voient plus en M. Cousin un individu réel, mais seulement la personnification du martyr de la liberté, qui, languis-

sant en prison, cherche des consolations dans la sagesse, dans la *Critiqae de la raison pure*. Peut-être un Ballanche futur verra-t-il en lui une allégorie du siècle où il a vécu, d'une époque où la critique et la raison pure, enfin la sagesse, gisaient habituellement en prison.

Quant à l'histoire réelle de la prison de M. Cousin, l'origine n'en est pas une pure allégorie. Il a, en effet, comme suspect de démagogie, passé quelque temps dans une prison allemande, tout aussi bien que la Fayette et Richard Cœur-de-Lion. Mais qu'il y ait, à ses heures de loisir, étudié la *Critique de la raison pure* de Kant, cela est douteux, pour trois raisons : la première est que ce livre est écrit en allemand; la seconde, qu'il faut savoir l'allemand pour le lire; et la troisième, que M. Cousin ne sait pas l'allemand.

Ceci soit dit au moins sans intention de blâme. La hauteur de M. Cousin n'en paraît que plus sublime, quand on voit qu'il a appris sa philosophie allemande sans savoir la langue dans laquelle on l'enseigne. Combien ce génie nous dépasse-t-il, nous autres hommes ordinaires qui ne comprenons qu'à grand'peine cette philosophie, tout familiers que

nous sommes, dès l'enfance, avec la langue allemande? Le propre d'un pareil génie demeurera toujours inexplicable pour nous : c'est là une de ces natures intuitives auxquelles Kant attribue la compréhension spontanée des choses dans leur totalité, contrairement au procédé de nous autres, natures analytiques, qui n'arrivons à comprendre que successivement, et par la combinaison des parties isolées. Kant semble avoir, dès lors, pressenti qu'un tel homme apparaitrait, qui comprendrait sa *Critique de la raison pure* par une simple contemplation intuitive, sans avoir, selon la méthode analytico-discursive, appris l'allemand au préalable. Mais peut-être les Français sont-ils, en général, plus heureusement organisés que nous autres Allemands; j'ai remarqué qu'on n'a besoin de leur dire que peu de chose d'une doctrine, d'une recherche savante, d'une vue scientifique, et ce peu, ils s'entendent à le combiner et le travailler dans leur esprit, si habilement, qu'ils comprennent alors toute la chose aussi bien que nous, et nous en peuvent remontrer sur notre propre savoir. Il me semble quelquefois que les têtes des Français sont, comme leurs cafés, entièrement tapissées de glaces à l'intérieur, de sorte

que chaque idée qui s'y présente peut s'y réfléchir à l'infini; appareil d'optique qui fait que des têtes très-étroites et obscures paraissent quelquefois fort étendues et resplendissantes. Ces têtes brillantes sont, comme les cafés étincelants, ce qui éblouit d'ordinaire un pauvre Allemand, nouveau débarqué à Paris.

J'ai peur de sortir, à mon insu, des eaux douces de la louange pour entrer dans l'océan amer du blâme. Je ne puis, en effet, m'empêcher de blâmer sincèrement M. Cousin sur une seule circonstance. Lui qui aime la vérité plus encore qu'il n'aime Platon et Tennemann, il est injuste à l'égard de lui-même; il en impose quand il veut nous persuader qu'il a pris beaucoup à la philosophie de Schelling et de Hegel. Mon devoir est de protéger M. Cousin contre cette affirmation. Il se calomnie lui-même, cette fois. En mon âme et conscience, cet honnête homme n'a rien pris, absolument rien, à la philosophie de Schelling et de Hegel; et, s'il a rapporté avec lui quelque souvenir de ces deux philosophes, ce ne peut être que leur amitié. Cela fait honneur à son cœur. Mais, de ces accusations volontaires, mal fondées, il y en a beaucoup d'exemples dans l'histoire

de la psychologie. J'ai connu un homme qui disait avoir volé des couverts d'argent à la table du roi, et pourtant nous savions tous que le pauvre diable n'avait pas les honneurs de la cour, et qu'il ne s'accusait de ce vol d'argenterie que pour nous faire croire qu'il avait été invité à dîner au château.

M. Cousin a toujours observé à l'égard de la philosophie allemande le sixième commandement. Il n'y a pas filouté une idée, pas même la plus petite cuiller d'idée. Tous les témoins déposent unanimement que, sous ce rapport, M. Cousin est la probité même. Et ce ne sont pas seulement ses amis, mais aussi ses adversaires qui lui rendent ce témoignage. C'est ce qu'attestent, par exemple, les *Annales berlinoises de la critique scientifique*, d'août 1834. Et, comme l'auteur de l'article n'est pas un thuriféraire, que sa déposition est d'autant moins suspecte, je la donne ici dans toute son étendue [1]. Il s'agit de dé-

1. Ceux qui seraient curieux de lire ce morceau de critique, dont l'intérêt, d'ailleurs, a bien pâli, le trouveront dans le second volume de la première édition du livre *De l'Allemagne*, à la page 231. (Paris, Eugène Renduel, 1835.) Ce morceau n'est point de Heine, mais de M. Hinrichs. C'est à la même édition primitive *De l'Allemagne* que nous avons emprunté la diatribe de Heine contre Victor Cousin, que nous reproduisons ici; il l'avait supprimée dans les éditions postérieures, et si, en lui donnant

charger un grand homme d'une accusation grave, et c'est le seul motif qui m'engage à donner le susdit document, dont le ton et la tendance m'affectent d'ailleurs désagréablement. Car je suis véritablement admirateur du grand électique, comme je l'ai déjà prouvé dans ces pages, où je l'ai comparé à tous les grands hommes possibles, à Hercule, Napoléon, Alexandre, César, Frédéric, Orphée, Balaam fils de Boër, Quaser le Normand, Bouddah, la Fayette, Richard Cœur-de-Lion et Paganini.

Je suis peut-être le premier qui, à ces grands noms, ait accolé celui de Cousin. *Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas!* vont sans doute dire ses ennemis, ses frivoles adversaires, ces voltairiens pour lesquels rien n'est sacré, qui n'ont pas de religion, qui n'ont pas même foi à M. Cousin. Mais ce ne sera pas la première fois qu'une nation aura appris d'un étranger à apprécier ses grands hommes.

place dans ce volume, nous semblons infidèles à la pensée de l'auteur, c'est uniquement par un scrupule d'exactitude, et pour donner un Heine complet. Ces pages, qui remontent à 1834, sont le premier mot de l'humoriste allemand sur le philosophe français; son dernier mot est assez différent et tout à l'honneur de notre éloquent compatriote, qui montra, d'ailleurs, autant de cœur que d'esprit en ne se choquant pas d'une attaque aussi vive. (*Les Éditeurs.*)

J'ai peut-être, vis-à-vis de la France, le mérite d'avoir révélé le prix de M. Cousin pour le temps présent et son importance pour l'avenir. J'ai montré comme le peuple le pare de son vivant d'une auréole de poésie, et raconte de lui des prodiges. J'ai montré comme il se perd peu à peu dans la tradition, et comme un jour viendra où le nom de Victor Cousin sera considéré comme un mythe. « Aujourd'hui, c'est déjà une fable, » disent en ricanant les voltairiens.

O ennemis du trône et de l'autel! impies qui, ainsi que le dit Schiller, avez coutume « de noircir l'éclat et de traîner le sublime dans la poussière! » je vous prédis que la renommée de M. Cousin, comme la révolution française, fera le tour du monde!... J'entends déjà les ricaneurs ajouter : « En effet, la renommée de M. Cousin fait le tour du monde; on ne la trouve déjà plus en France... »

1834.

FIN

TABLE

POISSY. — IMP. ET STÉR. DE A. BOURET.




430329 3,–







